

Charlie Rume

SHANN
&
LIES

Opus I

La valse des prétendants



Charlie Rune



Roman Fantasy



OceanofPDF.com

Le mot de l'éditeur

Les éditions Isis ont été fondées afin de permettre aux romances un peu différentes d'arriver entre vos mains, chers lecteurs.

Nous espérons que les choix que nous avons entrepris vous plairont autant qu'à nous !

Nos auteurs sont représentés par Isis Éditions. Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction totale ou partielle de ce livre sous n'importe quelle forme.

Ce livre est une fiction. Les noms, caractères, professions, lieux, événements ou incidents sont le produit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnages vivants ou morts serait totalement fortuite.

OceanofPDF.com

Mentions Légales

©Isis Éditions 2022

Nom de l'ouvrage : Sham&Lies

Sous-titre : La valce des prétendants

Auteur : Charlie Rune

ISBN : 978-2-925287-14-8

Correction : Emilie Correction

Couverture : ©Isis Éditions

Réalisation : Jennifer

Crédit Photo : Adobestock

Collection : **Scarabée**

Isis Éditions

939, Maxime Vinet

J5T2W2 Lavaltrie, Quebec, Canada

Site internet : www.isiseditions.com

Dépôt Légal mars 2023

OceanofPDF.com

Table des matières

<u>PROLOGUE</u>
<u>CHAPITRE 1</u>
<u>CHAPITRE 2</u>
<u>CHAPITRE 3</u>
<u>CHAPITRE 4</u>
<u>CHAPITRE 5</u>
<u>CHAPITRE 6</u>
<u>CHAPITRE 7</u>
<u>CHAPITRE 8</u>
<u>CHAPITRE 9</u>
<u>CHAPITRE 10</u>
<u>CHAPITRE 11</u>
<u>CHAPITRE 12</u>
<u>CHAPITRE 13</u>
<u>CHAPITRE 14</u>
<u>CHAPITRE 15</u>
<u>CHAPITRE 16</u>
<u>CHAPITRE 17</u>
<u>CHAPITRE 18</u>
<u>CHAPITRE 19</u>
<u>CHAPITRE 20</u>
<u>CHAPITRE 21</u>
<u>CHAPITRE 22</u>
<u>CHAPITRE 23</u>
<u>CHAPITRE 24</u>
<u>Remerciments</u>



OceanofPDF.com



OceanofPDF.com

PROLOGUE



La porte ouverte sans délicatesse tape contre le mur. Je sursaute dans mon lit. Les lourds rideaux de velours permettent à un fin liseré de lumière de s'échapper, me laissant déduire que le soleil se lève à peine. L'heure du petit-déjeuner se présente, ma nourrice tire alors les tentures d'un coup sec avant de poser un plateau sur la table près de la fenêtre et de sortir.

Ma compagnie dérangeant mes parents, je ne suis pas autorisée à le prendre avec eux. Tous mes repas sont engloutis dans une pièce quelconque, pourvu que je ne dérange personne.

Je me lève précipitamment afin d'éviter d'être houspillée de si bonne heure, m'approchant de la petite console. La vue est saisissante, bien qu'elle soit la même depuis ma naissance. La fenêtre de ma chambre donne sur les magnifiques jardins du château, au loin, j'aperçois la barrière d'Utlendoro. Les fameuses montagnes qui nous séparent de la cité la plus proche.

J'ignore ce qui me pousse à espérer que ce jour sera différent. Pourtant, comme chaque année, le jour de mon anniversaire, le silence résonne. Aucun biscuit ne vient orner mon plateau, aucune bougie, aucun baiser, même pas un sourire.

Aujourd'hui, j'ai dix ans, le malheur d'être née de sexe féminin, je suis donc inutile en plus d'être un poids pour mes royaux parents.

Seules quelques minuscules minutes me sont offertes, le temps d'engloutir ma tartine. Ma nourrice revient, m'attrape par le bras avant de me bousculer vers la salle de bain.

Je ne pose pas de questions au risque d'être battue. J'enfile alors, aussi vite que me le permettent mes membres gauches et squelettiques, les manches ballon de la robe bleue que la gouvernante me tend, subis l'assaut de la brosse qu'elle fourrage dans mes longues mèches brunes sans

broncher. Enfin, elle m'enfonce, sans douceur, les souliers argentés que j'aime tant. Une fois prête, je suis vigoureusement entraînée à travers les couloirs du château, la panique me gagne quand je comprends que nos pas nous mènent vers le bureau royal. Je suis obligée de trotter pour la suivre afin de ne pas être distancée et par la même occasion que mon bras ne me soit pas arraché. L'angoisse me tord le ventre. Pourquoi m'emmène-t-on là-bas ? Le jour est levé depuis peu, impossible d'avoir déjà pu le décevoir. Plus j'approche du cabinet du roi, plus mes mains deviennent moites. Mon cœur bat la chamade, mes jambes tremblent tant qu'elles peinent à me porter.

Christin frappe trois coups prononcés à la grande porte en bois, puis me pousse à l'intérieur. Je trébuche, manque de m'étaler sur le tapis tissé à la main. Me dépêchant de prendre une position gracieuse, je m'incline tel que mon père l'exige, au même titre que tous ceux qui le croisent, quand son regard rencontre le mien.

— Il est temps que tu apprennes le rôle de chef de patrie. Tu m'accompagneras au village à présent. Ne me déçois pas.

La stupeur doit se lire sur mes traits, car les siens se durcissent. Je m'empresse de reprendre une expression neutre, avant de le remercier d'une nouvelle révérence.

Les deux soldats rapprochés du roi investissent la salle après moi, s'alignent devant le bureau avant d'effectuer leur salut militaire.

Ils ne m'ont pas adressé la moindre attention, comme si je n'existais pas, comme si j'étais un simple meuble ornant l'opulente pièce. Comme d'habitude.

— Allons-y ! Toi, suis-moi ! ordonne-t-il d'un air torve.

L'excitation me rend maladroite. Je n'ai jamais mis les pieds en dehors des murs du palais, jamais rencontré le peuple. Nous traversons la multitude de couloirs, empruntons le grand escalier de marbre afin de descendre dans l'enceinte du château. Je dois me retenir de sauter sur place quand je comprends que nous allons monter dans une calèche.

Assise sur la banquette matelassée rouge et or, je trépigne. La douceur du velours sur lequel reposent mes fesses agrippe la pulpe de mes doigts. Je hume discrètement cette odeur boisée des portes cirées, prête pour l'aventure qui s'ouvre à moi. Le bruit des sabots des chevaux m'indique que nous passons de la cour pavée à un chemin de terre. Qu'elle est

exaltante, cette impression de voler au-dessus de la route. Baladée dans l'habitable, je peine à maintenir une position digne d'une princesse.

Mes yeux ne quittent pas le paysage : des champs, les montagnes au loin, des vaches dans les prés, des arbres fruitiers. Je m'enivre des odeurs que mon nez avide capte par la petite fenêtre jusqu'à l'apercevoir. Le premier village.

Des voix juvéniles résonnent, les haches fendent le bois pour l'hiver, le marteau du forgeron s'abat sur l'acier.

Quel cadeau m'est offert là ! Je prie d'avoir l'autorisation de visiter les rues, de parler aux autres enfants !

Nous sortons de la calèche sous la surveillance des gardes. Mon roi m'indique de demeurer à ses côtés pendant qu'il observe les villageois interrompus dans leurs tâches dans le but d'effectuer la révérence de rigueur.

Aucun ne sourit, tous paraissent apeurés. Certains gardent le visage baissé sur leurs souliers, d'autres ont les dents si serrées que leurs lèvres ne sont qu'une fine ligne de chair. Mon enthousiasme perd de la vigueur quand je comprends que les intentions à leur égard ne sont pas bienveillantes.

— Tuez ceux-là ! Commencez par leur progéniture ! s'écrie Andral De Calligre.

Si j'avais su que le roi était aussi cruel avec ses sujets, le trajet m'aurait paru moins excitant. Il m'est impossible de me retourner. On m'ordonne de garder les yeux ouverts, d'observer les soldats de la couronne massacrer les membres de deux familles, faute de retard dans le paiement de leurs impôts. L'odeur âcre envahit mes muqueuses, provoquant une nausée difficile à contenir. J'ai presque l'impression de goûter le liquide rouge qui se répand sur le sol tant l'abondance est écoeurante.

— Tu remarques ce qu'il en coûte de désobéir, Ava ?

Effectivement. Je comprends que malgré mes supplications, mes pleurs, mes misérables tentatives de négociations, mon père égorge sans scrupules un enfant plus jeune que moi sous les orbites horrifiées et les cris de ses parents. Je fixe le sang éclaboussé en gouttelettes, sur ma robe bleu pâle. Sous le choc, le peu que contenait mon estomac s'étale sur mes souliers vernis.

Nous ne partons que lorsque sept corps gisent à nos pieds et que les autres familles ont donné ce qui leur restait afin de payer l'impôt.

Le trajet du retour ne suffit pas à effacer les images qui hantent mon esprit ni la nausée qui me submerge. Était-ce réel ? Je frissonne au souvenir des sons de chair tranchée, de sang éclaboussé. L'homme qui m'a conçue essuie consciencieusement l'hémoglobine qui macule une de ses grandes mains avec un tissu jadis jaune pâle. Je ne maîtrise pas les tremblements de mon corps ou mes dents qui claquent sans arrêt, ce qui a le don de l'agacer si j'en crois ses œillades noires.

— Reprends-toi ! Comment crois-tu que le royaume reste debout ? Ils doivent comprendre, ils doivent obéir. S'ils ne le veulent pas, ils meurent. C'est ainsi que régnaient mon paternel ainsi que mon aïeul avant lui. Ton époux agira de même si tant est qu'un homme veuille un jour de toi.

Je ne suis qu'une gamine, mais ses mots sonnent faux à mes oreilles. Je vis dans la violence depuis ma plus tendre enfance pourtant, la scène à laquelle je viens d'assister me répugne.

Je n'oublierai jamais leurs visages, leurs cris, leurs yeux suppliants. Je me souviendrai toujours de sa cruauté, de sa froideur. Je garderai en mémoire le dégoût que mon père a soulevé en moi.

Quelque chose change ce jour-là. La petite fille timide, effacée, peureuse que je suis depuis ma naissance s'éteint.

Je passe des nuits et des nuits sans trouver le sommeil. Mes rares moments de repos sont entrecoupés de cauchemars desquels je me réveille en sueur. Le traumatisme, subi par les actes ignobles du dirigeant de la cité de Slore, ne me quitte plus.

Jusqu'à ce jour-là. Ce matin où, seize jours seulement après les crimes dont j'ai été témoin, les rires du roi et de ses soldats m'agitent plus que de raison. Je suis occupée à une des seules choses qu'on m'autorise à effectuer : coudre. Perturbée par la légèreté de leur ton, j'enfonce l'aiguille dans mon pouce en grimaçant. Comment osent-ils ? N'ont-ils donc aucun scrupule ?

Tout en suçant mon doigt meurtri, je m'adresse une promesse. Ce jour-là déclenche en moi une prise de conscience, je jure alors de venger tous les morts que la déraison d'Andral de Calligre causera. Mon jeune âge devrait freiner mes ardeurs, il n'en est rien. Je tenterai tout pour protéger le peuple de ce fou furieux, quoi qu'il m'en coûte.

CHAPITRE 1



Le jour de mes dix ans aura sonné la fin de mon enfance. Depuis ce moment, je n'accepte plus la présence de ma nourrice. Je me débrouille pour me laver et me vêtir. Seuls les petits-déjeuners me sont portés, car on ne m'autorise pas le loisir de dormir le matin, bien qu'on me laisse désœuvrée toute la journée.

Enfin, c'est ce qu'ils croient, car j'ai un plan. Notre société, machiste, arriérée, cruelle, que mon père entretient, aime à penser que les femmes sont inutiles. Ainsi, toute culture, tout art, tout ce qui est utile, plaisant, leur sont interdits.

Si vous naissez de sexe féminin dans la cité de Slore vous n'avez que deux options. Soit vous voyez le jour au sein d'une famille aisée, dans ce cas, votre mission consiste à apprendre à coudre, à jouer de la musique, à plaire, à parader. Soit vous naissez dans une famille pauvre. Dès votre plus jeune âge, vous tentez alors de gagner votre pain par le travail, quel qu'il soit. La suite est la même pour toutes les femmes : trouver un mari, le satisfaire.

Sur le papier, j'ai de la chance. Je suis l'enfant unique du roi d'une des plus puissantes cités du continent d'Okeron. La vérité est bien plus sombre, mon père espérait un fils, ma mère fut incapable d'enfanter après moi. Déception. Il pouvait prendre une maîtresse, pourtant l'enfant n'aurait pas été légitime selon nos lois. Je suis donc un poids, un parasite, tout en demeurant la seule héritière d'un royaume acquis à la sueur du front. J'ai grandi dans la violence, les reproches, sans aucun acte d'amour. Mon père interdit à tous de montrer un infime signe d'affection envers ma personne. Une façon de me sanctionner de n'être qu'une fille, de punir ma mère, de nous endurcir.

Cléo, ma génitrice, douce enfant d'un riche duc d'une province lointaine, est belle comme le jour, ainsi que dépourvue du moindre trait de caractère. Du plus loin que je me souviens, le roi a toujours rabaissé son épouse. Au mieux, il l'ignore, peu de personnes peuvent se vanter de connaître le son de la voix de la reine.

Mon destin me conduit donc à une existence similaire. J'aurais pu l'accepter, ne connaissant rien d'autre. Je m'en serais contentée si mon père n'avait pas commis une ultime erreur : celle de me prouver qu'il ne possédait aucune limite.

Je suis capable d'encaisser les critiques, les coups, la vie qu'on m'oblige à mener, néanmoins, observer des innocents souffrir à cause des mains d'un égoïste au ventre rond alors que les leurs sonnaient creux... c'est trop.

Dépourvue de la moindre faculté, conformément à mon sexe ou ma condition, mon seul pouvoir sera celui de mon mari. Or, j'ai bien l'intention de le choisir moi-même. Pour cela, il me faut apprendre. Les filles n'ont pas le droit à un précepteur, la lecture étant une aptitude à laquelle je n'ai pas accès, c'est par ça que je souhaite commencer. Plusieurs nobles vivent au palais en se relayant tout au long de l'année afin d'occuper nos somptueuses chambres d'invités.

Parmi ces familles se trouvent de jeunes garçons qui ont la chance d'obtenir les meilleurs professeurs. J'ai d'abord pensé à me grimer en l'un d'eux, pourtant cela comporte trop de risques. Si je suis prise sur le fait, les conséquences pourraient être terribles.

Alors, tous les matins, après avoir englouti mon petit-déjeuner, je prévins de mon départ en balade. C'est un mensonge, car, qu'il pleuve ou qu'il vente, je me faufile dans la salle de classe située à l'intérieur des remparts du château. Le petit bois près duquel il se trouve est un alibi parfait, au sein duquel je dois me rendre avant que les élèves ou le précepteur n'arrivent. J'ôte mes chaussures dans le but de me fondre dans le décor sans salir puis cours me réfugier dans le petit placard qui abrite tout un tas de matériel. Il y a tant de fournitures que je disparaîs sous les cartes, ardoises, parchemins... Je me mets bien au fond, derrière plusieurs tableaux afin de limiter les risques. À travers les murs d'une finesse dangereuse, j'écoute, j'enregistre.

C'est difficile, je n'arrive pas toujours à avoir le livre qui convient, mes crayons sont vieux, usés, car je les chaparde. Mon papier a souvent déjà servi, peu importe, j'ai le temps. J'apprends des choses si intéressantes que

ma haine envers mon père grandit de jour en jour. Comment ose-t-il priver une partie de sa cour, de son peuple, de ce savoir ? C'est l'histoire de nos ancêtres !

Je comprends que la cupidité n'est pas née avec l'actuel roi de la cité de Slore, que les guerres sont soulevées par les opportunistes, les hommes aux dents longues. Bien sûr, il n'est jamais question de femmes dans ces histoires, les poèmes, la bataille. Comme si elles n'existaient pas. Mon écriture est si laide que je ne parviens pas toujours à me relire, étant donné que personne ne m'apprend à me corriger, j'essaye d'être indulgente avec moi-même et je persévère.

Souvent, je flanche, je baisse les bras. À quoi bon ? Qui suis-je ? Un grain de sable, rien de plus. Or, pour mon plus grand malheur, le souvenir des corps mutilés par mon père me hante, me remémore la raison de mon acharnement. Grâce à moi, l'avenir sera différent. C'est une nécessité. À l'heure de la pause repas, mon cœur bat la chamade, à tel point que j'ai peur qu'on me découvre. Je dois attendre que les élèves sortent, être sûre que le professeur soit, lui aussi, parti. Puis, il faut prendre garde à ce que personne ne me surprenne à m'enfuir de la salle. C'est là, le plus difficile, car je ne dispose d'aucune visibilité.

Je scrute à gauche, à droite : personne. Je me mets donc à courir le plus vite possible à travers les arbres les plus touffus, espérant me camoufler. Une fois en sécurité, le rituel est toujours le même : j'agis comme on l'attend. Un passage par la petite forêt, près des étables, me permet de cueillir diverses fleurs, de ramener un bouquet justifiant une si longue balade. Tout le monde m'ignore. Parfait ! C'est le moment que je choisis pour passer en cuisine me servir de pain, d'un morceau de fromage, ainsi que d'un fruit qui constituent mon repas quotidien. Personne ne se soucie de savoir si je mange à ma faim ou pas.

Les après-midi diffèrent selon les jours de la semaine. Parfois, les jeunes garçons s'entraînent au combat à l'épée ou à quelques arts martiaux que leur professeur rapporte de contrées lointaines.

Quelquefois, ils se mesurent aux armes à feu. Pour l'instant, ils se contentent d'en apprendre l'intitulé, l'utilité, observent leur maniement. Certains moments sont dédiés au sport, la course à pied, l'équitation, un jeu dans lequel ils doivent se lancer un gros ballon et dont j'ai oublié le nom.

Je me donne pour mission de participer à tout, autant l'avouer, ce n'est

pas chose aisée. Alors, toute astuce est bonne à prendre. J'ai, un jour, réussi à subtiliser une tenue de garçon pendue sur la corde à linge. Cela m'a permis de passer inaperçue, avec un gros béret dans le but de cacher mes longs cheveux bruns.

L'ensemble est un peu large, pourtant je m'en contente.

Je ne peux bien sûr pas me rendre en sport avec eux, alors, profitant du fait que personne ne me remarque, je m'infiltrerai dans la bibliothèque qui jouxte la salle d'entraînement. Grâce à de minuscules interstices entre les différents pans de bois qui séparent les pièces, je peux espionner les mouvements des athlètes où qu'ils se déplacent dans la salle.

Je n'ai pas la prétention de croire que je pourrai me battre contre l'un d'eux sans être rétamée, pourtant, apprendre me stimule. Je refuse de grandir en ne sachant rien d'autre que coudre un bouton ou danser dans une belle robe.

Je répète les pas, les gestes, ce qu'il faut éviter, préférer, où frapper, comment esquiver. C'est grisant.

Parfois mon esprit d'enfant divague, s'imaginer créer la surprise, devenir aimé de ma famille en prenant la défense de quelqu'un dans le besoin. Dans la réalité, je serais mise au tapis en quelques secondes, humiliée, huée. Peu importe, je refuse d'en apprendre moins que les garçons de mon âge.

Pour ce qui est des armes à feu, je n'ai pas trouvé de subterfuge, j'avoue, elles m'effraient. Il me semble compliqué de les manipuler, je n'ai pas confiance en elles, elles sont trop rapides pour tuer. Je ne supporterais pas de commettre une erreur, de blesser une personne par manque de connaissances.

Quant au sport, nul professeur n'est nécessaire. Courir est la seule activité qui m'a toujours été autorisée au château. La forêt n'a plus de secret pour moi. Ces moments me permettent de me défouler depuis mon plus jeune âge sans avoir besoin de justifier quoi que ce soit quand mes jupons sont salis ou mes chaussures usées.

Depuis mes dix ans, on m'autorise enfin la montée à cheval. Je me souviens encore des premières chevauchées, le vent claquant dans mes cheveux défaits, le roi grognant de honte face à ma désinvolture. Le fouet cinglant sur mes mains à la suite de cet instant de plaisir. Je rêve du jour où quitter l'enceinte du château sans garde se présentera.



Six années passent avec la lenteur d'un hiver glacial. Six années pendant lesquelles mon existence reste réglée comme du papier à musique : les mêmes horaires, les mêmes activités sportives, les mêmes repas.

Les quelques semaines d'été sont les plus savoureuses grâce à la venue des amies de ma mère, de leurs filles avec lesquelles j'ai l'impression de lier une amitié le temps de la période de vacances. Bien qu'elles se satisfassent de leur avenir morne, je ne suis pas arrivée à leur en vouloir, leur vie est plus douce que la mienne. Je comprends. Mes états d'âme ne se transforment pourtant pas, mes projets non plus.

J'ai grandi, certes, pourtant ma seizième année ne provoque rien de plus que les quinze premières, si ce n'est une détermination farouche. Je n'attends plus que les choses évoluent ni qu'il me soit porté une attention quelconque. Je prends chaque année supplémentaire comme un cadeau, un pas en avant vers mon but ultime. Mes progrès sont fulgurants. À force de travail, de détermination, mes efforts ont payé. Mon écriture est plus ronde, plus aisée à déchiffrer. Je vole chaque livre sur lequel je peux tomber afin de le dévorer en cachette. Je passe des heures dans les bibliothèques, absorbant tout ce savoir, donnant à penser que je me prélassais sur les liseuses.

Mon corps est toujours aussi mince, mes jupons cachent la tonicité de mes jambes. Mes gestes sont de plus en plus souples, je suis certaine de pouvoir me mesurer à un adversaire si l'occasion se présente.

Travailler mes muscles me permet de parvenir à escalader tout un mur sans trembler d'appréhension, on ne sait jamais, cela pourrait s'avérer utile un de ces jours.

La tenue que j'ai volée, il y a de ça des lustres, m'est un peu moins lâche. J'ai réussi à piller une autre paire de godasses à lacets que je bourre de paille dans le fond, car elles sont trop grandes.

Si mes seize ans ne m'émeuvent pas le moins du monde, cela change quand même le quotidien, car cette année signe l'ouverture des enchères à ma vertu. Je ne serai pas mariée avant l'âge de dix-huit ans, comme le stipule notre coutume, pourtant trouver le bon parti se prépare.

Or, le roi n'a que cette ambition pour sa fille, c'est le seul moyen que j'ai de lui être utile alors, il va mettre le paquet.

Comme le veut la tradition, nous allons errer de cours en cours sur les territoires plus ou moins proches qui auront répondu à la demande du roi. À l'issue de cette mascarade, un bal final sera organisé pendant lequel le grand vainqueur sera annoncé... Je déplore cette tradition machiste, arriérée. Désespérée de me voir offerte, présentée comme un vulgaire tableau, je n'ai pourtant pas d'autre choix.

Je sais d'ores et déjà qu'il n'a sélectionné que les princes dont l'âge coïncide avec le mien, les plus riches. Tous me sont inconnus, j'ignore jusqu'à leur réputation.

Si j'arrive à apprendre notre passé grâce aux cours des précepteurs, je ne connais rien ni personne de notre monde actuel. Afin d'écrire sa missive, mon père a certainement dû quémander un scribe, car il faut y dépeindre toutes les qualités d'épouse en ma possession. Outre le fait qu'il ne me connaisse pas, il est complètement incapable de citer un seul terme positif émanant de ma personne.

Bien qu'il déclare le contraire, je reste persuadée que les prétendants seront nombreux à répondre, dans le seul but d'acquérir le pouvoir d'un territoire puissant.

Seule héritière du roi Andral de Calligre, mon mari sera propriétaire d'un des plus vastes territoires du continent d'Okeron à la mort de mon père. Nos terres sont larges, fertiles. Sans compter les richesses amassées par ma famille au détriment de son peuple.

Afin de fêter cette formidable nouvelle, j'irai, accompagnée de mes parents, parader dans les villages jusqu'à la barrière d'Utlendoro pendant plusieurs jours.

Nous devons être parés de nos plus beaux atours, les villageois nous couvriront d'offrandes.

J'en vomis d'avance. Ces gens se saignent pour payer un impôt ne leur laissant que le strict nécessaire, on les oblige, en plus, à honorer le monarque qui les affame ainsi que sa jolie petite famille. Parce que c'est l'image que nous donnons.

Le seul rayon lumineux à cette mascarade est l'idée que mes seize ans m'apportent le répit d'une liberté plus importante. C'est enfin l'âge où on m'autorise à sortir du château à ma guise. Malgré tout, c'est un bien grand

mot, je me sais surveillée de loin à chaque soupir.

Il me reste une dizaine de minutes avant qu'on ne vienne me chercher pour la première journée de défilé. Par provocation, j'ai délibérément lâché ma longue tignasse brune qu'il m'est interdit de couper selon mes envies. Seule une fine couronne tressée permet de dégager mon visage.

Ma peau si pâle ainsi que mes cheveux si sombres mettent en valeur mes yeux couleur ardoise. Aussi, j'ai enfilé ma robe grise la plus austère afin de rallier ma tenue à mon humeur.

Au mieux, cet affront me coûtera une paire de gifles.

— Sale peste, regarde-toi ! Tu es ridicule, on croirait que tu te rends à un enterrement ! Le roi sanctionnera ta couardise. Tant pis hâte-toi, tout le monde t'attend, me prévient Christin.

Ma chère nourrice. J'ignore d'où lui vient cette haine envers moi. Peut-être n'a-t-elle jamais pardonné le nourrisson que j'étais, d'avoir régurgité mon lait sur son tablier neuf comme une punition face à sa méchanceté.

Lorsque j'arrive à la calèche, le regard de mon père se transforme. Fier comme un paon dans sa tenue d'apparat avec, à ses côtés, ma mère telle la reine qu'elle est. La tête haute, drapée dans une robe rubis s'accordant avec ses mèches tirées, je lui ressemble tant.

Je pourrais trembler sous les yeux menaçants du roi, pleurer sous la déception sans équivoque de la reine, pourtant mes parents m'ont habituée à pire, plus rien ne me touche alors. C'est bien le problème d'ailleurs, rien ne m'émeut ni ne me met en colère, si ce n'est la souffrance de mon peuple. Il est hors de question que je joue le jeu du « m'as-tu vu » dans le but de plaire à ces deux-là.

On m'oblige à monter sans ménagement dans la calèche, où tous m'ignorent.

La première bourgade dans laquelle nous nous arrêtons me rappelle tant mon premier voyage, à tel point que je suis incapable de profiter du paysage, ou des odeurs d'herbe fraîchement coupée. Nous gagnons la rue devant des villageois endimanchés pour l'occasion. Certains sont bien plus élégants que moi, la situation m'arrache un mince sourire. Je me retiens afin de ne pas me donner en spectacle, pendant qu'Andral énonce toutes les qualités que je pourrai apporter à mon futur époux, leur futur roi.

Ainsi, il les invite à me couvrir de cadeaux dans le but de me donner envie de soutenir au mieux mon mari dans sa difficile tâche de monarque.

Je suis si mal à l'aise que je n'ose regarder aucun d'entre eux. On vient déposer des vêtements, des bouquets, des paquets emballés, de la laine devant mes pieds aux souliers vernis, je meurs d'embarras.

Nous traversons plusieurs hameaux, la même comédie se poursuit. Je possède dorénavant plus de linge qu'il me sera possible de porter dans toute ma vie. Je pourrais décorer le palais entier avec toutes les fleurs. Quelle mascarade que tout ce cirque... J'ose à peine confronter mon peuple tant la honte me submerge.

L'épuisement s'abat sur mes épaules, j'ignore comment mon père parvient à débiter le même discours avec, à chaque fois, le même entrain.

Lorsque nous atteignons le dernier village, le plus proche de chez nous, en passant par la route du réservoir Auclemont. Un événement rend les choses un peu plus intéressantes.

Sur la place centrale, la calèche ne peut pas stationner, nous devons alors marcher quelques mètres afin de parvenir au centre des habitants. Les gardes veillent au grain, tout le monde sait que le moindre écart ne serait pardonné que par la tranche d'une épée affûtée. On nous propose des sièges près d'une fontaine, nous n'avons pas posé nos séants depuis dix secondes qu'une déflagration nous pousse tous à bondir.

La calèche vient d'exploser. Observer l'endroit dans lequel nous siégeons quelques minutes plus tôt en feu est déroutant. Je peux affirmer, sans hésiter, que tout était prémédité, car le véhicule qui transporte les cadeaux, lui, est intact bien qu'il soit à côté.

Un branle-bas de combat se met en place, les villageois hurlent de terreur, les gardes courent dans tous les sens, le roi fulmine, la reine, égale à elle-même, ne bronche pas.

Quant à moi, je peine à contenir ma joie. Enfin ! Enfin après tant d'années à me demander pourquoi personne n'osait élever la voix, j'ai la preuve qu'il existe des gens courageux. Dans cet affolement, les soldats ne remarquent pas les quatre silhouettes camouflées s'enfuir à l'opposé de nous. Je suis la seule à réaliser que, d'une de ces cagoules, s'échappe une longue tresse de cheveux blonds.

Aujourd'hui, j'ai seize ans, et le destin vient de me montrer le chemin à suivre.

CHAPITRE 2



L'effervescence et la panique mettent à mal les nerfs du roi ainsi que de ses gardes. Pour ma part, c'est du pain béni, je me contente d'observer.

Une bonne heure est nécessaire aux soldats afin de nous conduire jusqu'à une calèche neuve susceptible de nous ramener au palais, car il est hors de question que Sa Majesté soit forcée de marcher.

Je perçois le visage de mon père rougir tandis qu'il fulmine, certainement déjà en train de comploter. Il ne reculera devant rien pour trouver les responsables.

Nous sommes à peine arrivés dans la cour du château qu'on me congédie dans mes appartements. Le roi organise un conseil afin de dénicher les rebelles dans le but de les punir.

De retour dans ma chambre, j'effectue les cent pas. Il est indispensable que je rencontre ces personnes. Je veux les confronter, leur parler, les féliciter, mais avant tout, je désire les aider. Comment m'y prendre ? Là se trouve la vraie question. Je réfléchis, réfléchis encore. Il me faudrait me rendre au village d'abord, puis les chercher, poser des questions peut-être. Je finis par m'asseoir sur le rebord de ma fenêtre, le regard perdu de l'autre côté du réservoir Auclemont, m'imaginant découvrir des alliés, mettre en route leur vengeance.

J'ai la certitude qu'une fille appartenait à leur groupe, ce dont je suis convaincue également, c'est qu'ils n'accepteront pas la princesse dans leur rang. L'adrénaline déferle en moi, me forçant à m'activer, à tourner en rond.

La nuit qui suit est agitée, je ne trouve le sommeil qu'après m'être retournée maintes et maintes fois dans mon lit. C'est alors que la lune est encore haute dans le ciel que mes sens s'éveillent. J'ai peut-être un plan !

Le petit-déjeuner apporté par l'acariâtre Christin avalé en quatrième

vitesse, j'enfile ma robe la plus simple, la plus confortable. Dans un sac de toile, je fourre la tenue d'homme que je cache sous mon matelas ainsi que la paire de vieilles godasses en cuir.

Le but est de ne pas être remarquée, car si on me demande d'ouvrir la besace, je serai obligée de montrer ce qu'elle contient. Je tremble d'appréhension, d'excitation à l'idée d'entreprendre une action contre mon père, de trouver des acolytes. Je n'ai plus qu'une chose en tête : sortir.

Traverser les couloirs sans qu'on me surprenne n'est pas un effort, personne ne distingue jamais ma présence, de toute façon. Un passage par les cuisines pour chaparder de quoi grignoter avant d'investir la cour. Prendre un cheval serait un gain de temps non négligeable, mais je serais repérée par les gardes. De plus, il ne serait pas crédible d'arriver au village vêtue d'une tenue de travailleur, sur une bête valant le double de la moindre chaumière.

Je me faufile donc vers le mur que j'ai l'habitude d'escalader. À sa base, cette barrière de briques comporte une faille qui permet à ma petite corpulence de s'immiscer vers l'extérieur. Je pourrais, bien sûr, sortir par l'entrée principale, pourtant, je refuse qu'on me suive.

Une fois à l'extérieur de l'enceinte du château, il me reste quelques mètres avant d'atteindre le bosquet le plus proche, c'est le moment le plus critique. Des rondes sont organisées sur les remparts du palais, encore plus actives depuis l'explosion.

J'attends de longues minutes avant de trouver une ouverture, pourtant, chaque fois que je pense pouvoir m'élancer, un garde surgit, manquant de peu une confrontation. Comprenant que je n'aurai pas d'autre chance si on m'arrête, un plan de secours me semble nécessaire.

Accroupie, collée contre les pierres de la paroi d'enceinte, entre les herbes folles, j'aperçois une bande de trois mètres de large, dont la pelouse rase contourne la bâtisse que j'habite. Juste après vient la forêt. Impossible de traverser cette bande sans être surprise. La seule possibilité qu'il me reste serait de longer le mur jusqu'à l'arrière du château. Si je reste invisible jusque là, il me faut emprunter le chemin de ronces qui constitue la dernière défense avant la frontière. Je pourrais ensuite atteindre la forêt par l'arrière. Malgré tout, l'entreprise reste risquée.

Rien n'empêche que je sois repérée par un soldat. Puis le chemin de ronces a la réputation d'être dangereux, assez pour former une barrière de

protection que personne n'ose franchir. Enfin, il établit la limite avec les terres qui n'appartiennent pas à Andral, si je suis repérée par un garde du territoire voisin, je ne donne pas cher de ma peau. Mon père possède des rapports tendus avec les autres rois, pénétrer sur un sol étranger sans invitation ne serait alors pas bienvenu.

L'angoisse me tord le ventre, ma langue est aussi sèche qu'un bout de parchemin, la peur me sidère. Mais mon envie d'agir, de rencontrer ces rebelles est plus forte. J'inspire profondément avant d'initier le premier pas.

Il me faut rester collée au mur, maintenir la position accroupie ce qui ne me facilite pas la tâche, car je dois surtout demeurer le plus silencieuse possible. Il doit s'écouler une bonne demi-heure avant que je n'atteigne le sentier de ronces, quand j'y parviens, mon enthousiasme s'étiole. Marcher le long de cette barrière épineuse me cache autant que traverser devant le nez des gardes, pourtant si je passe par le sentier, je crains de ne jamais en ressortir.

Je dois être partie du château depuis plus d'une heure, le temps s'échappe, la nécessité de prendre une décision s'impose. Tentant le tout pour le tout, je profite d'un espace entre deux ronces pour me faufiler. Si mon corps mince et musclé me permet de m'introduire un peu partout, ce n'est pas le cas de mes vêtements qui s'accrochent sans cesse aux branches. Je tire sur le tissu, déchire ainsi plusieurs morceaux de ma tenue. Un grognement m'échappe.

Je me débats à chaque pas, une brindille couverte d'épines semble m'attraper comme si elle désirait me blesser ou me piéger. Autant se rendre à l'évidence, à l'image de mes mains en sang, de ma robe en lambeaux : je n'y arriverai pas.

Je claque la langue contre mon palais, agacée par mon échec. Je prends conscience qu'on ne peut pas partir à l'aventure avec un plan bancal. Il n'y a pas de problèmes, que des solutions, alors c'est ce qu'il me faut. En longeant le mur d'enceinte dans l'autre sens, afin d'éviter d'être repérée, je parviens au recoin où la pierre s'est effritée. Cela me permet de rejoindre la cour du château en toute discrétion.

Une fois à l'intérieur, plus besoin de me cacher. Je retourne en courant dans ma chambre poser mon sac de toile, me changer puis j'investis la bibliothèque.

Parmi tous les ouvrages que je dévore depuis que je réussis à en déchiffrer le contenu dans le plus grand secret, j'ai découvert des poésies, des livres

d'histoire, ainsi que des romans.

S'ils m'ont permis de m'évader dans mes songes, ils m'ont aussi beaucoup appris, notamment dans les arts de la guerre, des sounois complots. J'ai toutes les chances d'y puiser une idée qui me permettra d'arriver à mes fins.

En parcourant les rayons de l'immense bibliothèque à la recherche d'un récit d'évasion, je décèle un recueil de botanique. La curiosité l'emporte sur la précipitation d'une solution, les plantes médicinales m'ont toujours fascinée. Je parcours les pages, subjuguée par les images de la végétation luxuriante qui pousse au sein de notre région. En feuilletant le volume, je tombe sur une page consacrée aux ronces. Comme chaque fois qu'un livre se retrouve entre mes mains, le monde autour de moi disparaît à la faveur de ce que je décèle. J'assimile toutes les vertus des épines, stupéfaite par tout ce que je pourrais concocter avec cette plante miraculeuse. Eurêka ! Couper les brindilles, pour me créer un passage, sera la solution la plus rapide, la plus efficace. Il faudra être prudente, rester invisible depuis les remparts, risqué, mais possible, c'est LA clé.

Je me rends dans les jardins du château, je prétends flâner près de la fontaine afin de m'assurer que le jardinier ne soit pas dans sa cabane.

Quand je l'aperçois à l'autre bout, en train de planter les futures fleurs qui viendront embellir le soubassement de la terrasse de la reine, je sais que j'ai le champ libre.

Je m'empresse d'ouvrir la petite porte vitrée, puis me glisse à l'intérieur du chalet. Tout le matériel nécessaire au jardinage est rangé, organisé de façon méticuleuse. Si cela facilite la recherche de l'objet qui m'intéresse, cela m'apprend que le pépiniériste est une personne ordonnée qui se rendra, sans doute, compte de la disparition d'un outil.

Outrepassant ma peur qu'un autre que moi soit puni par ma faute, je subtilise le petit sécateur à main, le cache sous mes jupes avant de ressortir précipitamment.

Il est dorénavant trop tard pour me rendre au village et en revenir sans que mon absence ne se remarque. J'attends ce jour depuis six longues années, une de plus ou de moins ne réduira en rien ma détermination.

Le jardin étant un lieu où je me suis toujours sentie en sécurité, bien plus que partout ailleurs au sein du château, je flâne.

Je suis en chemin vers mes appartements quand je perçois, par la fenêtre

ouverte du bureau de mon père, les éclats de voix d'une conversation concernant les rebelles. De façon nonchalante, je m'assois sur le carré d'herbe situé sous les carreaux dans le but d'épier la discussion.

— Vous n'avez toujours rien ! Comment voulez-vous que je garde mon calme ? gronde Andral de Calligre, hors de lui.

— Je suis désolé, Sire, il n'y a aucun indice, aucun témoin. Il ne reste rien de la calèche, pas un indice qui subsiste afin de nous permettre d'identifier les criminels, répond une voix que je ne parviens pas à reconnaître.

— Référencez toutes les personnes qui étaient présentes lors de notre arrivée, puis toutes celles résidant au village, ensuite, obligez-les à parler !

— Nous avons essayé, Votre Majesté. Tous restent muets ou aveugles.

— Amenez-moi en quelques-uns au hasard, punissons-les pour les lâches qui agissent dans l'ombre. Peut-être les langues finiront-elles par se délier !

Mon sang ne fait qu'un tour lorsque j'entends les derniers mots de mon père. Tuer des innocents dans le but d'en façonner un exemple. Si représentatif du personnage qu'est mon paternel. C'est une douleur provoquée par mes ongles s'enfonçant dans ma peau qui me tire de ma torpeur. Il est nécessaire d'alerter les villageois, de tenter quelque chose et vite.

Le lendemain matin, je me lève aux aurores, avale mon petit-déjeuner, récupère mon sac de toile avant de prévenir de mon absence pour une balade en forêt.

Je vole jusqu'à la cloison abîmée, l'atteins sans être repérée. Armée de mon sécateur, je longe le mur d'enceinte, forcée de demeurer accroupie. Malgré tout, je parviens au chemin de ronces en moins de temps que prévu. Les premières branches resteront intactes afin que ma découpe ne se distingue pas depuis les remparts. L'excitation domine, dans mon empressement, j'oublie de me méfier jusqu'à ce qu'une épine griffe ma joue, d'autres s'accrochent à ma robe. Je peste de ne pouvoir me mouvoir à ma guise. Une fois au milieu de toutes ces épines, je coupe tout de façon à me laisser un espace confortable. Quand je peux tourner sur moi-même sans me blesser, je change de vêtements pour la tunique et le pantalon brun que j'ai pris soin d'emballer. La robe ainsi que les souliers ayant pris la place de ma tenue actuelle, je cache le sac parmi les brindilles acérées dans le but de

ne pas m'en encombrer. La partie difficile débute : progresser en taillant les branches, juste assez pour permettre à mon corps d'atteindre la forêt.

Le travail est long, épuisant. J'avance le dos courbé afin de ne pas être découverte, d'éviter le toit de broussailles laissé là, comme une protection, les empêchant de m'apercevoir. La sueur s'écoule le long de ma colonne vertébrale, trempe mes tempes. Enfin, au bout de ce qui me semble une éternité, j'arrive au milieu du bois.

Je grimace en me redressant, j'aurai sans doute des courbatures, peu importe, j'y suis. Malheureusement, il m'a fallu beaucoup plus de temps que je ne le pensais, sans compter la route jusqu'au hameau. N'ayant pas l'envie de repousser mon périple au lendemain, je commence à trotter. Mon regard s'envole sur les environs, cette impression de liberté semble irréelle. Seule, sans chaperon, je pourrais m'enfuir, errer au milieu des vastes prairies, trouver refuge... Je déglutis difficilement, la peur de ne pas être assez forte me nouant les entrailles face à l'immensité de notre monde et au vide de mes connaissances. En me secouant, j'avance sans m'arrêter.

Essoufflée, assoiffée, je déboule sur la place du village, à l'endroit où notre calèche a pris feu. Par chance, un puits gît en plein milieu, me permettant de me désaltérer. La cloche de l'église retentit m'indiquant que midi sonne déjà, tandis que mon repas gît dans le sac de toile. *Bravo, Ava !* Je peste de mon oubli, au son de mon ventre qui gargouille semblant appuyer mon autoflagellation.

En pinçant les lèvres, je tourne sur moi-même. J'ignore par où débiter mes recherches. Personne ne semble me remarquer, ce qui est une bonne chose, mais je n'ai aucune idée de comment m'y prendre.

La curiosité l'emportant sur la mission que je me suis donnée, mes pas me portent naturellement au milieu des rues pavées du centre. Pour la première fois, l'évasion s'offre à moi. J'ai tant rêvé de fouler les dalles d'un village, me mêler aux habitants, vivre un bout de leur quotidien en leur compagnie. Promis, si un jour, je parviens à être la reine que j'envisage, c'est ce que j'entreprendrai. Descendre du piédestal sur lequel l'histoire pose les monarques, partager le quotidien de mon peuple. Émerveillée, j'observe avec avidité. Chacun à sa tâche : les marchands organisent leurs étals, crient à tout-va que leur marchandise est la meilleure. Les lingères frottent des draps dans le lavoir, des enfants courent dans les rues en bousculant tout le monde sur leur passage. Je suis absorbée par la vie, la joie que respirent ces

gens. Ils discutent entre eux, prennent des nouvelles les uns des autres, rient.

Mon cœur se serre de jalousie, malgré moi. Ils pensent peut-être que nous sommes chanceux au château du fait de nos richesses, pourtant la vraie richesse, ce sont eux qui l'ont. Je surprends un père embrasser le dessus du crâne de sa fille. Elle doit avoir mon âge environ, de grands yeux clairs. Quand elle lève son visage vers lui pour lui sourire, je me fige. Une grande tresse blonde tombe de son épaule sur son dos me rappelant la raison de ma présence ici.

Je réajuste le béret sur ma tête, y camouflant mes cheveux, je baisse le menton afin de passer inaperçue. Je poursuis la jeune femme dans une rue, puis une autre et, quand elle disparaît à l'angle de la troisième, je la perds. Stoïque, au milieu de la ruelle, je tourne sur moi-même dans l'espoir de l'apercevoir à nouveau. Où a-t-elle bien pu aller ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

Je sursaute, mon cœur s'emballe, me coupant le souffle. Quand je me retourne, elle est là. Aussi grande que moi, un petit nez retroussé, des yeux bleus lui donnent un air poupin adorable. Sa tresse pend sur son épaule et des mèches s'échappent tout autour de son visage. Je souris.

— T'es amoureux ou quoi ? Pourquoi tu me suis ? Si tu cherches de l'argent, c'est que tu ne me connais pas.

Soulagée, je comprends que mon déguisement cache mon identité et que la jeune femme me prend pour un garçon. Je soupire, heureuse qu'elle ne m'ait pas démasquée. J'entre dans le jeu, grâce à cette couverture confortable.

— Je suis désolée de t'avoir suivie, je souhaitais juste te parler en aparté. Je t'ai reconnue. Tu appartiens au groupe qui a enflammé la calèche du roi.

— Chuuuut, t'es malade ou quoi ?

Elle me tire par le bras, m'emmène dans une autre ruelle puis pousse une lourde porte en bois qu'elle ferme derrière nous. L'odeur nauséabonde me rappelle celle du purin de cheval puis quand j'entends gratter derrière moi, je recule, effrayée.

La jeune femme se moque de moi avant de me montrer du doigt une chèvre accompagnée de son petit.

— Tu veux qu'on me tue ? T'es qui d'abord ? Je t'ai jamais vu au village ? J'ai rien à voir avec cette calèche !

— Je t’ai aperçue t’enfuir avec trois autres personnes, j’ai reconnu ta tresse.

Je n’énonce que les faits, sans intonation, afin de ne pas risquer de l’énervier davantage. Elle râle, baragouine quelque chose à propos de ses cheveux, qu’elle les avait prévenus.

— T’as intérêt à la fermer ! me menace-t-elle.

— Je n’ai pas l’intention de vous vendre, je suis là, parce que j’aimerais vous aider.

Elle rigole, me regarde de haut, comme si j’étais demeurée.

— À quoi voudrais-tu nous aider ?

— À punir le roi, à vous venger de toute la souffrance ; de l’injustice qu’il vous euh... qu’il nous inflige.

Elle se rapproche de moi dans une attitude menaçante je suis mal à l’aise, peut-être en danger. Surtout si elle me reconnaît, je me force à rester de marbre afin qu’elle ne se méprenne pas.

— T’es qui, toi ? balance-t-elle hargneuse, l’air mauvais.

Là, je panique. Impossible de lui donner ma véritable identité. Force est de constater que dans mon empressement, je n’ai pas eu la présence d’esprit d’inventer une histoire. Je ne pensais pas les trouver si vite, *quelle idiote* ! Alors, j’improvise en espérant que ça passera.

— Je m’appelle Ben, j’ai seize ans et je vis au château. Ma mère est morte parce que le roi n’a pas jugé utile de lui payer des soins. Mon père travaille comme garde secondaire. Je hais Andral de Calligre autant que vous. Le seul avenir qui s’offre à moi, c’est de le servir à mon tour quand viendra le moment. Je refuse d’œuvrer pour un être aussi abject. Je désire vous venir en aide, je peux y parvenir.

Je suis sidérée d’avoir trouvé un mensonge si convaincant sans avoir réfléchi avant, je perçois pourtant dans le regard de la jeune fille que j’ai titillé sa curiosité.

Elle me scrute, s’éloigne, tourne sur elle-même, s’avance à nouveau vers moi, me pointant du doigt, me poussant à reculer vers le mur du fond.

— Tu ne bouges pas d’ici, tu n’émetts pas le moindre bruit. Si quelqu’un arrive, tu te caches. Je vais revenir avec les autres. Si tu n’écoutes pas, tu le regretteras !

Elle quitte la pièce, m’abandonnant en compagnie des deux chèvres. Je suis affamée, ça sent mauvais, j’ai peur, néanmoins je n’ai jamais été aussi

heureuse de toute ma vie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3



Le temps file, la jeune fille ne réapparaît pas. Suis-je dans cette bergerie depuis dix minutes ou deux heures ? Je crois même avoir somnolé un instant, avant que cette maudite chèvre ne vienne se frotter contre moi.

Je me redresse, enlève les brins de paille qui se sont logés dans mes mèches brunes.

Les idées fusent dans ma tête : m'a-t-elle laissé miroiter qu'elle reviendrait dans le but que je croupisse ici, comme une mauvaise blague ? Même s'ils rappellent, ses compagnons vont-ils m'accueillir de façon bienveillante ? S'ils décidaient de m'éliminer par peur que je ne les dénonce ?

Assise dans un coin, les genoux repliés contre ma cage thoracique, je me ronge les ongles d'appréhension, lorsque j'entends des intonations chuchotées se rapprocher. Je réajuste la capuche qui cache ma chevelure reconnaissable, baisse le menton sur ma poitrine avant de me relever.

Les voix se taisent devant le bâtiment lorsque celui-ci s'ouvre, me laissant découvrir cinq silhouettes. Étant à contre-jour, je ne distingue leurs visages qu'une fois la porte refermée. Le premier élément qui me frappe est la couleur de leur peau : burinée, terreuse. La jeune femme à la tresse blonde s'avance, ses doux yeux plissés à mon encontre. Deux des hommes demeurent côte à côte. Leurs cheveux de la même couleur sont éparpillés tels des nids sur la tête. Les traits fins de leurs visages se ressemblent beaucoup. Je reconnais la personne qui tient le rôle de chef comme étant le plus âgé. Avec sa chevelure grisonnante ramenée en catogan et son nez épaté, il pourrait impressionner, pourtant son regard pétillant m'arrache un soupir de soulagement. Halètement bloqué dans ma gorge lorsque j'analyse l'ultime arrivant. Ses yeux sont à l'opposé de ceux du vieil homme :

hautains, pénétrants. Je frissonne sous son investigation. Quant au dernier, je ne me focalise pas trop sur son visage, car son apparence me donne froid dans le dos. Je retiens qu'il est brun, grand, qu'il a envie de me zigouiller sans aucun doute. Tous me fixent avec méfiance ou fureur, je me garde bien d'ouvrir la bouche pour le moment.

— Répète-leur ce que tu m'as raconté ! m'ordonne la blonde, acide.

— Euh... je... Mon nom est Ben, j'ai seize ans, mon père travaille pour le roi. Voué à le servir à mon tour, j'accompagne souvent les soldats. Je vous ai aperçus vous enfuir après l'explosion de la calèche. Du moins, j'ai reconnu sa tresse, énoncé-je en montrant de la main la jeune femme.

— Tu sais qu'on pourrait te tuer rien que pour ça ? me demande un des garçons.

J'avale ma salive avec difficulté en prenant conscience du pétrin dans lequel je me suis fourrée. Il est impératif de trouver les arguments afin qu'ils aient confiance en moi.

— Si j'avais voulu vous dénoncer, je ne serais pas ici, du moins seul. Je désire me joindre à vous. Je déteste le roi, je hais sa façon de gouverner et ne souhaite que sa déchéance. J'ai aussi des raisons... personnelles, qui me donnent envie de lui nuire. Si vous m'acceptez parmi vous, je pourrai être un atout. Je suis souvent à ses côtés, j'entends des choses. Je saurai me rendre utile.

Alors que ma tirade m'essouffle, le cœur battant. Je les observe un par un, constate que si certains réfléchissent à mes arguments, d'autres veulent juste m'enterrer vivante. Il leur en faut plus, je décide de m'enfoncer encore un peu plus dans le mensonge.

— Ma mère... est morte. Elle travaillait, elle aussi, au château quand elle est tombée malade. Elle pouvait guérir, les remèdes étaient hors de prix. Mon père et moi avons tenté de quémander de l'aide au roi, en vain. Il a seulement décrété que les vies les moins importantes ne devaient rien coûter à la couronne. Elle est morte dans la souffrance, depuis... je ne pense qu'à la venger. J'ai entendu des conversations, j'ai pensé qu'il fallait prévenir quelqu'un.

J'ignore par quel miracle je parviens à inventer une telle histoire, moi qui n'ai jamais eu d'amis, qui n'ai jamais eu personne à qui me confier ou qui aurait pu m'apprécier. Je crois que j'ai tant envie d'appartenir à un groupe que je serais prête à tout. Bien sûr, je pense chacun des mots concernant

mon père. Quel effet cela peut-il bien faire de savoir qu'il y a toujours une personne dévouée à vous écouter ? Vous soutenir ? J'aimerais tant pouvoir parler de famille, d'amis, je serais si heureuse d'appartenir à quelque chose, moi aussi.

— Pourquoi nous ? Il y a beaucoup de monde qui déteste ce roi, demande le plus vieux.

— Parce que, du plus loin que je me souviens, vous êtes les seuls à avoir osé quelque chose. Ils ont l'intention de punir des gens au hasard, car ils ne trouvent pas les vrais coupables. Il me semblait important que vous en soyez informés.

Ils se scrutent les uns les autres, chuchotent des mots qui me sont incompréhensibles, ne paraissent pas d'accord entre eux. Je tends l'oreille, essaye de comprendre les bribes qui me parviennent, néanmoins, les œillades noires du grand brun me poussent à reculer d'un pas.

Puis, le plus vieux, que je choisis d'appeler papi en attendant, m'ordonne de rester dans la bergerie pendant que tous regagnent la rue, sans doute pour discuter de mon sort sans que je sois témoin de leurs intentions.

Je démontre ma patience, encore une fois, pourtant le temps passe et une nouvelle angoisse me serre les entrailles.

À la luminosité qui baisse, je comprends que le jour décline, si je tarde trop à retourner au château, les gardes pourraient devenir suspicieux. J'attends quelques minutes, puis, alors que je les entends toujours chuchoter devant le bâtiment, je décide de sortir.

Un coup frappé pour m'annoncer avant de pousser la porte, je respire enfin mieux à l'air libre. J'ai à peine mis un pied dehors que je tombe nez à nez avec le plus jeune. Son teint hâlé, la poussière qui macule sa peau ainsi que ses vêtements témoignent du travail de la terre. Ses yeux bleus me sondent, empourprant mes pommettes.

Je me sens scrutée. Outre le fait que ce soit gênant, j'ai l'appréhension qu'on me reconnaisse. Pour être tout à fait honnête, on ne m'a jamais vraiment observée, surtout pas un homme, surtout pas si charmant. Des mèches blondes tombent négligemment sur son front, quand il durcit son air je me souviens que je suis censée être du même sexe. *Reprends-toi, Ava !*

— Désolé, si je suis absent trop longtemps, ils vont se méfier de moi. J'ai du chemin, il me faut partir, annoncé-je en me raclant la gorge.

Les membres du groupe s'écartent les uns des autres, me fixent. J'affronte

leurs regards, un à un, attendant la sentence.

— Je m'appelle Haylom, annonce papi. Je suis le plus vieux de la bande, ce qui, d'habitude, m'apporte un certain respect. Il fronce les sourcils en scrutant ses compagnons et répète : « d'habitude ». On va te laisser le bénéfice du doute, car ton aide pourrait s'avérer utile. Attention, au moindre faux pas, tu disparaîtras de la surface de la Terre dans des circonstances mystérieuses, si tu comprends ce que je veux dire... termine-t-il.

Je vois tout à fait, oui. Pourtant, je me contente de hocher la tête en gardant mon sérieux, essaye de montrer qu'ils ne m'effraient pas malgré le rythme de mon pouls qui pulse à travers ma gorge.

— Rendez-vous dans trois jours, ici même, aux alentours de dix heures. Si tu pouvais, entre-temps, récupérer des précisions sur les déplacements d'Andral, ce serait un plus. Avant que tu ne partes, je vais te présenter notre équipe. Nous sommes tous liés par de sombres conséquences des actes de ce satané roi. Elle, c'est Elia, voici Anton, mon fils, lui, c'est Pavia accompagné de son frère Artus, m'indique Haylom en désignant chacun des membres de son clan.

Le dernier présenté, un charmant blond, ne semble pas ravi de m'accueillir dans leur bande. Je hoche la tête à chacune des présentations, les salue avant de m'enfuir en courant vers les bois. L'horloge de la place centrale indique dix-huit heures, le temps que je regagne les ronces, que je me change, la nuit sera sans doute tombée, le risque est grand.

Grâce à la pente descendante de la colline menant à la forêt, le retour se fait plus rapidement. Je parviens assez vite au chemin épineux au sein duquel je m'engouffre. Dans mon urgence, j'écorche mes mains, mon visage à plusieurs reprises, accroissant mon stress d'être découverte. Parvenue au bout des ronces, je retrouve mon sac, enfile ma robe dans l'urgence. Au moment de longer la cloison de pierre, je réalise que je n'ai pas cueilli de fleurs afin de justifier une telle absence comme j'en ai l'habitude. Je hausse les épaules. *Préparons-nous à mentir une nouvelle fois !*

Parvenue dans les murs du palais, mon souffle s'apaise. *J'y suis.* Je me précipite vers la porte des cuisines, un peu plus discrète que l'entrée principale du château, je n'ai pas encore atteint la poignée qu'une main m'attrape le bras et me le serre.

— D'où viens-tu comme ça ?

Je sursaute, grimace sous la pression des doigts du soldat qui m'a surprise. M'a-t-il repérée en train de m'introduire par la faille ? Je prie pour qu'il n'ait pas l'idée de fouiller dans mon sac de toile. Je me jure de le laisser parmi les ronces à ma prochaine excursion, si toutefois elle a lieu.

Mon cerveau tourne à plein régime en cherchant une affabulation crédible aux yeux de la société, je me souviens que, dans les romans, les mensonges les plus gros sont souvent ceux que les gens choisissent de croire.

— J'ai passé l'après-midi à observer les magnifiques haies de roses et me suis endormie sous leur effluve. Je viens de me réveiller contre l'un des rosiers. Jetez un œil à mes mains ! lui expliqué-je en tirant sur mon bras afin de me libérer de sa poigne.

Mon air contrit atteint son but, car la pression se détache de mon membre. Sans délicatesse, le soldat me pousse vers la porte, non sans un regard empli de mépris. Soulagée, c'est en trotinant que je regagne mes appartements afin de me rendre présentable pour le dîner familial dans la salle à manger.

Depuis l'obtention de mes seize ans, j'ai le droit, ou plutôt l'obligation, d'assister aux repas avec mes parents. N'y voyez aucun privilège, le but étant qu'ils s'assurent de ma capacité à me nourrir correctement en société sans humilier leur prestige. La course au prétendant ayant débuté, je serai bientôt amenée à prendre certains repas en présence de gens importants.

Ces moments sont toujours une torture pour moi. Bien qu'on ne m'ait jamais rien appris, on me reproche ma candeur.

J'ignore quel couteau utiliser ou quel verre. Doit-on commencer avant ou après telle ou telle personne ? Rien ne m'est épargné, comme toujours. Je n'ai que peu de temps pour me nourrir, mes assiettes me sont enlevées avant que je n'aie pu en manger la moitié. Résultat, toutes mes tenues sont trop grandes, tant j'ai perdu de poids.

Pourtant, aujourd'hui, plus que jamais, je me dois d'y assister. Cette fois-ci, j'écouterai tout ce qui s'y racontera, devenir utile à ces villageois devient ma priorité.

Enfin prête, maquillée, afin de cacher mes égratignures, je me dirige vers la salle où le roi prend tous ses repas. Il est dix-neuf heures trente-quatre, j'ai quatre minutes de retard, je sais déjà que je vais le payer.

Je tape à la lourde porte, qu'un garde ouvre pour moi, entre, tombe face à mes parents assis chacun à un bout de cette table ridiculement grande. Un arrêt utile à la révérence de circonstance, j'attends que mon père me

permette de me relever.

— Tu es en retard. Viens ici !

Un sursaut m'échappe, son ton prouve qu'il est furieux. Je m'approche de son siège et n'ai même pas le temps de lever les yeux que sa main s'abat de façon brutale sur ma joue. La violence du coup me propulse au sol. Mon oreille bourdonne sous le choc. Le goût du sang inonde l'intérieur de ma bouche. Je serre les dents afin de ravalier les larmes qui brouillent mon regard, je ne lui donnerai pas ce plaisir. Je me relève avant qu'il n'ait envie de me battre à nouveau, effectue une énième révérence, présente mes plus plates excuses avant de rejoindre ma place. Je siège au milieu de mes deux parents, au centre, face à la porte, ainsi chacun peut scruter le moindre de mes faits et gestes.

Mon père semble s'être suffisamment défoulé puisque je n'essuie aucune nouvelle remarque sur mon comportement ce soir. Comme d'habitude, ma mère m'ignore. Je brûle de percevoir une émotion sur son visage, un léger mouvement qui témoignerait de son empathie envers moi. Je baisse la tête, encore une fois déçue de n'être rien qu'une poupée qu'on déplace à ses yeux. Le temps est long dans ce silence pesant, l'espoir de grappiller quelques renseignements s'amenuise, jusqu'au moment où l'on frappe à la porte. Martin, le bras droit du roi, son plus vieux confident, investit la pièce.

— Sire, désolé d'interrompre votre repas, j'ai des nouvelles capitales concernant l'attentat !

À l'intérieur, je souris. Comme si mon père attachait une quelconque importance à ces « repas en famille ». Mais les apparences ont la vie dure. Ma mère et moi-même sommes congédiées dans la seconde pour ma plus grande déception. La reine me souhaite bonne nuit, plus par politesse que par réel intérêt. Impossible de me résoudre à rejoindre ma chambre en sachant ce qui se joue derrière cette porte. Le garde commence à trouver suspicieux que je reste plantée là, ainsi, je prends la décision de tenter de m'introduire dans le bureau de Martin. Il avait un document à la main, peut-être obtiendrai-je une information ?

Je me hâte avant qu'il ne revienne. Les couloirs vides à cette heure-ci me laissent tout le loisir d'entrer sans être inquiétée. Surprise, je pénètre sans difficulté, la porte n'étant pas verrouillée. Dans sa précipitation à prévenir le roi, Martin a dû omettre la sécurité.

Je m'attendais à un bureau sordide, lugubre, contre toute attente, la petite pièce s'avère agréable. Une grande fenêtre orne le mur devant lequel se trouve un large secrétaire couvert de papiers divers. La bibliothèque est, elle aussi, bien garnie, l'envie de la parcourir se pointe, je la repousse. J'ai eu de la chance jusqu'ici, néanmoins mieux vaut se concentrer sur les documents qui jonchent la table de travail.

Si jamais je suis prise, je risque d'être battue plus que de raison, punie des rares choses que j'apprécie. Mais dans le cas contraire, je gagnerai sans doute la confiance de la troupe du village. La plupart des papiers ne sont que des factures d'armement ou des lettres de mécontentement, certaines répondent à des invitations. Je déchiffre chacune des missives avant de me rendre à l'évidence : rien ne m'intéresse ici.

Puis, je remarque une pièce de parchemin vierge trônant au milieu, comme si elle attendait d'être noircie. En passant les doigts dessus, mon intuition est confirmée. On devine des écritures en reliefs. Martin a dû s'en servir comme sous-main. Grisée, je repose la feuille, attrape un fusain que je m'empresse de frotter sur les gravures afin que les mots se dévoilent. C'est une suite de noms, bizarre... Pourquoi Martin aurait-il rédigé une liste ?

Tout à coup, des bruits dans le couloir me conscientisent qu'il est trop tard pour que je sorte sans être repérée. J'essaye de trouver une cachette, c'est utopique, car aucun recoin n'est suffisamment efficace pour me rendre invisible. L'adrénaline se déverse dans mes veines, me serre l'estomac. Inventer une excuse ? Fuir dès que l'occasion se présentera ? Mon souffle devient court, impossible de reculer. Je fourre vite le parchemin plié en quatre dans ma chaussure et décide de mentir pour la troisième fois de la journée.

Martin pénètre, seul, dans la pièce, marque un temps d'arrêt en me découvrant sur un des fauteuils près de la bibliothèque. Son regard surpris se métamorphose en un froncement de sourcils réprobateur.

— Comment osez-vous entrer sans permission, dans mon bureau, Ava ?

— Je suis vraiment désolée Martin, la porte était ouverte. J'avais besoin d'un confident, je préfère la discrétion. Il m'a semblé que vous attendre à l'intérieur serait une meilleure idée.

— Seriez-vous venue pour fouiner dans mes affaires ?

— Vous n'êtes pas sans savoir que l'art de la lecture ne m'a pas été

enseigné...

À l'évocation de cette lacune, il paraît se radoucir, s'il apprenait la vérité...

— J'avais besoin de parler à quelqu'un qui soit proche de mon père, en qui il a confiance. Andral n'est jamais satisfait de mon attitude. Je pensais que, peut-être, vous pourriez m'aider à m'améliorer ?

À cette tirade, je perçois ses épaules se détendre, un sourire comblé prend naissance sur son visage.

— Excellente initiative Ava, il semble que vous grandissez enfin !

Ce jour-là, je comprends que flatter l'ego d'un homme peut s'avérer être une arme redoutable afin d'obtenir gain de cause.

CHAPITRE 4



À ma grande surprise, Martin est un excellent professeur. Si j'ai d'abord feint l'intérêt dans ses enseignements, j'ai compris que les informations qu'il me délivrait sur les membres importants des cours voisines pourraient m'être utiles. Nous avons passé plus d'une heure à mettre en place un plan d'apprentissage, ayant pour but de me rendre bonne à marier et enfin, satisfaire mon père de mon comportement.

Quand je retourne dans ma chambre, je m'empresse de sortir le document de ma chaussure, le glisse sous mon oreiller avant de me préparer pour la nuit. J'éteins toutes mes bougies pour qu'aucune lueur ne soit visible depuis le couloir et m'assois sur le rebord de ma grande fenêtre.

La lune coiffe les montagnes de la barrière d'Ultendoro me donnant la luminosité nécessaire afin de déchiffrer la liste de noms que j'ai pu découvrir.

Il y a huit patronymes sur ce document, tous des hommes et aucun n'appartenant aux villageois qui se sont rebellés. Pourtant, Martin a bien annoncé que c'était en rapport avec l'explosion de la calèche. Un élément m'échappe.

Je ne comprends pas non plus la raison pour laquelle cette liste a été écrite dans le bureau du confident de mon père. À moins qu'il n'ait eu un visiteur tardif, il aurait dû recevoir cette information par missive sans avoir à la copier lui-même.

Déçu par cette maigre découverte, j'ai un sommeil agité. Il ne me reste que peu de temps afin de détenir des renseignements intéressants, sans quoi, on pourrait me rejeter de ce groupe. Plusieurs éléments ont leur importance ici. Tout d'abord, je me suis promis de retourner le règne de mon père, il est évident que seule, je cours à l'échec. Pourtant, je mentirais en prétendant ne

pas vouloir plus. J'aurai peut-être le luxe d'appeler ces gens mes amis...

Pendant les deux jours suivants, je m'évertue à l'exercice, à la lecture, et je tends l'oreille, en vain. Aucune information pertinente ne me parvient, pas d'explication sur l'intervention de Martin lors de notre repas. Les leçons avec lui ne sont pas régulières, je ne suis jamais prévenue en amont quand ce dernier décide de me consacrer du temps. Il se contente d'un « maintenant » lorsque nous nous croisons dans un couloir. Peut-être souhaite-t-il garder secrètes nos entrevues ? Martin reste un mystère depuis toujours. Il est le seul qui n'ait jamais été méchant à mon égard sans pour autant se montrer avenant.

Ne l'ayant pas aperçu aujourd'hui, je flâne dans le jardin sous la fenêtre du bureau de mon père, l'oreille à l'affût. Je profite des rayons du soleil quand des hurlements résonnent.

Des cris, a priori masculins, me parviennent depuis l'entrée du château, soit à l'opposé de là où je me tiens. Pourtant, impossible de les ignorer au vu de leur puissance. Nonchalamment, je me dirige vers les voix dans le but d'en déceler l'origine et parviens à trouver un banc bien placé. Derrière ce jasmin grimpant, je suis camouflée, tout en parvenant à distinguer ce qui m'intéresse. Depuis l'entrée principale de la cour du palais, une troupe avance avec difficulté. Une dizaine de soldats traîne huit hommes maintenus par une grosse corde. De par leurs vêtements, je peux affirmer que ce sont des travailleurs d'un village voisin, je n'en reconnais aucun. Certains semblent abattus, muets, tandis que d'autres se débattent, crient à qui veut l'entendre leur innocence. Les soldats, agacés par leurs hurlements, les forcent à avancer à coups de pied dans le dos, les armes à la main.

— Je n'ai rien à voir avec l'attentat. Je récoltais ce matin-là ! Je n'ai même pas pu me présenter ! s'écrie un des hommes.

— Moi, j'étais sur la place, face à vous ! Regardez-moi, bon sang ! Vous ne pouvez que me reconnaître ! lâche un deuxième.

À ces mots, me reviennent en mémoire les paroles entendues depuis le bureau de mon père plusieurs jours auparavant. Je comprends alors que, dans le but d'apaiser le roi, il a été créé une liste d'hommes à punir au hasard pour l'exemple. La nausée me submerge. Une vague de dégoût me prend, une volée de frissons recouvre l'intégralité de mon épiderme. Ces pauvres hommes n'ont rien à voir avec l'explosion de notre calèche, que vont devenir leurs familles ? Quel sort mon père leur réserve-t-il ?

Alors que les gardes traînent les innocents vers les cachots, je retourne vers mes appartements. Espérant croiser Martin, je me jure de lui poser des questions de manière innocente, malheureusement, je ne croise pas âme qui vive. Tout en me préparant en vue du repas familial, je décide de tenter de soutirer des informations pour la première fois de ma vie.

Cette fois-ci, je suis à l'heure. Aucun regard, pas un bonjour. L'ignorance est totale, parfait, c'est toujours mieux que les coups. Pendant le service, j'exerce au maximum les conseils de Martin. Autant mettre à profit un de mes innombrables mensonges. Je suis étonnée qu'il prenne la mission tant à cœur, le temps libre me manque presque à présent. J'espère alors que mes expéditions au village resteront possibles et inaperçues.

Ne recevant aucune critique lors du repas, je profite d'un silence pour questionner le roi au sujet des prisonniers accueillis un peu plus tôt.

Il n'a pas l'habitude de percevoir le son de ma voix, encore moins de me savoir curieuse au sujet du royaume. Tandis que je patiente, attendant une réponse, j'observe Andral déposer ses couverts, le regard suspicieux.

— Pourquoi cette question, Ava ? Aurais-tu pitié de ceux qui ont attenté à notre vie ?

Entendre ces mots me glace. En effet, les personnes que j'essaye d'approcher avaient prévu de nous éliminer mon père, ma mère et moi. Face à d'autres bourreaux, suis-je digne de ce que j'entreprends ? Me voilà à pactiser avec des êtres qui, sans même me connaître, souhaitent ma mort... J'ai des difficultés à avaler ma salive en réalisant que je risque ma vie à leurs côtés. Malgré tout, je ne peux leur en tenir rigueur.

— Pas du tout, néanmoins, ils ont émis un tel vacarme que je me demandais si leur présence ici allait durer, réponds-je.

— Quand j'aurai terminé de m'amuser avec eux, ils auront tous bien saisi que je suis le genre de roi qu'on n'intimide pas. Je les tuerai ou je les renverrai estropiés. Ma décision n'est pas définitive, pour le moment.

Sa réponse m'empêche de déglutir. L'estomac désormais noué, je comprends qu'il va les torturer. A-t-il conscience de leur innocence ?

— Comment savez-vous que ce sont bien les coupables ?

— Tu poses beaucoup de questions ce soir, ma fille.

Mon cœur rate un battement, je comprends que j'ai été trop loin. Il est vrai que je ne me manifeste jamais. Soulever trois questions en un seul dîner a dû paraître étrange. J'avale difficilement une bouchée restée en travers de la

gorge, bois une lampée de vin et tente de rassurer mon père.

— Je m’ennuie. Entendre ces hommes clamer leur innocence m’a donné réflexion, voilà tout. Veuillez pardonner ma curiosité.

Andral semble satisfait ou bien c’est ce qu’il laisse croire, car le silence reste maître durant le reste du repas. Il me faut être prudente, aussi cruel soit-il, il est pourtant loin d’être idiot. Je le sais capable d’attenter à mes jours s’il apprenait ce que je complot. J’aimerais pouvoir me confier à ma mère. Les amies qu’elle reçoit l’été n’ont pas du tout le même style de relation que nous. Plus d’une fois, je les ai surprises à bavarder, à rire. Je n’ai pas le souvenir d’avoir eu une seule discussion avec ma génitrice, je me demande même si elle s’est un jour occupée de moi.

Dépitée, tant par ce manque de données que par la pauvreté de mes contacts avec mes propres parents, je sors de table lorsqu’on m’y autorise avant d’emprunter le chemin de mes appartements, seule, comme toujours.

Malgré une bonne nuit de sommeil, je suis pourtant exténuée. J’ai hâte de retrouver ce groupe de villageois tout en tremblant d’appréhension. Le peu que j’aurai à offrir sera-t-il suffisant ? Aucune des informations que je vais transmettre ne va être utile. S’ils me repoussaient ?

Je suis tentée de prendre un cheval, de l’attacher dans la forêt pour gagner du temps. Pourtant, je ne suis pas sûre que les gardes me laisseraient aller à ma guise sans me suivre, sans parler du sac que je trimballe pouvant les pousser à s’interroger. Il vaudrait mieux éviter d’avoir à répondre à leurs soupçons.

Un petit tour en cuisine, et me voilà déjà au niveau de la faille dans le mur. Une fois dans le chemin de ronces, je me change en prenant soin de conserver mon encas dans l’une des grandes poches de mon pantalon avant de remonter jusqu’à la forêt.

Enfin parvenue au milieu des bois, je me mets en quête d’un arbre creux capable d’accueillir mon ballotin. Si je décide de monter à cheval demain, cela pourrait être plus pratique que de passer par les épines.

Sans plus attendre, j’avance vers le village. Profitant de mon avancée, je prends le temps de flâner dans les ruelles aux odeurs épicées par les petits plats refroidissant sur les rebords des fenêtres. J’observe les gens se sourire, mentionner leurs enfants, les difficultés des récoltes. Je salive devant tous les effluves qui envahissent déjà les étals, les auberges. Fascinée, je laisse

courir mes doigts sur les fresques peintes sur les murs.

Devant l'école, je marque une seconde d'arrêt. Les garçons occupent la cour de gauche, les filles celle de droite. Même si elles n'apprennent que la couture ou la musique, elles semblent heureuses. Un sourire naît sur mon visage tandis que je savoure les leurs.

Je comprends que ma présence devient gênante à l'air renfrogné de l'enseignante. J'ai tendance à oublier que je déambule sous une apparence masculine.

L'horloge du village sonne dix heures du matin, il est temps pour moi de rejoindre le groupe.

L'appréhension grandit, l'intégralité de mes muscles se crispe, tandis que j'emprunte les ruelles jusqu'à me trouver devant la bergerie. N'apercevant personne, je m'adosse à la porte, mais à peine y ai-je posé l'épaule, que cette dernière s'ouvre sous mon poids. Je n'ai pas le temps de toucher le sol qu'on me plaque au mur, laissant glisser ma capuche.

Heureusement, j'ai attaché mes longs cheveux bruns grâce à des pinces afin de les maintenir sous le large béret. Prévoyante, j'ai aussi pensé à bander ma poitrine avec un linge, car dans la seconde qui suit, le jeune blond, Artus, effectue une fouille au corps. Immobile, abasourdie, il ne me faut que quelques secondes avant de changer d'attitude et de le pousser vivement.

— Ça suffit ! Je comprends votre méfiance, mais rien ne vous permet de me maltraiter de la sorte.

Mon exclamation ne paraît pas leur déplaire, bizarrement, l'inspection cesse dans la foulée.

— Alors Ben, qu'as-tu pour nous aujourd'hui ?

Je me dandine d'un pied sur l'autre, mal à l'aise d'être observée par cinq paires d'yeux dans un si petit espace. Je déglutis.

— Hélas pas grand-chose, me lancé-je. Je peux juste vous affirmer qu'ils ont arrêté huit hommes, accusés pour l'explosion de la calèche. Ils les ont enfermés aux cachots, le roi a l'intention de les torturer voire de les tuer.

Le silence est pesant, tous fixent le sol, sans doute rongés par la culpabilité. Plongeant la main dans ma poche, j'attrape le bout de parchemin abîmé afin de confier la liste à Haylom. Il ne lui faut que quelques instants avant de pousser un juron. Je frémis, ses lèvres pincées prouvent qu'il reconnaît les identités, puis il le dépose dans la paume de son

filis. Chacun prend connaissance de la liste. Le silence est pesant. Quant à moi, je ne peux détacher mon regard d'Elia, qui, sans aucune difficulté, parvient à déchiffrer les noms.

Les deux frères, Pavia et Artus, sont mutiques. Ils paraissent statufiés. Chacun assis sur un ballot de paille, les coudes sur les genoux, les doigts entrelacés. Mes yeux se perdent dans la contemplation du plus jeune des deux. Son air sombre lui confère un charme qui augmente les battements de mon cœur. Ne souhaitant pas être surprise, je me secoue avant de dévier mon attention sur les membres de cet étrange clan. Elia effectue les cent pas. Ce qui a le don d'agacer Anton, car l'étroitesse de la bergerie la pousse à le frôler. Ainsi, à chaque virage, la longue tresse blonde vient fouetter le corps de son ami. Pendant ce temps-là, Haylom semble réfléchir. Il broie, à la froisser, la feuille de parchemin récupérée entre ses doigts abîmés puis prend à nouveau la parole.

— L'un de ces hommes est l'oncle de Pavia et Artus, m'apprend-il.

Les deux frères paraissent affectés, leurs mâchoires proches de se rompre. Tandis que Pavia réunit ses deux poings devant sa bouche, son cadet se redresse lentement sur ses pieds avant de lever les yeux vers moi. J'aspire tout l'air de la pièce, démunie face à leur douleur.

— Il y a six ans, lors de la dernière récolte d'impôts, nous étions aux champs en train de semer, préparer la terre. C'est un travail long, fastidieux dont on ne peut pas permettre de repousser les échéances. Alors, nos parents ainsi que notre petite sœur sont allés à la présentation. Ils s'y sont rendus sans nous, ce qu'a fourni notre maison n'a pas suffi au roi. Ils ont tous été exécutés, y compris notre frangine de six ans. Depuis, nous vivons toujours dans la maison de nos parents, sans eux. Notre oncle et notre tante nous aident beaucoup. Il est l'un de ceux qui ont été arrêtés. C'est moi qui devrais me trouver au fond de ce cachot, bon sang ! rugit-il, enfin.

Pavia se lève furieux, lui lance un regard qui me pousse à frémir alors qu'il ne m'est même pas adressé.

— Tais-toi ! Tu n'as pas non plus ta place dans leurs cachots. C'est une terrible coïncidence que notre oncle ait été arrêté, avec ton raisonnement, nous n'irons pas loin. J'ai besoin de toi ! On a raté notre coup, le roi ainsi que toute sa famille d'incapables auraient dû crever ce jour-là. Le timing a été notre unique erreur.

Ma gorge se serre, j'ai beau savoir qu'ils avaient prévu de nous tuer, je me

sens comme un imposteur parmi eux. Je les comprends. Si ma mort seule pouvait sauver le peuple de mon affreux père, je l'offrirais. Le silence revient.

— Puis-je être utile ? Mis à part écouter aux portes, y a-t-il autre chose que je puisse exécuter ? demandé-je.

Aux œillades que tous me lancent, je conçois que j'ai gagné un tout petit peu de terrain. Aucun discours préétabli quant à ma désolation pour leur histoire. Aucune promesse vaine, juste mon honnêteté, mon aide à disposition. Si l'obligation à me grimer égale un mensonge, jamais mes mots n'ont eu autant de sens.

S'en suivent de longues minutes de concertations, de discussions jusqu'à ce que tous s'accordent sur un point : patience.

Ils me demandent de continuer à glaner des informations, puis me prient de tenter d'adoucir les conditions de détention de l'oncle des deux frères. J'acquiesce, espérant parvenir à trouver un subterfuge afin de tromper les gardes.

N'ayant rien mangé ce matin tant l'angoisse me tordait le ventre, c'est un gargouillement qui met fin aux débats. Les cloches de l'église viennent de sonner midi, achevant là cette réunion dans le but de se restaurer avant de retourner travailler. Nous nous mettons d'accord pour un autre rendez-vous trois jours plus tard, dans les mêmes conditions. Je retiens au maximum que mal un sourire, car qui pourrait comprendre ? Pour la première fois de ma vie, j'appartiens à un groupe à qui je suis utile, qui ne me traite pas comme une moins que rien. Perdue dans mes pensées, j'avance la tête baissée avant de percuter un mur de muscles en sortant du petit bâtiment. Artus m'attend, me scrute sans un mot. Face à son mutisme, je suis démunie, ignorant comment réagir. D'un haussement de sourcil, je l'interroge en silence quant à son comportement.

— Je n'oublie jamais un regard. Le tien ne m'est pas inconnu, j'en mettrais ma main à couper.

Tant bien que mal, je tente de ne laisser transparaître aucune émotion sur mon visage. La goutte de sueur qui perle le long de mon dos n'est visible pour personne. Celle qui naît au-dessus de ma lèvre supérieure par contre... Mes pupilles ardoise sont reconnaissables, heureusement, je ne suis apparue que peu de fois en public. Le seul jour pendant lequel nous aurions pu nous rencontrer se résume à celui de l'attentat. Je croise alors les doigts afin qu'il

ne s'en souviennent pas et m'enfoncent, encore une fois, un peu plus dans le mensonge.

—Il m'arrivait de venir faire des achats au village avec ma mère, peut-être nous y sommes-nous vus ? réponds-je en haussant les épaules.

Il a un temps d'arrêt avant de hocher la tête puis de partir à mon opposé me permettant, enfin, de respirer à mon aise.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5



Il me reste un peu de temps pour mes loisirs avant de devoir revenir dans mon austère demeure. J'en profite pour découvrir des rues qui me sont inconnues au sein du village. Les maisons sont toutes colorées de différentes façons, de délicieuses odeurs s'échappent de chacune d'entre elles. On aperçoit le linge propre étendu sur des fils en plein vent, des chiens se promener en liberté.

J'ai l'impression d'évoluer au sein de l'un de mes romans. Un banc accueille ma pause repas. Face aux montagnes d'Utlendoro qui me sont si chères, la vie semble un peu moins triste. Le panorama est aussi beau que depuis la fenêtre de ma chambre, je me demande si j'aurai, un jour, l'occasion de l'admirer depuis le versant opposé.

Les territoires ancrés derrière la barrière d'Utlendoro appartiennent à un autre monarque : la famille Pederson. Martin m'a informée que le seul héritier de ce roi était un fils âgé de dix-sept ans, qu'il serait sans aucun doute invité à gagner ma vertu. On raconte sur lui qu'il est un souverain sévère, intraitable, néanmoins qui reste juste avec son peuple. J'ignore comment il est possible d'allier les deux, m'interroge sur ce que cela peut bien signifier, une fois dans l'intimité. Je suis bien placée pour savoir que les rumeurs sont souvent éloignées de la vérité... Il faudrait que je me renseigne plus à leur sujet.

Apaisée par le panorama ainsi que la sérénité du lieu, je sursaute lorsqu'une personne prend place à mes côtés sur le banc.

— Tu ne rentres pas chez toi ? m'interroge Elia.

— Je suis bien mieux ici.

— Je te comprends, je détesterais vivre si près d'une telle famille de fumiers !

Blessée d'être identifiée à mon père, je ne parviens pas à m'empêcher de rétorquer :

— Tous ne sont pas comme le roi, au fond.

— Peut-être, pourtant aucun ne tente quoi que ce soit dans le but de changer les choses, donc, à mes yeux, ils sont tous rangés dans une boîte identique.

Sans voix, je laisse mon regard errer vers les montagnes. Je comprends sa déduction, mais s'ils apprenaient... S'ils se doutaient à quel point il est difficile d'être la fille du souverain, ou sa femme. J'ai beau en vouloir à ma mère, de n'avoir jamais essayé de raisonner son mari, de n'avoir jamais essayé de me préserver, une part de moi la plaint. Il faut être soit fou soit désespéré pour prendre le risque de contrarier le monarque.

— Tu ne retournes pas chez toi ?

— J'étais en chemin lorsque je t'ai surpris assis là. J'habite dans la prochaine rue. Papa va revenir tard, je dois préparer le repas.

— Et ta maman ?

Alors qu'elle se recroqueville sur elle-même, je prends conscience d'avoir, peut-être, été trop curieuse.

— Ma mère est morte en me mettant au monde, reprend-elle. Il n'y a que mon père et moi. Il travaille dur pour que je ne manque de rien.

— C'est lui qui t'a appris la lecture ?

Je recule de quelques centimètres devant le regard furieux qu'elle me lance.

— Je t'ai aperçue déchiffrer la liste de noms, me justifié-je.

— Il n'y a que le groupe dans la confidence. J'étais une enfant intenable. Lire a été la seule façon qu'il a trouvée afin de me canaliser. Si ça s'ébruite, je pourrais, au mieux, être dénoncée à la cour, au pire, ne jamais être demandée en mariage. Les hommes n'apprécient pas les femmes intelligentes, ça les rend vulnérables.

Je glousse et pour la première fois, Elia me sourit. Je jure de garder son secret au moment de la saluer. J'aurais adoré visiter sa maison, connaître l'homme avec qui elle la partage dans le but de commencer à tisser un lien. Me rapprocher d'elle pourrait me faire découvrir un véritable foyer. Pourtant, je comprends qu'elle ne m'invite pas.

Le cœur un peu gonflé de gratitude, avec l'impression d'être en train de créer une amitié, je repars vers ce lugubre château qu'est ma demeure.

Lorsque je parviens au milieu des bois, nous sommes en milieu d'après-midi, pourtant, le froid est déjà présent. L'hiver arrive bientôt. Avec lui, commenceront les voyages ayant pour but que je rencontre mon futur époux. Toute à mes sombres pensées, j'enfile ma robe de princesse en vitesse, remets mon sac dans le creux de l'arbre, invisible à tous.

Lors de mon prochain rendez-vous avec le groupe, je me risquerai à prendre un cheval jusqu'à la forêt pour gagner du temps.

Disposant de quelques heures avant le dîner, je tente d'atteindre les cachots. C'est une partie du château que je n'ai jamais visitée. Comment venir en aide à ces hommes sans un minimum de savoir au sujet de leur lieu de détention ? Mes pas résonnent sur le marbre des dalles, j'approche de façon nonchalante du couloir que j'évite depuis toujours face à l'interdiction formelle de m'y aventurer. Comme je m'en doutais, un soldat garde l'accès.

— Bonjour, je souhaiterais m'entretenir avec les prisonniers, informé-je le garde.

— Non.

— J'ai besoin de discuter avec eux, dans le but d'aider le roi. Vous devez me laisser franchir la porte.

— Aucune visite, ce sont les ordres.

Impossible de cacher ma moue agacée, pourtant, je n'insiste pas. Il m'est improbable de risquer d'être dénoncée à mon père. Il est impératif de mettre au point un nouveau schéma, de trouver une autre solution. Les bibliothèques auxquelles j'ai accès ne détiennent aucun plan du château, quant à Martin... accepterait-il de m'en dévoiler plus sur les cachots ? Tentant de contourner la bâtisse par l'extérieur, j'espère qu'une écoutille permette de me rendre jusqu'aux cellules. Bingo ! Il y a bien quelques microscopiques fenêtres munies de barreaux au ras du sol.

Il est tout bonnement inenvisageable que quiconque puisse sortir par là. Les ouvertures doivent mesurer une vingtaine de centimètres de largeur, la moitié de hauteur. Comment diable pourrais-je apporter mon aide ? Les bras croisés sur la poitrine, je marche de long en large sur l'étendue d'herbe à la recherche d'une idée. En vain. Dans l'attente d'une meilleure solution, peut-être d'une possibilité d'évasion, pourquoi ne pas m'efforcer d'améliorer leur confort ? Les températures baissent de façon drastique au coucher du soleil, des couvertures seraient un premier pas. Une deuxième

difficulté se présente, les « fenêtres » donnent-elles directement sur les cellules ? Osant le tout pour le tout, je m'assure que personne ne m'observe avant de m'accroupir face à une des ouvertures.

— Quelqu'un m'entend ? chuchoté-je.

Aucune réponse. Je réitère un peu plus fort, priant pour qu'aucun garde ne soit présent en bas. En l'absence de réaction, je commence à douter de l'endroit où je me trouve. Je prie pour avoir trouvé les cachots et non pas les réserves. Seigneur, faites qu'ils ne soient pas déjà morts !

Mon cœur se serre à cette supposition, je suis sur le point de m'en aller quand je perçois du bruit par la petite ouverture.

— Eh oh, vous m'entendez ? répété-je.

— Ou... oui, nous sommes là. Qu... qui est-ce ?

Le claquement de ses dents ne permet pas à l'homme d'articuler, j'en déduis que je suis au bon endroit. J'oublie toute prudence devant l'atrocité des conditions de détention.

— Quelqu'un qui désire vous aider. Êtes-vous nourris ?

— On nous... nous app... porte du pain, de l'eau une fo... fois par jour.

— Je vais revenir. Je ne pense pas avoir été suivie, dans le doute, ne discutez avec personne d'autre.

Je n'attends pas de réaction et me rue vers les cuisines, dénigrant toute circonspection. La pièce est vide lorsque je pousse la porte, j'y pénètre, en profite pour attraper un grand torchon, y entasser tout ce que je dégotte : fruits, miche, viande séchée. Un nœud à chaque extrémité afin de harnacher mon baluchon de façon à me permettre un retour en trotinant. Un détour par la lingerie s'impose, j'espère y découvrir une couverture ou quoi que ce soit pouvant leur tenir chaud. Manque de chance, les employées sont en train de s'occuper des lessives, je ne peux rien voler sans que l'on m'arrête. Tant pis, je rebrousse chemin, direction la petite ouverture.

— Eh ! Eh oh ! vous êtes toujours là ?

Question idiote, où veux-tu qu'ils aillent, Ava ?

Un murmure me parvient. Je m'assure, en passant mon bras dans l'interstice, que mon colis atterrira dans l'une des cellules. Une fois tranquillisée par les prisonniers, j'y introduis mon torchon.

— Dès que cela me sera possible, je vous ramènerai de quoi vous tenir chaud. En attendant, ne les laissez pas trouver vos provisions. À plus tard !

En me redressant sur mes jambes, mon pouls est frénétique, mes mains

s'agitent. La peur d'être découverte, punie ne me quitte pas, pourtant j'ai la certitude d'avoir agi selon mes valeurs.

— Qui es-tu ? me demande-t-on alors que je rebrousse chemin.

J'hésite à donner ma véritable identité afin de prouver ma différence par rapport à mon père, néanmoins, j'ai peur que les hommes n'aient pas confiance en moi.

— Je m'appelle Ben, je suis un ami de Pavia et Artus, susurré-je.

— Seigneur, ce sont mes neveux ! Ils vont nous trouver une solution, hein ?

Le cœur en miettes, je ne peux confirmer, évitant de mentir à nouveau, je prends congé.

Dénicher des façons de les aider au mieux est une torture pour mon esprit. Pourrai-je oser une évasion ? Non, les risques sont trop grands.

Mon père n'aurait aucune pitié envers moi si on me surprend. Toute à mes pensées désordonnées, j'investis le château et accuse une pointe de culpabilité au plaisir de la chaleur qui m'accueille.

Je m'approche de la bibliothèque quand j'entends la voix de Martin qui s'avance vers moi. Tentant de paraître aussi innocente qu'à mon habitude, je continue mon chemin tout en restant attentive, mais au moment où les deux hommes m'aperçoivent, leur conversation se termine net.

— Bien, Ava. Tu tombes à pic. J'allais justement vers les cachots en compagnie de Riley afin d'essayer de soutirer des informations aux détenus. Je souhaiterais que tu m'accompagnes pour une nouvelle leçon. Tu n'auras, bien sûr, jamais à entreprendre cela, pour autant, tu prendras peut-être conscience des responsabilités d'un monarque ainsi que des menaces qu'engendre le pouvoir.

À l'intérieur, j'exulte. C'est l'opportunité rêvée, néanmoins personne ne doit suspecter mon intérêt, alors j'arbore un air horrifié avant de reculer d'un pas.

— Je ne crois pas que ma place soit dans les entrailles du château aux côtés de criminels. Imaginez que l'un d'eux parvienne à se libérer, à m'attaquer ?

Jouer la jeune écervelée reste l'une des attitudes les plus faciles à revêtir, efficace, étant donné le visage blasé du garde rapproché de mon père. Il hausse exagérément les yeux au ciel avant de m'assurer sa protection. Rassurée, mon attention se détourne vers Martin qui, lui, semble perplexe.

— Tu m’as demandé de l’aide, Ava, dans le but de t’améliorer. Bientôt, tu devras prendre conscience de ton rôle au sein du royaume. Cela passe par la compréhension. Aie confiance en moi.

Le visage résigné, j’enclenche un pas vers le conseiller de mon père en hochant la tête. Tout en maintenant un air apeuré, je marche à la suite des deux hommes qui se dirigent vers les cachots. Pendant que Riley explique, au geôlier en place, la raison de notre présence, je suis prise de panique. Le soldat est le même qu’un peu plus tôt, le même à qui j’ai demandé de me laisser entrer tout à l’heure. Vu la façon dont il me regarde, là, maintenant, j’ai la certitude qu’il va me dénoncer.

— Tu as eu ce que tu voulais finalement ! me grogne-t-il.

Je ne réponds rien, évite le regard suspicieux de Martin. Mon poulx s’emballe, je ne trouve aucune excuse pouvant justifier mon intrusion précédente. Pas après le cinéma que je viens de leur servir.

Je me détends lorsque mes deux accompagnateurs décident de ne pas relever, et j’investis les lieux à leur suite. La porte est étroite, le couloir pourvu de marches qui mènent aux cachots l’est tout autant. Un air moite à l’odeur rance caresse mon visage, seules quelques torches nous permettent d’avancer sans tomber. J’ai la nausée tant l’effluve d’humidité est désagréable, une vague de frissons me submerge, la température ne doit pas dépasser les dix degrés, ici.

Au bout de quelques minutes de descente, nous parvenons sur un sol terreux, donnant accès à une vaste salle voûtée comprenant une dizaine de cellules. Contre toute attente, elles sont assez larges pour accueillir une douzaine d’hommes chacune. Au plancher, de la paille, un seau de métal. Rien de plus.

Je scrute chaque détail, prends conscience que chaque geôle possède sa propre petite ouverture à barreaux donnant sur l’extérieur. Le silence règne. Étrange, où sont-ils ? Je dévisse la tête dans tous les sens afin de repérer les malheureux. Recroquevillés au sein du même cachot, les uns blottis contre les autres, je les découvre. Les tremblements qui agitent leurs corps ne laissent aucun doute sur la raison de leur réunion.

La seule déduction est que cela facilitera mes échanges depuis l’extérieur.

Il n’y a qu’une sortie, aucun garde supplémentaire. Il me semble de toute façon impossible de s’évader de là à moins d’avoir la clé de l’énorme serrure. Riley et Martin se postent face aux intéressés tandis que je reste un

peu en retrait, impressionnée. C'est le bras droit de mon père qui prend la parole en premier, me poussant à croire qu'il ne me manipule pas depuis le début.

— Bonjour, messieurs, je suis Martin Paquette, le bras droit, confident de notre monarque. Épargnez-moi vos lamentations ou autres arguments, j'ai déjà la certitude de votre innocence.

Je reste abasourdie par ses propos, par l'absence de réaction de Riley. À en croire les visages des prisonniers, je ne suis pas la seule.

— Si j'en suis certain, c'est parce que je suis la personne qui vous a choisis pour endosser cette responsabilité. Oh, je sais, je sais, vous ne comprenez rien à ce que je vous raconte, c'est normal. Ce dont je suis sûr aussi, c'est qu'au moins l'un d'entre vous connaît les vrais coupables.

Je suis perdue... Est-ce un tour de manipulation dans le but de leur extraire un nom sous la contrainte ou bien a-t-il l'intention de les punir malgré leur absence de responsabilité ? Sans m'en rendre compte, je me suis avancée, Martin se retourne vers moi alors qu'il me découvre à ses côtés.

— Approche, Ava ! Messieurs, voici votre princesse, votre future reine. Ne vous fiez pas à son air innocent, elle est bien plus maline qu'il n'y paraît.

J'ai du mal à déglutir, que se passe-t-il vraiment ici ? Est-ce à moi que Martin veut donner une leçon ou à ces prisonniers ? Je tente une œillade vers Riley, qui reste bloqué face à la cellule sans laisser transparaître la moindre émotion. J'observe à nouveau Martin, qui s'adresse, une nouvelle fois, aux huit hommes devant nous.

— Elle pourrait être d'une grande aide pour votre communauté, pourtant si j'arrête les véritables ravisseurs aujourd'hui, ce qu'elle s'évertue à instaurer ne pourra jamais se concrétiser. Je vous demande de réfléchir, de bien y songer. Vous avez le pouvoir de dénoncer les coupables, de constater le règne de son père se poursuivre avec la même injustice ou bien vous pouvez choisir de vous sacrifier, de participer à l'évolution d'une nouvelle ère.

— Notre peuple se dévoue depuis des générations ! Nous avons assez donné ! s'écrie un prisonnier.

Mes oreilles bourdonnent devant le flot d'informations, je n'arrive plus à percevoir les sons correctement, je me sens sur le point de défaillir. La honte surpasse tous les sentiments négatifs qui m'assaillent. Pourtant, c'est

la peur qui rend mes mains moites, ma bouche sèche, mon cœur irrégulier. Sans pouvoir le contrôler, mon corps tremble, je suis ridicule, finie. Martin connaît ma vérité. Il sait tout. Que va-t-il advenir de moi ?

J'ignore quoi penser de tout ce que je viens d'entendre, de l'absence de réaction du garde le plus proche de mon père, des mots des prisonniers.

Quand je réinvestis le présent, que je discerne à nouveau ce qui s'ébruite autour de moi, Martin est en train de prendre congé.

— Je vous laisse, bien sûr, le temps de la réflexion. Les bals pour la présentation des princes candidats à la vertu d'Ava commencent dans deux semaines. C'est là que débutera notre travail, à nous. Vous avez donc dix jours devant vous. Bonsoir, messieurs.

Médusée, je suis tentée de m'enfermer dans la cellule, ne sachant ce qui m'attend en remontant à la surface. Le souffle me manque, la peur m'étreint lorsque Martin se tient à nouveau face à moi. J'essaye de déchiffrer ce qui se cache derrière son attitude inexpressive, mais je suis incapable de déceler la moindre émotion. Je me tourne vers Riley qui m'adresse un rictus en coin. Le garde m'étant sympathique, voilà une révélation à marquer d'une pierre blanche. Est-ce un sourire bienveillant ou au contraire sarcastique ? Je ne pourrais le dire. Alors que le choc doit se lire sur mes traits, la peur sans doute aussi, Riley me pousse vers l'escalier lugubre. Je cours presque jusqu'en haut des marches tant j'étouffe et, une fois la porte des cachots refermée, j'ignore comment me comporter. Tandis que Martin salue son acolyte, j'attends patiemment la suite des événements.

Martin se dirige enfin vers moi, m'inspecte de haut en bas avant d'arrêter son regard sur mon visage, de me surprendre à nouveau.

— Il ne s'est rien passé ce soir. Nous ne nous sommes même pas rencontrés. Après le dîner, rejoins-moi dans mon bureau. Ton père sait que je te donne des leçons.

Il tourne les talons à peine sa phrase finie, me laissant pantelante au milieu du couloir. Sans plus attendre, je file vers mes appartements afin de me préparer pour le repas, la tête en ébullition devant toutes les questions qui se bousculent.

Martin, qui êtes-vous vraiment ?

CHAPITRE 6



C'est dans un état second que je me prépare. Que vient-il de se dérouler ? Martin cache bien son jeu, soit avec moi, soit avec mon père. Je suis transie de terreur à l'idée qu'il partage ce qu'il connaît sur mes manigances. Parce que je suis certaine qu'il est au courant. Que serait la signification de son discours auprès des prisonniers, sinon ?

Pourquoi ne pas m'avoir dénoncée ? Se pourrait-il qu'il n'approuve pas les agissements de son roi ? Que son amitié soit feinte depuis toujours ? J'ai le fol espoir qu'il désire changer les choses, comme moi.

Je sursaute lorsque la porte de ma chambre vient taper contre le mur de derrière, Christin m'apparaît, rouge de colère.

— Vous êtes encore en retard pour le souper, petite sotte ! Vous n'apprenez donc jamais rien ?

Mince, dix minutes de retard cette fois-ci, j'ai rêvassé un peu trop longtemps devant ma coiffeuse. Christin m'attrape par le bras pour me forcer à avancer plus vite. Je ne sais pas qui, d'elle ou de moi, est la plus surprise alors que je me dégage fermement de sa poigne, le regard noir. Christin, ma gouvernante depuis mes premiers souvenirs, ne m'a témoigné que méchanceté ainsi que violence, à l'instar de mon père.

En bonne petite fille que j'étais, je n'ai jamais haussé le ton, j'ai toujours courbé l'échine. Il faut croire que grandir me donne du courage ou alors suis-je trop lasse de subir cette hostilité ?

Malgré les yeux écarquillés de ma nourrice, je ne suis pas fière. Mes poings, serrés contre ma longue robe, frémissent de rage et de peur contenues. Rester de marbre face à elle, lui cacher la faiblesse de ma nouvelle assurance est indispensable.

— Ne me touchez plus jamais, Christin !

Au moment où je reprends la direction de la salle à manger, cette dernière amorce un pas dans le but de me suivre avant que je ne l'arrête d'une main levée, lui affirmant connaître le chemin. Ils veulent assister à ma prise de responsabilités ? Certains seront surpris.

J'ignore si c'est la quasi-assurance d'avoir Martin et Riley de mon côté qui me permet d'oser, néanmoins, j'espère ne pas me tromper.

Sachant déjà que je vais subir les foudres de mon père à cause de mon retard, je ne presse pas plus le pas, entre nonchalamment là où l'on m'attend. Lorsque j'avance auprès du roi qui m'interpelle afin de me punir de mon insolence, mes mains ne s'agitent plus, mon aplomb, lui, est robuste. Il se passe quelque chose en moi, comme une mue, j'abandonne l'Ava faible, soumise afin de faire place neuve à une version plus solide de moi-même.

Je n'ai à l'esprit que mon entretien avec Martin, après le repas. Une multitude d'émotions se bousculent : l'appréhension, l'impatience. Je me concentre sur ma stature, sur le moment présent, mes pieds ancrés dans le carrelage, mes épaules bien dégagées, à mon port de tête princier. Le silence joue en ma faveur, j'assois ma nouvelle identité. Tout à ma stature, je reste hermétique à ce qui se déroule autour de moi, je n'anticipe alors pas la main qui s'élève sur ma joue.

La première giffe n'est pas assez puissante pour m'envoyer au sol. Ma tête est balancée sur le côté. Lorsque je relève le visage dans le but d'affronter l'homme devant moi, j'y lis une rage incommensurable. Mon attitude à elle seule doit exprimer l'impassibilité, j'ai l'habitude des heurts. Ce qu'il décèle en moi ne paraît pas lui convenir. Je l'observe serrer les lèvres de fureur puis déposer sa serviette de table et se lever. Visant plus fort, c'est un coup de poing que ma pommette gauche accueille, me plongeant, cette fois-ci, dans les abîmes.

Lorsque je reprends connaissance, j'ouvre les paupières sur le rideau blanc du lit à baldaquin de ma chambre, prenant douloureusement conscience du côté meurtri de mon visage. Mon œil semble bloqué en position fermée, j'ai l'impression que mon cœur bat dans ma joue tant le calvaire est intense. Il ne m'a pas ratée cette fois. Aussitôt, la panique me submerge, j'ai loupé l'entretien avec Martin ! Il est indispensable que je le rencontre ! La luminosité qui filtre à travers les lourds rideaux de velours

beiges ornant les fenêtres m'indique que le jour est déjà levé.

J'entreprends alors de me mettre debout afin de me préparer. Je me rends compte que, si on m'a portée jusque dans mon lit, je suis toujours accoutrée de ma robe de la veille. Après m'être contorsionnée afin d'ôter mes vêtements, je prends un bain brûlant réconfortant. En revanche, je bondis en surprenant mon reflet dans le miroir. Impossible de camoufler mon image, malgré tout le maquillage du monde, je resterai dévisagée. Tant pis, ce n'est pas à moi d'avoir honte.

Je ne réalise aucun effort dans le but d'améliorer mon apparence. Ma peau d'origine pâle apparaît violacée sur la moitié de ma face, mon œil difforme demeure fermé, ma lèvre est fendue. Je décide de laisser mes longs cheveux bruns libres, enfile une robe marron confortable. Mon estomac gronde. Ayant sauté le dîner la veille, mon dernier repas remonte à celui pris au village, à savoir un morceau de pain et une pomme. Je me précipite dans les couloirs du château, descends quatre à quatre les marches de l'imposant escalier de marbre avant de me rendre dans les cuisines.

Les employés, qui d'habitude ne remarquent pas mon passage, se figent en apercevant l'état de ma figure. Personne ne parle, que pourraient-ils prononcer ? Ils seraient au mieux battus, au pire, tués. Je les ignore donc, cherche de quoi me sustenter quand le chef m'invite à prendre place sur l'une des assises entourant la table de ferme. Je ne comprends pas, pose mon œil valide sur la chaise, observe à nouveau le cuisinier.

— Asseyez-vous, Princesse, je vous en prie, murmure-t-il en me tendant une assiette garnie d'un morceau de tarte aux pommes encore fumante.

Je n'en reviens pas. Tout le château reste spectateur des coups que je reçois depuis ma plus tendre enfance, personne n'a pourtant jamais relevé, ne m'a jamais témoigné la moindre compassion.

Est-ce pire cette fois-ci ? Peut-être éprouvent-ils un peu de pitié ? Peut-être prennent-ils enfin conscience que le peuple n'est pas l'unique victime de ce roi fou à lier ?

Je n'hésite pas, picore ma tarte, intimidée par les observateurs qui m'entourent, cependant, elle est si délicieuse que je la dévore en quelques secondes à peine.

C'est d'un sourire que le cuisinier me salue. Si j'osais, j'en demanderais plus, ce que j'ai reçu n'a suffi qu'à m'ouvrir l'appétit, pourtant malgré ce qu'en j'en pense, l'embarras me gagne. Je n'ai plus qu'une idée en tête :

sortir de cette pièce où chacun me scrute avec tristesse. J'ai à peine esquissé un mouvement, qu'un des commis me tend une tasse de thé fumante, un scone à la confiture encore tiède. Je retiens du mieux que je peux les larmes qui inondent mon unique œil valide devant la gentillesse que me témoignent les employés de mon père.

Jamais, pas même lors de mes anniversaires, je n'ai eu droit à un tel petit-déjeuner. Les pâtisseries sont réservées aux repas du midi auxquels je ne suis jamais conviée, car des invités sont présents chaque jour.

Je remercie d'un hochement de tête la jeune femme qui m'apprend s'appeler Brie en terminant mon en-cas. Cette sensation étrange d'avoir un échange consenti, presque amical, me perturbe. J'y songerai plus tard, il y a plus pressant.

Le ventre enfin plein, j'arpente à nouveau les couloirs, dans l'optique de trouver le bras droit de mon père. En général, le matin est dédié aux réunions, aux rencontres avec les paysans ou certains nobles, dans le doute, je cherche quand même.

Je débute par son bureau, tambourine à la porte avec toute l'urgence de mon impatience.

— Arrête donc un peu ce boucan ! Tu aspiras aux problèmes, Ava !

D'un bond, je me trouve face à Riley, une main sur le cœur. Lui exerce un pas en arrière à la découverte de mes blessures. Sans l'expérience étrange vécue en sa compagnie la veille, le tic secouant sa paupière droite serait sans doute passé inaperçu. Je n'aurais peut-être pas bien interprété son pincement de lèvres. Pourtant, aucune hésitation, Riley n'apprécie pas la violence subie par mon père. C'est la journée des premières !

— La raison ? m'interroge-t-il.

— Je suis arrivée en retard au dîner. La première giflette n'a pas suffi à me briser, cette fois-ci.

— Tâche d'être à l'heure.

— C'est mon problème !

Il a beau tenter de me le cacher, j'aperçois son rictus.

— Ne cherche pas Martin en dehors des moments où il te convie. Le roi pourrait devenir suspicieux.

— Il sait que son bras droit est mon enseignant.

— Il pourrait sembler étrange que tu désires la compagnie d'un membre de la cour étant donné que personne n'est autorisé à te témoigner de la

sympathie. Professeur ou pas.

Il ne se trompe pas... Me raisonner devient nécessaire, pourtant le besoin de réponses est intense.

— Peux-tu m'expliquer, Riley ? Que s'est-il passé hier dans les cachots ?

— C'est à Martin de tout t'apprendre, je suis désolé. Il ne sera sûrement pas disponible avant un moment. Prends sur toi.

Sur ces derniers mots, il retourne à son travail, me laissant désœuvrée. Mon nouveau rendez-vous avec le groupe de rebelles du village approche. Ils attendent des informations que je n'obtiendrai jamais sans une entrevue avec Martin.

J'enrage de toujours devoir patienter, dépendre des autres. Dans le but de dompter mon exaspération, après avoir fourni les couvertures promises au prisonnier, je passe un moment dans la bibliothèque. Il doit bien s'y trouver un ouvrage sur les plantes médicinales dont je pourrai me servir afin de dégonfler mon visage. J'aimerais autant ne pas montrer ces hématomes aux villageois.

— Ah, le voilà !

Le livre entre les mains, je décide de profiter des dernières lueurs d'octobre avant que le froid ne soit trop ardu pour arpenter les espaces verts. Le reste de ma journée est consacré à admirer le travail des jardiniers. Les extérieurs du palais sont splendides, tout y est arrangé comme dans un conte de fées. Des formes sont sculptées dans les buissons, de petites fontaines coulent çà et là, toutes sortes de fleurs sont disposées en harmonie.

Bien que la température ne soit pas favorable, le jardin n'est jamais aussi saisissant qu'en automne, à mes yeux. C'est ma saison préférée, les couleurs y sont si profondes, les potagers si mystérieux. Discrètement, je cueille un bouquet de camomille, nécessaire à la concoction dont j'ai besoin pour mes blessures, quand un mouvement m'interpelle. Si les sentiers appellent à la balade, je suis souvent la seule à l'arpenter en dehors des employés. En tant que membre quasi invisible du château, je ne m'inquiète jamais de qui passe à mes côtés. Or, l'endroit où je me trouve est surplombé par la terrasse de ma mère. Cléo se tient droite, les bras croisés sur son giron, face à ce havre de paix qu'elle ne visite jamais, elle n'a pas d'autre choix que de m'apercevoir.

Je détecte le moment exact où elle prend conscience de l'état de mon

visage à son sourcil délicat s'élevant lentement. Aucune tendresse, aucune tristesse, aucun mot. Sans l'ecchymose qui maquille ma pommette, ma mère est mon miroir presque parfait. Sa peau est aussi pâle que la mienne, ses cheveux aussi bruns que les miens, pourtant son regard... reste vide. Malgré moi, malgré l'habitude, mon âme d'enfant se permet d'espérer une réaction, pourtant, elle se contente de regagner sa prison dorée avant de verrouiller la fenêtre, de tirer les rideaux.

Je croyais m'être endurcie à son sujet, je pensais que son mutisme ne me touchait plus. A priori, la distance parvient encore à atteindre mon cœur. Je ne comprendrai jamais comment on peut manifester autant d'indifférence envers un être qu'on a porté à l'intérieur de soi pendant des mois. Ressentir une émotion à son égard me dégoûte, c'est pourquoi je n'autorise qu'une unique larme à glisser du seul œil en capacité de pleurer. Un jour, je tenterai de la confronter, de réclamer des explications.

Il reste quelques heures avant le dîner auquel je compte bien me rendre. Espoir vain de provoquer une réaction chez mon père suite à l'étendue des dégâts établis sur mon visage. En route pour regagner ma chambre, je croise Martin en pleine discussion avec le roi. L'envie de m'arrêter, de l'attendre est puissante. Cependant, malgré mon impatience, je me fie aux conseils de Riley, baisse la tête et continue mon chemin. Une fois dans mes appartements, je bous. J'arpente la distance entre la fenêtre et ma coiffeuse avec hargne. Si on ne vient pas vite me donner du grain à moudre, j'ai peur d'en abîmer les tapis.

Les bras croisés, rongant la peau fine de mon pouce, je réfléchis. Soit Martin a l'occasion de me parler avant le repas et dans ce cas, il nous reste peu de temps. Soit je vais devoir patienter encore alors que le stress ne cesse d'augmenter. J'attaque les ongles de ma deuxième main quand l'évidence me rattrape : il ne se montrera pas.

Je me prépare donc en vue du dîner afin d'être à l'heure, cette fois-ci. En soupirant, je brosse mes cheveux, que mon père trouve plus distingué d'avoir attachés. C'est la raison pour laquelle ma mère les porte en permanence serrés sur le haut du crâne. Par défi et parce que me coiffer ne m'intéresse pas, je laisse ma tignasse œuvrer comme bon lui semble. Pas ce soir. Je veux que mon visage soit dégagé.

Je prends le temps nécessaire afin de parfaire l'ensemble. Ainsi, lorsque je sors de ma chambre, j'ai les traits tirés par un imposant chignon sophistiqué

identique à celui de la reine.

Je pénètre dans la salle à manger en même temps que Cléo qui m'ignore comme à son habitude. Le roi est déjà installé, occupé à siroter son verre de vin en lisant un journal. Figée sur le seuil, je l'observe plier son document, le poser sur l'imposante table. Un signe de tête poli à son épouse manque de me soutirer un gloussement. Je reste de marbre tandis qu'il agit comme si je n'existais pas.

J'ignore d'où me vient le courage de le fixer ainsi, m'asseoir n'est autorisé qu'une fois ma révérence effectuée. Je ne peux décemment pas la réaliser sans qu'on m'accorde un peu d'attention, si ? Agacé de me voir debout dans son champ de vision, le roi finit par tourner son visage vers le mien. Son regard s'attarde sur les hématomes. J'attends de le remarquer ciller, réagir, il arrive encore à me surprendre dans sa cruauté en esquisant un sourire satisfait.

Je fulmine à l'intérieur. Sa folie a-t-elle une limite ? Si je n'avais pas hérité de ses yeux couleur ardoise, j'en viendrais à douter de notre lien génétique. Je reste impassible, moi aussi, je refuse de lui accorder la moindre satisfaction supplémentaire.

Rester exemplaire durant l'interminable repas est plus difficile que d'habitude. Je tente de me confondre dans le décor dans l'espoir qu'on me laisse en paix. Je picore à peine ce qu'on nous sert, tant mon écœurement est important, et dispose à la seconde où on me l'y autorise.

Je gagne le couloir, essoufflée de colère, de rancœur, je dois l'avouer, de peine aussi. Il a beau être ce qu'il est, il reste mon père. L'enfant au fond de moi attend encore qu'il l'aime, ne serait-ce qu'un peu. Il est temps que les chimères soient enterrées avec mes autres espérances. Alors qu'il me semble respirer pour la première fois depuis l'entrée dans cette salle à manger, une main puissante se pose sur mon épaule, m'arrachant un petit cri de surprise.

— Chuuut, ce n'est que moi ! Martin t'attend dans son bureau, chuchote Riley.

Je hoche la tête en guise de remerciement et, soulagée, me rue vers l'antre de l'ami de mon père. J'ai le palpitant qui cavale, les paumes moites tant je suis impatiente, excitée. La douleur de mon visage s'efface dans la seconde à l'idée des éclaircissements qui vont m'être transmis. Parvenue devant la porte, je chancelle. J'inspire, expire afin de calmer les battements de mon

cœur, de reprendre un souffle normal puis, frappe deux coups.

Lorsque Martin m'ouvre, il a d'abord un léger sourire avant de reculer de deux pas sous la surprise. Ah oui ! Il est le seul à ne pas avoir aperçu mon visage aujourd'hui.

— Entre vite ! m'ordonne-t-il.

Je n'hésite pas, j'observe autour de moi, maintenant que j'y suis autorisée. La pièce est identique à la dernière fois où je m'y suis rendue, confortable. Les bibliothèques ornent deux murs entiers. Face à la porte, l'immense baie vitrée. Le bureau est, ce coup-ci, ordonné.

— Si tu cherches à subtiliser un nouveau document, il te faudra être plus maline que la première fois.

— Je n'ai rien volé !

— Parfait, débutons par ça. Règle numéro un : aucun mensonge, jamais. Si tu me mens, je le saurai, je ne pourrai alors croire en toi. Or, nous avons besoin d'être confiants l'un envers l'autre pour ce qui va suivre. Comment as-tu appris à lire ? interroge Martin.

Je suis sous le choc, comment peut-il l'avoir découvert ? Puis-je vraiment croire en lui ? Si je lui avoue tout ce soir et qu'il me trahit en informant mon père, je vais au-devant de soucis plus gros que moi. Je suis tentée de lui mentir une dernière fois concernant mon aptitude à la lecture, puis je me secoue. *Ose, Ava, mets-toi à l'épreuve afin de transformer leur vie !*

Que pourrait-il advenir de toute façon ? Une punition ? Une nouvelle restriction ? J'ai des ressources, l'interdit ne m'a jamais empêchée de me divertir. J'assume. Martin me laisse réfléchir, décider de ma réponse. Non sans appréhension, je prends le risque de me tromper, d'être honnête, désirant le même traitement de faveur en retour.

— Depuis que je le peux, je me cache dans les salles de classe des précepteurs pendant leurs cours.

Martin sourit, mon cœur bondit en retour. C'est un rictus chaleureux, un de ceux qui signifient « Bien joué ». L'espoir déferle en moi telle une vague. Tout un tas d'émotions me terrasse, des sentiments évoqués dans mes romans, jamais ressentis. La joie, le plaisir d'être écoutée. C'est agréable, trop agréable.

— Je savais que tu étais intelligente... c'est bien, ça va nous permettre d'avancer vite. Je suis sur le point d'éclater toutes tes certitudes, Ava. Je suis désolé d'avoir attendu si longtemps. Il nous fallait être sûrs de la

personne que tu deviendrais en grandissant, convaincus que tu serais différente.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7



Le lendemain, je prends le risque d'emprunter un cheval, exténuée par la nuit qui vient de se dérouler. Impossible de fermer les paupières après les révélations de Martin.

Mon cataplasme à la camomille n'a pas suffi à redonner à mon visage un aspect normal, néanmoins je peux enfin ouvrir les deux yeux. Je me rends aux écuries, vêtue d'une longue robe brune ainsi que d'un manteau avant de grimper sur une belle jument docile. Les gardes ne me jettent même pas un regard, je ne saurais affirmer si ce sont les derniers événements qui m'octroient plus de liberté ou si, eux aussi, sont peïnés de constater mes mutilations de la sorte. Qu'importe, le but étant de sortir seule sans qu'on ne m'interroge.

Assez vite parvenue au milieu de la forêt, je me mets en quête de l'arbre creux qui cache ma tenue d'homme. De longues minutes sont nécessaires afin de le trouver, étant donné que je déboule au milieu des bois par un chemin différent cette fois-ci. Je commence à perdre espoir. Aurait-on pu me le voler ? Un soupir d'aise m'échappe lorsque j'aperçois un bout de tissu émaner d'un tronc.

Je me change en vitesse, là, au milieu des arbres, sans aucune pudeur. Ayant pris soin de bander ma poitrine avant de sortir, je n'ai qu'à enfiler la tunique ainsi que le pantalon. Face au fond de l'air qui me glace les os, je frissonne. J'aurais aimé emprunter un manteau masculin... Tant pis, la marche jusqu'au village aura le mérite de me réchauffer. Une fois ma robe en sécurité dans le tronc, j'attache solidement la jument à une de ses branches. La culpabilité de la laisser inactive me ronge, seulement, impossible de l'emmener avec moi. J'ai pris soin de lui apporter de quoi grignoter, pourtant il faudra qu'elle attende notre retour au palais pour

boire. J'espère éviter la surprise d'une fugue ou qu'une personne la trouve avant que je ne revienne. Je garde espoir, ces bois sont peu fréquentés, car aux abords directs du château. Je dois être une des rares personnes à m'y rendre puisque même les chasseurs poursuivent leur chemin jusqu'à la forêt suivante.

Tandis que j'ajuste la couverture sur le dos de la jument, l'écho d'une brindille qui craque me parvient. Je me fige avant d'effectuer un demi-tour rapide. Est-ce un homme qui s'approche de moi ? Je plisse les yeux dans le but d'aiguiser ma vision. Un hoquet me secoue lorsque le visage du fauteur de trouble se découvre à moi.

Les interrogations se bousculent sous mon crâne, que fabrique-t-il ? Me cherche-t-il ? Depuis quand est-il ici ? M'a-t-il reconnue ? Espérons qu'il ne m'ait pas regardée me changer. À mesure qu'il s'approche, je tente de mettre en place un masque de neutralité cachant ma surprise et ma crainte.

— Voilà un beau cheval pour un simple fils de garde ! lance-t-il suspicieux sans même me saluer.

— J'ai parfois le droit d'en emprunter. Que fiches-tu ici ? Je suis censé vous retrouver dans une heure à la bergerie.

— Merci de t'inquiéter pour ma mémoire. J'ai beaucoup réfléchi depuis notre dernière entrevue. Je suis persuadé de ne jamais t'avoir rencontré au village comme tu as gentiment essayé de me pousser à le croire. Pourtant, j'ai déjà croisé ton regard, sans aucun doute. Si tu ôtais ton béret, je pourrais mieux apprécier ton visage, tes cheveux, peut-être que je te reconnaîtrais...

— Hors de question ! Tu te permets de me fouiller au corps, à présent, tu voudrais que j'enlève mon chapeau ! Si ton attirance va envers les hommes, grand bien te procure, mais je ne serai pas le tien, Artus !

Surpris par ma supposition, il recule d'un pas, les yeux écarquillés d'effroi. Qu'importe son orientation sexuelle, je le trouve bien trop curieux à mon égard. Griller ma couverture si tôt serait une catastrophe !

— Qu'est-il arrivé à ton visage ? m'interroge-t-il dans le but évident de changer de sujet.

— Rien qui ne vaille la peine d'en parler. Allons-y, ou nous serons en retard.

Effectuer le trajet avec lui devrait m'apaiser. Nous marchons côte à côte dans un silence confortable, presque comme des amis. Malheureusement,

mon cœur fragile de demoiselle n'est pas insensible au charme du jeune blond. Il ne cesse de me jeter des regards en biais. Je l'imagine bien tenter de me démasquer. De plus, il semble que mon corps soit muni de sa propre initiative, à l'instar de ma peau pâle que je sens rougir malgré le froid. Mes pensées s'entrechoquent, trouver des excuses, des mensonges. Si Artus osait mentionner mes joues rosies, les températures seraient une explication valable, non ? Pourtant, il reste silencieux, à croire que c'est délibéré, dans le but de me déstabiliser. Délaissant mes côtés, il me distance, bien plus habitué que moi à l'effort d'une ascension de côte. De façon régulière, il se retourne afin de m'étudier, s'assurer de ma présence, revient en arrière pour se placer près de moi. Il met mes nerfs à rude épreuve. Je prends sur moi, maintiens le silence, jusqu'à ce que cela devienne impossible.

— C'est pénible maintenant ! Arrête ton cinéma ou je rentre avec mes informations sous le bras ! craché-je.

Je bluffe, pour rien au monde, je ne me priverais d'une virée hors des murs du château. Je sais pourtant qu'il ne soustrairait pas le groupe de toute aide ni des nouvelles dont je dispose au sujet des prisonniers. Et je vise juste, car jusqu'à ce que nous atteignons la bergerie, Artus me traite avec dédain. À notre arrivée, Pavia fume devant la porte.

— Vous venez d'où tous les deux ? s'étonne Pavia.

— Je l'ai rencontré à l'entrée du village, nous avons effectué le chemin ensemble, lui répond sereinement Artus.

J'ignore la raison qui le pousse à me couvrir, je décide de ne pas perdre d'énergie à démentir.

Nous pénétrons tous dans la petite pièce à l'odeur de paille, de chèvre. Est-ce vraiment leur lieu de réunion ou cela m'est-il réservé ? Il est trop tôt pour poser ce genre de question. Alors que chacun se salue, je surprends leur attention sur mes hématomes. Aucun d'entre eux n'ose commenter, j'apprécie. Haylom m'adresse un sourire franc, presque amical. Il est le seul, tous les autres me fixent de manière sévère. Sans préambule, je fournis ce qu'on attend de moi.

— Euh, bonjour à tous. Je... j'ai pu approcher les prisonniers. Ils sont tous dans la même cellule, ce qui est une assez bonne nouvelle, car ils peuvent se réchauffer entre eux.

Pavia ricane, je l'ignore, retiens le regard noir qu'il mériterait.

— Dès que je le peux, je transmets des vivres, des couvertures. Pour le

moment, il ne leur a été causé aucun mal, continué-je.

— Ce sont les informations que tu nous apportes ? C'est en leur fournissant un trognon de pomme que tu penses les aider ? Tu crois vraiment que ça suffit ? On devrait te tuer puis renvoyer ton corps en pâture au château ! s'énerve Pavia.

Haylom lève une main vers lui en signe d'apaisement alors que tous les autres restent silencieux. Je suis abasourdie au premier abord, effrayée un peu aussi, je dois l'avouer. Se rendent-ils compte des risques que j'encours ? La colère monte petit à petit. J'en ai assez d'être la victime, quel que soit mon interlocuteur. Profitant de la vague de courage qui me submerge, je me redresse, m'avance vers Pavia de façon menaçante. Je n'ai, de toute façon, rien à perdre.

— Qu'entreprends-tu, toi, Pavia, afin d'aider ces pauvres hommes ? Quels risques prends-tu ? Crois-tu que c'est facile de les approcher ? De passer le garde, de trouver les clefs, de rester inaperçu ? Crois-tu qu'avoir accès à de la nourriture, des couvertures puis de les filer aux prisonniers en leur demandant de tout cacher ressemble à un jeu d'enfant ? À chaque minute, je joue ma vie, la leur. Si l'information s'ébruite, nous pouvons nous attendre à une catastrophe ! Crois-tu vraiment que j'apprécie de les entendre supplier de l'aide alors que je ne peux rien offrir de plus ? Penses-tu que je ne prends pas de risques en venant jusqu'ici ? C'est vrai, c'est peu, néanmoins, le maximum est mis en œuvre de mon côté !

À la fin de ma tirade, je suis essoufflée de colère, comme si j'avais couru des kilomètres tandis que mon index est toujours posé au milieu de la poitrine de Pavia qui, lui, regarde ailleurs, gêné.

Le groupe entier a les yeux rivés sur ma personne. Le silence règne. Pour une fois qu'on me laisse m'exprimer, je devrais apprécier, pourtant je suis furieuse, lasse de sans cesse devoir supporter les leçons, les reproches. Les mots coulent de ma gorge sans que je ne les retienne.

— C'est ce que vous estimez, vous aussi ? Qu'il vaut mieux me tuer, que ce n'est pas assez ? Allez-y, je vous en prie. Je ne manquerai à personne de toute façon, ma vie n'a aucun intérêt. Je viens jusqu'ici vous proposer mon aide et si j'ai compris votre méfiance au début, je pense que j'ai droit à un minimum de respect à présent. J'ai prouvé mon honnêteté alors soyez justes à défaut d'être sympathiques !

Après un silence pesant où chacun inspecte la paille à la recherche d'une

réponse, Haylom est le premier à prendre la parole.

— Tu as raison, Ben, nous te devons des excuses. Nous sommes conscients de ton engagement. Merci pour eux.

Les autres suivent son exemple, gênés. Pavia accuse le coup, marmonne un simple « désolé ». Je hoche la tête, je n'ai pas besoin d'effusion. Maintenant, assise sur des bases plus solides, j'accepte d'en dévoiler un peu plus.

— J'ai de nouvelles informations à vous révéler. Nous avons des alliés à l'intérieur du château, des proches du roi. Bien sûr, aucun n'a notion de votre existence que je continuerai à taire, néanmoins il semblerait que j'ai été surpris lors du vol de la liste des noms. La personne victime de mon larcin est venue me trouver. C'est ainsi que j'ai appris qu'un plan était en marche dans le but de destituer le monarque. C'est un schéma de longue haleine qui nécessite de la patience. Ce sont des alliés puissants qui pourraient couvrir, auprès du souverain, certains de nos agissements.

— Quel est ce plan ? Qui sont ces alliés en qui tu parais avoir tant confiance ?

— Au même titre que vous, je tairai les noms de mes contacts. Je ne veux risquer la vie de personne, un accident est vite arrivé. Sachez que ce sont des gens proches de la couronne. Quant au stratagème, il concerne la princesse ainsi que son futur époux dans un premier temps.

— Elle ne se mariera que dans deux ans, là encore, il sera nécessaire d'attendre la mort de l'actuel roi pour qu'un autre accède au trône, atteste avec justesse Anton, le fils d'Haylom.

— C'est vrai, c'est pourquoi je préviens que la patience sera de mise. La première étape consiste à choisir ce futur monarque puis de monter une stratégie afin qu'Andral de Calligre accepte de donner son enfant à celui que « nous » aurons sélectionné. Quand je dis nous, je parle de vous ainsi que des alliés du château. Il va nous falloir désigner le meilleur prince. Une fois que le mariage sera effectué, tout sera mis en œuvre afin de précipiter la mort d'Andral. En attendant, on doit tout faire afin de transformer sa vie en enfer.

Un brouhaha emplit la petite bergerie tandis que tous débattent. Je dois avouer que les révélations me paraissaient plus impressionnantes hier soir. Martin m'a confié avoir connu le roi dans leur jeunesse. D'après le bras droit du souverain, Andral n'était pas l'homme cruel qu'il est aujourd'hui.

Martin étant le fils d'un riche marchand, c'est à force de rencontres commerciales que les deux hommes ont fini par se lier d'amitié. Andral avait alors en horreur la couronne ainsi que tout ce que cela impliquait. Il prônait le changement, attendait avec impatience sa prise de pouvoir afin d'améliorer les conditions de son peuple. Pourtant, au décès du monarque en poste, les événements se sont modifiés. Andral a muté en un homme colérique, cruel. Il n'a jamais expliqué de façon ouverte ce qu'il s'était passé. Tout ce que Martin connaît, c'est que sur son lit de mort, l'ancien roi aurait révélé des secrets ne laissant pas la possibilité à mon père de devenir meilleur que lui. Depuis lors, Martin cherche des explications, interroge mon géniteur. Jusqu'à de violentes altercations ayant nécessité l'intervention des gardes, Martin pensait pouvoir comprendre, Andral évoluerait en une personne incontrôlable avec le temps.

Or, le bras droit du souverain qui, lui, a conservé cette utopie d'un monde amélioré, attend le bon moment. Ma naissance a été une véritable déception pour tous, y compris Martin qui mettait beaucoup d'espoir à former un nouveau règne selon ses ambitions. « *Je t'observe depuis toujours* », m'a-t-il confié. De par mon sexe, il n'avait aucune excuse, aucun droit afin de passer du temps avec moi. Il s'est alors contenté d'attendre, de déceler en moi du potentiel.

Moi qui me pensais discrète pendant toutes ces années, j'ai appris que, non seulement il me suivait ou ordonnait que ce soit effectué par un autre, mais il avait aussi épié l'évolution de mon art au combat. Ainsi, depuis ma première excursion au village, il sait. J'ignore ce qui l'a poussé à me laisser agir. Attendait-il que je commette une erreur ? A priori, les tests paraissent réussis. Comme je l'explique à mes nouveaux amis, c'est Martin qui a rédigé la liste de noms en notant des citoyens au hasard. Devant les rugissements de haine, j'indique que sans ça, le roi menaçait de brûler le village entier. Le cas des prisonniers demeure insoluble. Enfin, c'est l'information que je décide de transmettre, omettant de leur confier le discours de Martin dans les cachots. Je trouverai une issue, je refuse de sacrifier des innocents. Quant à mon futur époux... j'ai besoin d'aide.

Laissant mes nouveaux amis débattre, je reste silencieuse, assise dans un coin humide. C'est Haylom qui prend la parole en premier.

— Explique-nous l'histoire du prochain roi. J'ai du mal à cerner la façon dont nous pouvons utiliser cette information.

— C'est simple. Tous les jeunes princes vont être invités à des bals dans le but de rencontrer la princesse. En surface, car, la vérité c'est que chacun va jouer un rôle duquel tous veulent sortir vainqueurs, la dot sera décisive, bien sûr. Par contre, si nous parvenons à influencer le choix du futur monarque, il pourrait y avoir des conséquences bénéfiques. Nous avons le pouvoir, avec l'aide des alliés au château dont je vous parle, de faire pencher la balance. Pour cela, il faut se renseigner dans les royaumes alentour, ainsi qu'auprès de la population afin de trouver le prince à même de devenir un souverain juste et sain d'esprit.

— Comment crois-tu pouvoir influencer la décision du souverain ? Il se contentera du plus offrant, j'ai entendu énoncer qu'il déteste sa fille autant que son peuple ! s'écrie Elia.

La sensation est étrange. Comme un soulagement ainsi qu'un sentiment de trahison en comprenant que les gens ne sont pas dupes sur la façon dont mon père me traite. Pourtant, ils ont prouvé que je n'avais pas plus de valeur à leurs yeux en voulant m'éliminer aux côtés du roi. J'inspire profondément, cachant derrière mon masque, la déception que leurs mots engendrent en moi.

— C'est le travail de mes alliés au château. Ayez confiance en moi sur ce point. J'ai besoin de vous, que vous vous renseigniez auprès des différents domaines. De mon côté, je vais tout mettre en place pour les prisonniers. Je vous informerai de tous les déplacements d'Andral. Le but n'étant pas de le tuer trop tôt, car s'il meurt aujourd'hui sans héritier ni successeur, on peut s'attendre à une guerre. Chaque monarque alentour rêve de s'approprier la cité de Slore. Par contre, l'affaiblir nous facilitera les choses, il semblerait que sa santé mentale décline. Le stress pourrait le rendre plus malléable.

— Qu'en est-il de la princesse ? demande alors Artus.

Surprise qu'il me mentionne, ne comprenant pas ce qu'il insinue, je ne suis capable que de le fixer sans ouvrir la bouche.

— S'il est vrai qu'elle est aussi malheureuse, ne peut-on pas lui laisser le choix de son futur époux ? Doit-elle, encore une fois, subir le courroux d'un homme pour sauver son royaume ?

À la suite de cette phrase, une vague de frayeur me submerge. M'aurait-il reconnue ? J'avale difficilement ma salive, espérant qu'un autre que moi donne une réponse, en vain. J'inspire afin que ma voix ne grelotte pas.

— Que vaut la vie d'une princesse face à un peuple tout entier ? demandé-

je.

Je tremble sous son aura dominatrice, persuadée qu'il m'a démasquée. Croisant les doigts pour avoir passé son test. Lorsqu'il baisse enfin le regard, je respire à nouveau. Les choses sérieuses peuvent commencer. Chacun s'occupe de prévenir des amis commerçants au sein des autres royaumes pour récupérer des informations nous permettant de faciliter le choix. Une fois l'ébauche de plan mise à plat, je confie les attentes des prisonniers. Si chacun est reconnaissant de mes actes, tous m'ont priée de transmettre leur amour à leur famille respective.

— C'est noble de ta part, Ben, néanmoins, si nous ébruitons nos agissements, nous prenons le risque d'être démasqués, commence Haylom.

— Je suis d'accord, continue Anton, restons discrets. C'est difficile, pourtant tous comprendraient.

Il faudra encore faire des sacrifices.

— Si je peux me permettre, étant donné que nous sommes informés et que tu vas y retourner, pourrais-tu confier ceci à notre oncle ?

Le cœur lourd, je récupère deux lettres ainsi que des dessins réalisés par les enfants du prisonnier en hochant le menton. C'est dur pour les autres, pourtant je ne peux pas refuser. Si j'en crois le discours de Martin, il se pourrait que Artus et Pavia ne le revoient jamais.

En sortant de la bergerie, je suis épuisée. Le manque de sommeil, le stress d'être découverte, les secrets, les missions. Suis-je vraiment capable d'endurer tout ça ?

Nous partons les uns après les autres, dans des directions différentes afin de ne pas attirer l'attention au village. En entendant mon estomac gémir, je râle dans ma barbe avec une seule idée en tête : rentrer au plus vite pour chaparder dans les cuisines. Tandis que j'avance vers la forêt, on me coupe la route à l'intersection qui suit. J'étouffe lorsque le bras de mon assaillant s'enfonce violemment dans mon ventre.

Je devrais trembler de rencontrer à nouveau Artus, dans ce contexte, rien de bon ne peut sortir d'une entrevue en tête à tête, pas après les soupçons qu'il m'a communiqués de façon subtile. Pourtant, je suis si fatiguée, affamée, que je n'ai plus la force d'avoir peur. En grognant de rage, j'appose mes deux mains sur son torse pour le repousser afin de continuer mon chemin au rythme des gargouillis de mon estomac.

— Si tu as besoin de manger, je peux t'inviter à partager un bol de ragoût

maison... Ava !

Je n'aurais pas dû m'arrêter. Agir comme si ses mots n'avaient aucun sens. J'aurais pu stopper net ma course, froncer les sourcils mimant l'incompréhension. Mais le choc est intense, la frayeur paralysante... Cet homme est vraiment observateur. Je n'ai même pas le souvenir de l'avoir croisé avant notre première rencontre dans la bergerie. Pour sûr, je m'en souviendrais.

— J'en étais sûr, souffle-t-il.

Lorsque je l'entends rebrousser chemin, peut-être dans le but d'alerter ses compagnons, la panique me submerge. La nausée soulève mon estomac vide. *Agis, Ava ! Ne le laisse pas tout gâcher !*

— Artus ! Attends-moi, s'il te plaît ! Je peux tout t'expliquer, ne prends pas de décisions hâtives, je t'en supplie.

Tandis qu'il s'arrête sans prévenir, je m'écrase contre son dos. Impossible de résister à sa poigne lorsqu'il se retourne pour me pousser avec hargne. Sa force m'envoie à ses pieds. Là, gisant sur la terre de son village, je ne suis plus sûre de rien. Son regard indique ma fin, le mien le supplie de me laisser une chance. Le silence, juste rompu par les acclamations de mon estomac, semble s'étirer. Je n'ose pas bouger tandis qu'il étudie mon visage, mes hématomes, mes yeux. Ses épaules s'affaissent, m'autorisant enfin à respirer. Lorsqu'il me tend la main dans le but de m'aider à me relever, j'hésite. *Allez, un peu de courage, Ava !* Ses doigts rugueux autour des miens ne me blessent pas. C'est son aide qu'il m'apporte après m'avoir poussée. Je suis consciente d'essayer de gagner du temps quand je me mets à taper sur mes habits afin d'en ôter la poussière. Comment lui expliquer ? La vérité ? Me croira-t-il seulement ? Devant mon silence, celui que je pensais pouvoir devenir mon ami s'insurge.

— J'attends !

— Je, c'est une longue histoire... un gargouillis m'interrompt.

— On ne te nourrit pas dans ce satané château ?

— Si.

— Pavia est parti travailler. Je t'emmène chez nous, je te préviens, je n'accepte que la vérité. Si tu me mens encore une fois, je n'hésiterai pas à te dénoncer, m'informe-t-il de son doigt menaçant.

Je me contente de hocher la tête avant de le suivre, envahie de sentiments partagés. J'ai peur, j'ai faim, je suis fatiguée. Pourtant, parmi toutes ces

sensations négatives, la seule chose qui accapare mon attention est la horde de papillons qui s'envole autour de mon cœur, annihilant toutes mes pensées néfastes.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8



Le trajet jusqu'à la demeure d'Artus me semble durer une fraction de seconde, tant j'appréhende notre entrevue. L'idée qu'il puisse m'imposer un chantage ou demander une rançon me vrille les entrailles. Je trotte derrière lui en osant à peine respirer. Je n'apprécie même pas les jolies façades des maisons devant lesquelles nous marchons. Une fois sur place, Artus marque un temps d'arrêt, la tête baissée vers le sol, la main sur la poignée de sa porte.

— Ne me pousse pas à le regretter... murmure-t-il.

Je ne réponds rien, pénètre dans la demeure à sa suite. La première chose qui m'interpelle est une odeur. Un arôme de fumée de cheminée et de soupe, une fragrance de foyer. C'est chaleureux. La salle principale dans laquelle nous entrons est assez vaste, mais ne contient que le strict nécessaire : une table de ferme entourée de deux bancs de bois. Dans le fond de la pièce, j'aperçois un évier. Devant l'âtre : deux fauteuils tressés. Une petite porte dans la continuité de la cuisine mène sûrement à une cave tandis qu'un escalier sur la gauche permet d'accéder au coin nuit. Je reste figée dans un coin, ne sachant quel comportement adopter, observant Artus se déchausser puis se laver les mains sans une once d'attention pour ma personne. Avidé spectatrice d'un quotidien qui m'est inconnu, je scrute chacun de ses mouvements. Les mains lourdes d'un gros récipient en cuivre qu'il accroche au-dessus du feu de cheminée, il parvient à mettre la table en moins de temps qu'il n'en faut pour lui proposer mon aide. Il ne m'a adressé ni un mot ni un regard depuis notre arrivée.

Le malaise grandit, je ne bouge toujours pas de l'angle dans lequel je me terre. Devrais-je m'installer comme le suppose la deuxième assiette qu'il a posée ? Je décide d'enlever mes souliers par imitation et patiente. Encore.

— Si tu espères qu'un majordome vienne t'assister, tu risques d'attendre longtemps, me raille-t-il en m'indiquant l'évier d'un coup de menton.

Sans un mot, j'exécute l'ordre suggéré en me lavant les mains, puis je le rejoins afin de prendre place. J'aurais préféré que nous soyons plusieurs, dans le but d'éviter de me retrouver pile en face de lui. Mon cœur, ce traître, ignore les enjeux de ce moment. Tout ce qu'il retient, c'est la façon dont les mèches tombent sur le front d'Artus.

— Tu as de la paille sur les pieds ! râle-t-il, mettant fin à mes pensées libidineuses.

— Oh, désolée, en ai-je mis par terre ? C'est que... mes chaussures sont trop grandes... baragouiné-je en ramassant ce qui se trouve à ma portée.

— Je t'écoute, me coupe-t-il.

— Je... je ne sais pas par où commencer...

— Tu dois tout m'avouer, depuis le début. J'ai besoin de comprendre afin de peut-être t'offrir ma confiance. Ta vie au château ainsi que la raison de ta présence parmi nous.

Alors, je m'exécute. Je me dois de jouer franc jeu si je veux qu'il conserve mon anonymat auprès des autres. Mon instinct me souffle que si Artus est capable de passer outre, ce ne sera pas le cas de tous les membres du groupe. Je lui raconte ma naissance, la cruauté de mon père et des employés du palais, l'absence de ma mère, ma solitude. J'explique comment j'ai appris à lire, à écrire et à me battre.

— Même si j'ai toujours su que cet homme était malsain, je pensais demeurer sa seule victime.

— Ce n'est même pas de l'égoïsme, mais de la sottise !

— J'étais une petite fille laissée pour compte sans aucune éducation, Artus. Lors de mes dix ans, j'ai saisi. Être le témoin de sa cruauté envers le peuple a déclenché un processus de vengeance. Depuis, je tente d'apprendre, de comprendre et aujourd'hui, d'agir.

— Pourquoi maintenant ? Tu n'es toujours qu'une enfant, sans pouvoir, sans solution, se moque-t-il.

— L'attentat. La sensation de pouvoir trouver des alliés, de ne plus demeurer la seule à vouloir la mort de cet homme.

J'avale ma salive avec difficulté, plus vexée qu'autre chose par son silence. Alors que Artus dévore son assiette, je ne touche pas à la mienne, l'estomac trop noué.

Attendre un peu de son attention est une torture. Mutique, sans même commenter mes confidences, il agit comme si je n'existais pas.

— Finalement, tu n'es qu'une petite fille sans réel problème, sans amis, qui s'ennuie ferme dans son château doré, déclare-t-il. Tout ce que tu désires, c'est rompre ta vie monotone alors que nous, c'est pour notre survie que nous luttons !

Le choc me fige quelques secondes. Mes propos ne sont-ils pas assez clairs ? Je n'ai pas le souvenir de m'être plainte au sujet de ma condition, j'ai mentionné les faits afin qu'il comprenne mon cheminement. L'unique chose qu'il retient, c'est que je n'ai pas faim, que je suis désœuvrée ? La colère monte en moi en un grondement sourd, j'en ai plus qu'assez d'être rabrouée alors que je cherche à apporter des améliorations. Quitte à tout perdre, autant que je sois la plus franche possible.

— Tu interprètes mes mots à ta convenance ! Jamais je ne me suis lamentée sur mon sort ! Je m'évertue à t'expliquer que l'attitude de mon père envers son peuple me ronge, que je veux effectuer de mon mieux afin d'y remédier. J'ai bientôt dix-sept ans, de plus je ne suis qu'une fille, aux pouvoirs limités. Vois ce que j'ai réussi à réaliser en si peu de temps rien qu'en me grimant en garçon. Si tu ne m'avais pas reconnue, jamais tu n'aurais douté. Aie confiance en moi ! Mets de côté tes préjugés. Ensemble, nous avons la possibilité de modifier l'avenir, de l'améliorer ! Toute seule, j'en suis incapable... terminé-je en murmurant presque les derniers mots.

La rage d'être mal jugée, la peur de rater l'occasion de trouver des alliés amènent des larmes à l'orée de mes cils. Pour la première fois depuis que nous sommes chez lui, Artus ose affronter mon visage.

— Je t'ai toujours haïe. C'est la raison pour laquelle j'ai reconnu ton regard. Je t'épie depuis que j'en ai la capacité. Je n'avais que l'image de surface, toi, ta jolie maman, ton papa si riche et puissant. Les hivers où nous avions froid par manque de bois, faim à cause d'un impôt démesuré, je rêvais de venir tous vous tuer dans ce foutu château. Il faut croire que ma haine m'a dissimulé le reste... Je vais garder ton secret auprès du groupe, car, hormis Haylom, je pense que personne ne t'accepterait. Peut-être pourras-tu vraiment nous être utile. Attention, je ne permettrai aucun dérapage. Enfin, que les choses soient claires. Je te tolère, par intérêt. Si ton sacrifice sert à notre cause, je n'hésiterai pas.

Je hoche la tête les lèvres serrées. Non, Artus ne sera pas mon ami, aucun

doute ne subsiste. Pourtant, à mes yeux, il est ce qui s'en rapproche le plus. Les épaules un peu moins lourdes, je daigne enfin avaler le contenu de mon assiette, dorénavant froide, qui m'a été offerte. Ç'aurait pu être pire ? S'il faut être honnête, je suis soulagée de pouvoir partager ma véritable identité avec quelqu'un.

— Merci beaucoup pour ton hospitalité. C'est la meilleure soupe que j'ai jamais mangée, murmuré-je en délaissant la table.

Je tente de lacer mes chaussures de façon à ce qu'elles demeurent maintenues à mes chevilles.

— Un dernier conseil : évite de me fixer comme tu en as pris l'habitude. Je suis flatté, vraiment, néanmoins tu risques de griller ta couverture, me prévient-il en me désarçonnant.

La bouche ouverte en un « O » parfait, les joues aussi rouges que mon sang, je ne réponds rien et sors le plus vite possible de cette satanée maison sous le rictus d'Artus. Je suis mortifiée !

J'effectue le trajet jusqu'à la forêt en courant, espérant évacuer l'adrénaline qui coule dans mes veines suite à cette entrevue. Les événements des derniers jours sont en train de chambouler ma vie entièrement. Pour la première fois, je n'ai plus l'impression d'être seule. Je devrais calmer mes ardeurs, personne ici n'a prétendu vouloir devenir un ami, pas même m'apprécier... Pourtant, le sourire qui flotte sur mon visage est bien trop agréable pour le moment.

Une fois changée, mon attirail de garçon entreposé au creux de l'arbre, je récupère la jument qui, par chance, n'a pas bougé. Elle a bien mérité le fourrage et l'eau qui l'attendent à l'écurie. Comme lors de mon départ, les gardes du palais ne me portent aucun intérêt ce qui me permet de ne pas chercher d'excuse quant à mon absence.

Le cœur plus léger que d'ordinaire, je déambule dans les jardins du château quand j'avise de la présence d'une calèche inconnue devant l'entrée principale. Consciente du fait que ma curiosité causera un jour ma perte, je me rue à l'intérieur de la demeure afin de découvrir le mystérieux visiteur.

Devant la porte de la pièce dans laquelle sont reçus les invités, Riley ainsi qu'un de ses proches collègues, William, montent la garde. Je meurs d'envie d'interroger le garde, mais n'ayant aucune idée de la position de William dans nos petites affaires, je passe mon chemin, renfrognée. Réfléchissons... Quel endroit serait susceptible de me fournir des

informations sans même que je les demande ? Je pourrais juste me rendre au salon, pourtant, je connais trop bien mon père, il adorait me tendre un piège. Consciente des enjeux quant à l'avenir, je préfère être préparée avant de me jeter dans la gueule du loup.

C'est en me dirigeant vers les cuisines que la solution s'offre à moi. Des brouhahas me parviennent, excités. Je chaparde un biscuit afin de justifier ma présence. Quitte à me trouver ici, j'en profite, attrape de quoi distribuer aux prisonniers. Comme toujours, je suis invisible aux yeux de tous. Un torchon propre, plein à craquer, noué sur mon épaule, je réalise un demi-tour et manque de percuter Brie alors que les servantes se ruent vers les plateaux. Elles se sont à peine rendu compte de ma présence qui ne semble avoir aucun intérêt pour elles tandis qu'elles remplissent de pâtisseries les plaques d'argent déjà entre leurs mains.

Discrète, je profite d'un lourd rideau afin de me dissimuler au cas où, afin d'épier leur conversation.

— Il est si charmant, j'espère que c'est lui qu'elle épousera !

— Tu penses qu'il est aussi aimable qu'il en a l'air ? Ce serait bien qu'elle ait un mari gentil... Je crois qu'ils sont là pour l'inviter !

— C'est un long voyage, ils seront partis le temps de quelques semaines au moins...

— Sûrement. Prends le café, il me semble que c'est ce qu'ils boivent dans le royaume d'Apophère !

Les bras m'en tombent. Apophère... C'est à des jours et des jours de calèche. Cela signifierait que le souverain de ce royaume ainsi que son fils sont ici. Pour moi ? Martin ne m'avait pas prévenue, était-ce prévu si tôt ?

La patience n'étant pas ma qualité première, il me devient ardu de ne pas chercher plus d'informations. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, je retourne à l'extérieur afin de m'avancer aux environs des cachots.

Le vent qui s'est levé plaque ma longue robe contre mes jambes et rend mon trajet jusqu'aux geôles plus difficile. Mon cœur se serre en pensant à ces prisonniers transis de froid, de peur, dans cette cellule glaciale. Je m'accroupis à la petite ouverture.

— Eh, bonjour !

— Ben ?

— Oui, j'ai réussi à vous apporter des biscuits cette fois-ci. Ils sont encore tièdes. Comment ça va pour vous ?

— Oh... c'est tolérable. Personne ne s'est montré depuis hier.

— On ne vous cause pas de mal ?

— Cela pourrait être pire. La princesse est venue, avec le bras droit du roi. Ils... Je crois qu'ils ont un plan.

— J'ai entendu parler de ça, oui...

— Je pense que nous devons nous sacrifier.

— Non...

— Pour le bien de nos enfants, mieux vaut que huit adultes comme nous périssent plutôt que nos familles.

— Je vais... Ne prenez pas de décisions hâtives. Nous allons trouver une solution, j'en suis sûre. Tenez, Pavia m'a donné quelque chose pour vous. Désolé pour les autres, nous ne pouvons pas ébruiter mes agissements.

— Merci Ben, nous comprenons. Merci pour ton aide.

Je retiens des larmes d'impuissance. Distribuer deux couvertures ainsi que trois biscuits ne suffisent pas, mes amis au village ont bien raison, au fond. Leur condition me serre le cœur. Serait-il possible de créer une évasion ? En profitant de l'absence de monarque, dans l'éventualité que nous partions pour le royaume d'Apophère, Martin pourrait peut-être réaliser une échappatoire ?

Encore accroupie près des cachots, j'aperçois au loin Christin. À la hâte, je me redresse afin d'aller à sa rencontre. Ses cheveux hirsutes, ses joues rougies, elle avance vers moi d'un pas trop rapide pour son âge. Cette femme qui, jadis, m'effrayait, paraît ridicule aujourd'hui. Pas le moins du monde stressée par son intervention, je poursuis mon chemin à allure identique. À mon approche, mon ancienne nourrice lève un doigt rageur en ma direction.

— Toi ! Où étais-tu ? crache-t-elle. Voilà des heures que je fouille le château à ta recherche ! Un prince est là pour toi et tu es introuvable ! Tu n'imagines même pas la colère du roi ! Va tout de suite t'habiller convenablement, te coiffer, tu ressembles à une sauvageonne !

Je souris, insolente avant de m'exécuter. Que pourrait-il bien m'imposer de plus ? Comment va-t-il s'y prendre afin de justifier l'état de mon visage à ses invités ?

Ils ne m'effraient plus. Ni Christin ni même mon père. S'il peut atteindre mon corps dans le but de défouler son étroitesse d'esprit, le temps est révolu pour ce qui est d'abîmer mon âme. Parvenue dans ma chambre, j'enfile une

de mes plus jolies robes. Non pas pour plaire au roi, mais parce qu'aujourd'hui, j'ai une mission : celle de pouvoir avoir le choix. Le rouge rubis sied à merveille à mon teint pâle, à mes cheveux si bruns. Un décolleté sage en dentelle de la même couleur vient parfaire le tout. Une fois devant l'entrée du salon, une tension noue mes épaules, je dois être convaincante. Riley m'offre un sourire d'encouragement, lui aussi conscient des enjeux, avant de m'ouvrir la porte. Toute à mon rôle, me souvenant de chaque leçon de Martin, j'effectue les révérences d'usage aux personnes qui siègent sur les canapés.

— Votre Majesté, Votre Altesse. Veuillez accepter toutes mes excuses pour ce retard. On avait omis de m'avertir de votre arrivée. Je tenais à me rendre présentable lors de notre première rencontre.

Le roi m'adresse un hochement de tête approuvateur sans se rendre compte que je viens de sous-entendre son manque de courtoisie. J'ai laissé mon visage nu de tout maquillage de façon volontaire. Effet garanti, car ni le souverain invité ni le prince ne parviennent à détacher leur regard de mes hématomes. Coupant court à leurs questions muettes, mon père m'ordonne, d'un geste de la main, de m'installer sur le petit fauteuil crapaud à sa droite. Ma mère ainsi que la reine d'Apophère brillent par leur absence, sans que j'en sois étonnée. Qui voudrait de l'avis d'une femme ?

Alors que Brie, toujours présente dans la salle, m'apporte une tasse de thé, Andral reprend la conversation, m'y place au centre.

— Comme vous pouvez le constater, j'ai démontré mon honnêteté. La génétique n'a pas gâté ma fille. Elle est aussi fade qu'une nature morte, néanmoins il suffit de quelques coups si vous voulez la dresser. Elle est identique à toutes les femmes, elle ploie, dit-il en s'esclaffant d'un rire gras.

Gloussement qui n'est pas imité par les invités. Bien qu'on me rabâche mon physique ingrat depuis toujours, je suis assez lucide pour n'y percevoir là que de la haine. Certes, mon corps ne possède pas les formes chères à ces messieurs, pourtant ma peau blanche, mes longs cheveux bruns et mes yeux ardoise forment un tout, agréable à observer. Ce n'est pas mon ego qui parle, mais l'image de ma mère. La souveraine Cléo est une femme splendide, cela est rapporté dans tous les royaumes. Il n'y a qu'à se pencher sur les tableaux la représentant si on veut s'en assurer. Je suis son portrait craché, dotée de ce regard gris si singulier.

En me rabaissant de la sorte, particulièrement face à un de mes courtisans,

mon père souhaite me rappeler qu'il est le seul maître dans son domaine. Laissons-le croire que je suis aussi docile qu'il le suggère à ces messieurs.

— Chère Ava, mon fils Nail aura dix-huit ans dans quelques semaines. Nous pensons que vous pourriez être une option intéressante pour notre royaume. J'ai entendu murmurer que vous étiez curieuse de la nature qui nous entoure, est-ce le cas ?

Pendant que mon père ricane à se rendre, de mon point de vue, ridicule, je suis agréablement surprise qu'on s'adresse à moi avec autant de déférence.

— J'ignore comment vous l'avez appris, il est vrai que les plantes me passionnent. Surtout leurs vertus médicinales.

— Je suis persuadé que vous apprécierez Apophère, Princesse Ava, il regorge de trésors de la nature que j'aimerais beaucoup vous montrer. Si, bien sûr, vous acceptez notre invitation, continue Nail.

Bien entendu, ce n'est pas ma réponse que l'on attend. Néanmoins, il n'est pas en position de force puisque c'est à lui de convaincre un futur monarque de m'épouser. Il acquiesce donc avant de prévoir un départ quelques jours plus tard.

Malgré le fait que ce voyage puisse chambouler mes plans avec le groupe du village, l'éventualité d'un séjour en dehors de mes frontières me remplit de joie. Le roi d'Apophère semble être un homme aimable, quant à son fils, bien qu'il soit discret, j'ai plaisir à l'idée de faire sa connaissance. J'imagine les paysages, les coutumes que je découvrirai avec le sourire avant de me secouer, la raison repoussant tout autre sentiment. J'ignore tout d'Apophère, de ceux qui le gouvernent. Il est indispensable que je m'entretienne avec Martin avant notre départ afin d'en apprendre plus. Sa présence parmi nous me serait utile lors de cette expédition, pourtant, en son absence au château, il est certain que le monarque imposera à Martin de prendre son relais.

Alors que ma future union ne provoquait en moi que déception ou fatalité, mener à bien notre mission bouscule mes principes. Je pensais à me marier pour le bien de mon peuple, se pourrait-il que j'y trouve un peu de bonheur, moi aussi ? Vigilance tout de même, mon cœur d'adolescente se soulève à la moindre attention ces derniers temps.

Quand je suis autorisée ou plutôt conviée à quitter ces messieurs, Riley et William ont été remplacés par deux autres gardes. Malgré les recommandations de Riley, l'excitation met fin à toute prudence tandis que

je m'avance vers le bureau de Martin. Mon poing est encore levé dans le but de frapper à la porte lorsque cette dernière bascule, me laissant face à la reine.

La surprise est telle que je n'amorce aucun mouvement de recul alors qu'elle me passe devant sans m'accorder la moindre attention. Une poigne ferme attrape ma main figée tandis que j'observe ma mère s'éloigner, les sourcils froncés.

— T'arrive-t-il d'écouter les conseils, parfois ? s'insurge Martin en me tirant au milieu de la pièce.

— Que fabriquait-elle ici ?

— Rien qui ne te concerne !

— Vraiment ? interrogé-je, l'air suspicieux en frottant mon poignet endolori.

Un soupir pour seule réponse, les traits tirés, Martin prend place derrière son imposant bureau. D'un signe de la main, il m'invite à m'asseoir face à lui. Alors que la chaleur du siège m'indique que c'est l'exactly endroit où ma mère se tenait il y a quelques minutes. Martin, muet à mes interrogations, frotte ses yeux du pouce et de l'index, agacé.

— Tout n'est pas ce qu'il semble être, Ava. Tu trouves difficile d'être la fille d'Andral ? Imagine ce que c'est que d'être sa femme ! Il y a des gens qui n'ont aucun autre choix. As-tu rencontré le prince d'Apophère ?

Je reste un instant silencieuse, en pleine réflexion sur les derniers mots de Martin. Oui, la vie de ma mère n'est pas enviable, pourtant si j'avais un enfant...

— Ava !

Rappelée à l'ordre par mon interlocuteur qui attend une réponse, je sursaute.

— Il paraît... charmant. Il m'a déjà proposé de visiter leurs jardins. Il s'est même intéressé à mes loisirs.

— Tu sembles plutôt ravie...

— Pas vous, constaté-je à sa mine sceptique.

— Méfie-toi des apparences, c'est tout ce que je voudrais que tu retiennes ce soir.

— Parlez-moi d'eux, d'Apophère. Serait-ce une solution pour notre peuple de recevoir un mari comme Nail ?

— Eh bien, le roi d'Apophère est un homme honnête, juste. Il est veuf

depuis la naissance de leur deuxième enfant. Nail a une sœur un peu plus jeune que lui. Leur royaume est fructueux, c'est un bon parti, bien qu'il soit plus petit que la cité de Slore.

Je sens que Martin ne m'avoue pas tout.

— Mais ? suspecté-je.

— Mais, je ne pourrai pas t'accompagner et j'ai peur que ta curiosité soit un problème, ronchonne-t-il inquiet.

— Merci pour votre confiance, vraiment, je suis touchée, soupiré-je vexée.

— Ce n'est pas drôle, Ava. Te rends-tu compte de l'importance de ce voyage ?

— Quoi ? Ce ne sont pas des vacances ? Quelle déception ! Arrêtez de me traiter comme une enfant, Martin ! Si vous avez des conseils, je suis à l'écoute. Si ce sont des reproches, je préfère vous laisser, terminé-je le menton haut.

— Excuse-moi. Il y a beaucoup d'enjeux, c'est... Sois toi-même, néanmoins n'oublie pas. Mets tout en œuvre pour qu'ils t'apprécient, tous. Tente d'en apprendre le plus possible sur leurs intentions. Tu pourras emmener une employée avec toi, c'est ton droit depuis tes seize ans.

— Je refuse de me trimballer cette vieille mégère aigrie !

— Pardon ?

— Je... je préfère partir seule plutôt que de devoir supporter Christin.

— Peu importe son identité, tu peux choisir parmi toutes les servantes du château, répond-il accompagné d'un geste las de la main..

Ma petite idée bien en tête quant à l'élue pour ce voyage, je souligne un dernier point.

— Ultime question, Martin. Croyez-vous possible d'organiser une évasion pendant notre absence ? Les prisonniers... je ne supporte pas qu'ils soient punis de la sorte, je pensais que vous pourriez peut-être...

— C'est déjà prévu.

— Vraiment ? Pourquoi souriez-vous ? me renfrogné-je.

— Je suis heureux de découvrir la personne que tu es devenue. Ravi de ne pas m'être trompé à ton sujet.

En quittant le bureau de Martin, les sentiments contradictoires se bousculent en moi. Une énergie nouvelle m'anime. Enfin ! La capacité d'agir pour mon peuple me parvient. Avant de partir, il me faut étudier

Apophère. Avant tout, il est nécessaire de prévenir mes amis villageois. Les prisonniers vont devoir se cacher.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 9



— Il va me falloir m’absenter dans le but d’accompagner la princesse en Apophère. Grâce à mes contacts au palais, il y a une occasion de permettre aux prisonniers de s’évader, ce n’est pas sans risque, je dois vous prévenir. Apophère est à des jours de voyage, le roi étant du convoi, de nombreux soldats sont réquisitionnés afin de les escorter. Le château sera beaucoup moins surveillé, mes « amis » pourront vous faciliter les choses.

— Qu’attends-tu de nous, Ben ? me demande Anton.

— Eh bien, si vous parvenez à fabriquer des décharges identiques à celle de l’attentat de la calèche, vous pourriez exploser l’une des petites fenêtres qui surplombent les cellules permettant ainsi aux prisonniers de s’échapper.

— Tu veux qu’on soit tous tués ! C’est de la folie ! s’exclame Haylom.

— Je sais que c’est dangereux, néanmoins, comme je vous le répète, il y aura moins de soldats, mes amis pourront créer une diversion. Il suffit de provoquer une autre déflagration, moins importante, à l’opposé des geôles, quelques minutes avant. Ainsi, vous aurez la liberté de fuir, car les gardes restants seront déjà occupés. Il y a un passage dans le mur du château qui vous conduira au chemin de ronces.

— Le chemin de ronces est inaccessible, c’est d’ailleurs, la raison de sa présence ! s’écrie Elia.

— J’y ai formé un tunnel qui mène jusqu’à la forêt. Vous devez être rapides, ça peut fonctionner !

Pavia tourne dans la bergerie tout en se frottant le menton entre le pouce et l’index. Haylom se contente de secouer la tête, les bras croisés. Anton, assis sur un ballot de paille, semble concentré, les coudes sur les genoux. Elia râle, jure comme un charretier tandis que Artus, lui, me fixe de son regard insondable. L’angoisse me noue les entrailles à l’idée qu’ils refusent,

à celle qu'ils acceptent. C'est de la folie. Je les observe tour à tour, implorant leur réflexion. J'ai conscience de la déraison de ma requête. Commettre non pas une, mais deux explosions à l'intérieur même du château... Martin m'a assuré de son soutien. Il a promis de s'occuper des gardes. Si nous ne tentons rien, les prisonniers mourront, pour sûr.

— Pourquoi le roi les a-t-il laissés en paix, jusqu'ici ? demande Artus après un silence interminable.

— Il a prévu de les pendre à l'entrée du village à notre retour d'Apophère. Je viens de l'apprendre. C'est notre seule chance de les libérer.

— Comment crois-tu qu'il réagira lorsqu'il découvrira qu'ils se sont échappés ?

Artus soulève l'unique point noir de notre plan. Je n'ai aucune réponse à lui apporter. Une certitude pourtant, ce qui arrivera ne plaira à aucun d'entre nous.

— Si nous parvenons à calmer le monarque grâce aux prétendants, aux invitations à la chaîne, peut-être laissera-t-il cette histoire de côté, assuré-je.

Je choisis de taire mes doutes. Mes amis les partagent sans doute. Andral de Calligre est un homme orgueilleux qui cherchera à se venger coûte que coûte.

— Nous n'avons que deux options, permettre au souverain de punir ces pauvres hommes ou, tenter de les sauver en attendant sa prochaine folie. C'est un choix difficile, nous n'avons malheureusement pas beaucoup de temps avant de nous décider. Nous voyageons vers le royaume d'Apophère dans deux jours, il me faut transmettre votre choix à mes contacts avant le départ.

Lorsque je quitte la bergerie, les cinq semblent être prisonniers d'un étau. Je me suis contentée de les écouter sans donner mon avis, de répondre à leurs questions. Tous n'étaient pas d'accord, Pavia et Anton en sont même venus aux mains, pourtant après avoir voté, nous sommes parvenus à une cohésion. J'espère que nous n'aurons aucun regret.

Le trajet menant à la forêt est pénible. J'ai l'étrange impression d'être suivie, cependant, la colline est déserte à chaque fois que j'inspecte les environs. C'est une fois au milieu des bois que ma suspicion se confirme.

— J'ai besoin d'être convaincu, affirme une voix près de moi.

J'émet un bond en tournant comme une toupie dans le but d'identifier la personne que je suspecte depuis plusieurs minutes.

— Bon sang, Artus ! Tu m’as effrayée, ça devient une manie chez toi !

— J’espère que ce n’est pas un piège que tu nous tends, Ava.

Je soupire, épuisée de devoir me justifier en permanence, quel que soit le rôle que j’endosse. Parfois, j’ai envie de tout avouer au groupe. J’aimerais ne plus mentir. Artus a tendance à remettre en question chacun de mes mots et, si je comprends sa méfiance, je décide que dans un échange, il y a deux personnes. S’il n’est pas capable de m’accorder une once de confiance, comment pourrai-je le convaincre un jour ? J’ignore la façon dont je pourrai l’apaiser alors que je saisis son appréhension.

— Je ne dispose d’aucun argument supplémentaire à te proposer. J’ai conscience du côté hasardeux de ce plan, néanmoins, tu dois entendre mon refus à prendre des risques inutiles. Si je n’étais pas convaincue d’une probable réussite, je ne me serais pas battue avec vous dans le but de vous enrôler.

— Pendant que les dangers seront encore une fois encourus par le peuple, toi, tu profiteras des joies d’un voyage confortable.

S’il savait la quantité de périls que j’évite à chacun de mes souffles...

— J’endosse mon rôle, Artus, voyager chez un potentiel futur mari relève du plan. Dois-je te rappeler ce que je m’apprête à endurer en épousant un homme que je n’aurai pas le luxe de choisir ? En me liant à un prince qui rendra les conditions de mon peuple meilleures même si c’est au détriment des miennes ? Je comprends ta méfiance, pourtant tu vas devoir avoir confiance en moi, à présent.

Mon discours n’est animé que par la passion de mes ambitions. Artus me scrute, m’observe, m’analyse.

C’est plus fort que moi, je tombe sous son charme, sens mes pommettes s’échauffer. Il est agréable à observer, c’est indéniable. Il me devient impossible de ne pas céder, de l’examiner en retour. L’arête de son visage anguleux, sa mâchoire carrée... les mèches, blondes, qui s’affalent sur son front donnent à son regard une profondeur qui me percute... Bien au fait de l’ébullition de mes sentiments, Artus s’avance, mon cœur bat un peu plus vite. Le sourire en coin qui orne ses lèvres me le confirme, balaye la poussière de doutes qui subsistaient. Aussi immobile qu’une statue, j’attends le coup de grâce, inoffensive.

— Qu’est-ce que tu fabriques ? chuchoté-je.

Sans répondre, Artus persiste, réduit la distance, si serrée contre moi que

je peux sentir son souffle sur ma peau. D'un geste maîtrisé, il ôte mon béret, détache mes cheveux pour les laisser tomber en cascade dans mon dos. La surprise de ce geste intime me coupe de toute réaction tandis que ses prunelles s'adoucissent.

— Ton père clame partout que Dieu l'a puni deux fois. La première en lui imposant une fille, la deuxième en la créant si laide que personne n'en voudrait jamais, m'avoue-t-il.

Vexée, je baisse la tête sans un mot. Les critiques de mon paternel à mon sujet sont de notoriété publique, cependant, les années ne rendent pas les mots moins blessants.

— Je ne partage pas son avis. Tes doux cheveux, ton regard rêveur si... particulier. Tu es si belle que tu parais parfois irréelle. Les princes se battraient pour t'avoir, finit-il en passant la main à travers mes mèches lâchées.

Dépourvue de répartie, accusant le premier compliment de toute ma vie, je suis sous le choc alors qu'il emprunte déjà le chemin du retour vers le village. Il n'a pas juste affirmé que j'étais jolie, non, il a certifié que j'étais belle. Mon cœur semble changer de place à l'intérieur de ma cage thoracique, tourne sur lui-même. C'est en volant jusqu'au château, le sourire aux lèvres, que la journée se termine. Ravie de constater que, parfois, les choses se déroulent comme on l'entend, je suis impatiente de partager l'accord de mes amis à Martin. La date est bloquée, les cartes distribuées. Pour ma part, il me sera impératif d'endosser le rôle qu'on attend de moi auprès du roi et du prince d'Apophère.

Avant ça, il me faut contacter Brie. C'est au lavoir que je la retrouve. Ses mains sont d'une couleur inquiétante à force de frotter le linge dans cette eau glaciale. N'ayant jamais discuté avec le personnel, n'ayant jamais vraiment eu d'amie ni quémander quoi que ce soit, j'appréhende. Je suis convaincue qu'elle n'osera jamais me répondre non, Brie connaît bien les règles, on ne refuse rien à la royauté. Je pourrais rire au souvenir de mon enfance, la pauvre princesse à qui on ne concédait rien. Malgré tout, je ne peux m'empêcher d'espérer qu'elle en aura envie au moins un peu, qu'elle m'appréciera, moi.

Je l'ai choisie afin de m'accompagner en Apophère. Brie doit sensiblement avoir le même âge que moi, et fait important, elle ne m'a jamais témoigné une once de méchanceté. Lorsque je me rends auprès des

lingères, les conversations cessent tandis que toutes feignent de m'ignorer. J'accuse le coup par habitude, puis je me souviens de la personne que j'incarne, de leur interdiction de me parler. Je ne leur en tiens pas rigueur en m'avançant vers Brie.

— Bonjour, Brie. Désolée de te déranger, j'ai une proposition à te soumettre. Voilà je... j'aimerais, si tu es d'accord, enfin si ça t'intéresse, que tu m'accompagnes en Apophère.

Son visage s'ouvre en une expression étonnée vite remplacée par de l'inquiétude. Elle observe partout autour d'elle, sauf vers moi. On pourrait penser qu'elle attend l'assentiment d'une de ses amies. Je tremble d'appréhension, si elle venait à décliner malgré tout, je ne lui en voudrais pas. Je serais juste peinée.

— Bien sûr, Votre Altesse.

Je devrais être enfin soulagée, cependant, j'ai l'impression que c'est le devoir qui parle avant l'envie.

— Brie, c'est une proposition, pas un ordre. Tu es libre de refuser. Je l'accepterai. En outre, si tu as besoin d'un temps de réflexion, je...

Sans me laisser terminer ma phrase, Brie pose une main humide sur mon bras avant de me sourire.

— Je serais honorée de vous accompagner, Votre Altesse.

Je choisis de croire en sa sincérité. Tout mon être hurle à la différence. Je refuse qu'on m'associe à l'attitude de mes parents et je rêve de devenir une de leurs amies. Pourtant, je ne suis plus une enfant, il est temps de me rendre à l'évidence des inconvénients de mon titre.

Toute gentillesse étant bonne à prendre, je souris à Brie en retour, rassurée qu'une personne aussi charmante qu'elle accepte de m'accompagner.

— Serais-tu d'accord pour m'aider à organiser mes bagages, plus tard dans la soirée ?

— Avec plaisir, je vous retrouverai dans vos appartements après le repas.

Cette journée appartient aux meilleures depuis... toujours, je crois. Il est alors aisé de me préparer en vue du dîner en compagnie de nos invités. Afin de ne pas contrarier mon père, je tresse mes cheveux en une couronne autour de ma tête, arbore une jolie robe, me farde les joues. La partie peut enfin commencer, je me mets enfin en quête du prince. En avance sur l'heure du repas, peut-être serait-il judicieux d'apprendre à mieux nous connaître ?

C'est au milieu de notre bibliothèque que j'aperçois Nail occupé à parcourir les rayons garnis. Timidement, je frappe trois coups, pénètre dans la pièce avant d'effectuer une révérence.

— Oh ! s'il vous plaît, Ava, évitez ce genre de fanfreluche lorsque nous ne sommes que tous les deux. Je suis certain que cette partie du protocole vous ennuie autant que moi.

Je souris, d'ores et déjà rassurée. Alors que chacun prend place à un bout de la liseuse, je découvre ses passions envers la littérature, la chasse que Nail pratique de façon régulière sur son domaine. Si l'idée de tuer des animaux par plaisir me refroidit au premier abord, les explications qui suivent finissent par me convaincre.

— Dans mon royaume, l'impôt est raisonné, nous ne demandons que le minimum. L'attachement particulier de notre cour nous permet de nous autosuffire en viande, ainsi aucun effort de la part du peuple n'est réclamé. Lors des grandes battues où des invités sont de la partie, le surplus de gibier est redistribué au villageois.

Je bois ses paroles, émerveillée par leur façon de gouverner. Nail n'est pas vraiment curieux à mon encontre, si je suis un peu déçue, je n'oublie pas que rien ne me concerne dans cette histoire de toute façon. Si je suis ici, c'est pour mon peuple. Je m'abreuve donc.

— C'est fantastique, votre famille doit être proche de ses gens ?

— Nous essayons, au mieux. C'est difficile depuis... Ma sœur Théa est une jeune fille triste, effacée. C'est en la mettant au monde que notre mère est décédée.

Je ne réfléchis pas à mon geste alors que ma main se pose sur l'avant-bras de Nail, la compassion m'anime à ce moment-là. Je perçois son soulagement quant à mon attitude. La conversation se poursuit, plus légère. Nail est un bon orateur, il est facile d'affectionner sa compagnie. Il n'est question que de lui, bien sûr, mais c'est un homme n'est-ce pas ? Son physique n'est pas disgracieux. Ses courtes boucles rousses ainsi que sa corpulence arrondie rehaussent la clarté de ses yeux ainsi que ses manières agréables formant un tout appréciable. À l'heure voulue, nous quittons la bibliothèque pour retrouver les adultes. Lorsque nous parvenons dans la salle à manger, je peux assurer de la satisfaction du roi Clode Solar d'Apophère, à la vision de notre couple.

Pendant le dîner, j'apprends que ma mère sera absente du voyage. Clode

Solar étant veuf, mon père préfère alors laisser sa souveraine au château. C'est une nouvelle qui ne me réjouit pas. J'ignore l'avis de Cléo au sujet des agissements de son époux, néanmoins je doute qu'elle apprécie l'évasion des prisonniers. Martin est-il au courant de ce détail ? Il est indispensable qu'il m'accorde un entretien dans les plus brefs délais.

Perdue dans mes pensées, je n'entends pas tout de suite que l'on s'adresse à moi. C'est une douleur vive qui me rappelle à l'ordre. Une fourchette vient de s'incruster sur le dos de ma main. Je hoquette sous la souffrance, ravale les larmes qui menacent d'inonder mes paupières.

— Lorsqu'un roi t'honore d'une conversation, tu te dois de lui accorder ton attention, marmonne mon père.

Je racle ma gorge avant de m'excuser auprès de notre invité dont les orbites s'apparentent aux tartelettes gisant dans nos assiettes. Est-il choqué de la façon dont mon paternel me traite ou bien de mon manque d'obligeance à son égard ? Lui arrive-t-il de battre ses enfants ? J'en doute. Alors que Clode Solar fixe ma main ensanglantée, j'opte pour la première idée, submergée d'un élan de compassion envers cet homme qui n'a pas l'air de mesurer la cruauté de son hôte.

J'enroule ma serviette de table autour de ma blessure sans me plaindre, car cela aggraverait la situation. Sourde à la douleur lancinante, j'entretiens la conversation comme si mon géniteur ne venait pas de transpercer mon épiderme. Fort heureusement, ils sont charmants, bien que leur attitude ait changé depuis mon agression. Dans ce contexte, je pourrais me sentir honteuse d'avoir été maltraitée devant un public, il n'en est rien. L'embarras que montrent nos invités prouve leur différence, j'apprécie. Si mon père n'était pas du voyage, j'aurais l'impression de partir en vacances.

L'animation presque oubliée de tous, sauf de moi, nous sommes conviés à quitter la table afin de laisser les monarques discuter entre eux. Tandis que ma mère se presse vers ses appartements sans un regard, Nail attrape mon membre bandé dans le but de découvrir la blessure.

— Seigneur, que lui est-il passé par la tête ? Avez-vous mal ?

Peu habituée à ce que l'on s'alarme, j'ai d'abord une absence. Les iris vides, je scrute Nail prendre ma main, effleurer les quatre petits points, secs à présent. Devant mon silence, il lève son doux visage vers moi.

— Ava ? m'interpelle-t-il.

— Ça ira, ne vous inquiétez pas. Regardez, ça ne saigne déjà plus.

Nail arbore une expression stupéfaite. Contre toute attente, recevoir de l'attention suite à cette maltraitance me provoque plus de mal que de bien. Nail me rappelle la solitude dans laquelle j'évolue depuis ma naissance en me prouvant que n'importe qui aurait pu s'émouvoir, juste une fois. La petite fille en moi se recroqueville, elle qui n'a jamais été câlinée après une gifle, un coup de bâton. Cet isolement dans lequel je baigne depuis toujours me paraît alors une bien meilleure compagnie. Une donnée mieux connue que l'attention dont Nail me couvre.

Prétextant l'épuisement, je m'excuse avant de lui souhaiter bonne nuit, fuyant à la recherche de Martin. Le couloir ne m'a jamais paru si vaste, si froid, si effrayant. Ainsi, quand je saisis la poignée de la porte du bureau, je n'attends pas de réponse avant d'entrer. Martin soupire, sourcils froncés tandis que je pénètre son espace personnel.

— Combien de fois devrai-je t'expliquer qu'il ne faut pas venir sans mon invitation au préalable ?

— Martin, avez-vous déjà ressenti de la compassion à mon égard ?

L'irritation semblait dominer jusqu'à ce que je pose cette question. Martin, qui arpentait son bureau de façon mécanique, s'immobilise. Ses yeux errent sur mon visage, mon cou. Cherche-t-il des traces de blessures ? Un gouffre se creuse en moi. Les habitants du château ne sont jamais étonnés des marques sur mon corps, des plaies qui apparaissent au gré de la colère du roi... Je tends ma main ornée de quatre petites blessures circulaires salies par le saignement, à présent taries. Anormalement, il se détend. J'émetts un rire triste. Oui, c'est vrai, ce n'est rien comparé à ce qu'a subi mon visage la dernière fois. Comment ai-je pu supporter cette mascarade pendant toutes ces années sans broncher ?

— Ce monde est cruel, Ava. Tout comme ton père. Je suis navré que les femmes de sa vie en soient souvent les victimes. J'ai de la compassion pour toi depuis ta naissance, de l'admiration depuis peu.

La surprise de cette confession me pousse à relever la tête, les sourcils levés en un questionnement muet.

— Jamais tu n'as pleuré, jamais tu ne t'es plainte. Même lorsque tu n'étais qu'une petite fille et que la solitude marquait ton visage. Tu as toujours encaissé en silence. Vois la jeune femme que tu es devenue aujourd'hui ! Tu es quelqu'un de bien, Ava. Tu es aussi robuste que je l'espérais. Forte, tu devras le rester, car la vie d'une souveraine n'est pas meilleure que celle

d'une princesse. Ta détermination sera essentielle, ton époux ne sera certainement pas un homme bien.

— C'est pourtant la seule qualité que je lui demande de posséder, pour mon peuple.

— Ava, un bon monarque n'est pas forcément un bon mari. Garde ça à l'esprit.

Différencier le roi de l'époux ? Pourquoi pas ? Après tout, la souveraine que je déciderai de devenir ne sera pas la véritable Ava, juste un costume endossé afin de gouverner au mieux. Si je suis certaine de pouvoir exceller dans ce rôle, j'ignore tout de l'épouse que j'offrirai à celui qui prendra ma main.

Je quitte le bureau de Martin, épuisée. Le déroulé du plan pour le sauvetage des prisonniers est acté, il a toute ma confiance, je sais qu'il agira de manière à ce que tout se déroule bien. Il ne paraît pas inquiet au sujet de la présence de ma mère, au contraire, les gardes seront d'autant plus accaparés.

Si je suis fatiguée, c'est moralement. L'aspiration que j'avais d'avoir une existence meilleure une fois adulte, épouse, vient de s'évanouir. Martin a raison, il y a peu de chance pour que mon futur mari m'aime, me chérisse comme dans les romans. Cruelle est l'espérance qui m'a nourrie toutes ces années à leur lecture. Cette nuit, je panse mon cœur, j'enterre mes derniers rêves de petites filles, avec pour unique projet de vie : donner une opportunité à mon peuple.

Lorsque j'entre dans ma chambre, Brie est déjà en train d'emballer mes affaires dans des valises. Sa présence réchauffe un peu mon âme esseulée, quand d'un sourire franc elle m'invite à m'asseoir sur le lit.

— J'ai pensé que cette toilette aurait les faveurs de Nail. La couleur vous sied à merveille, il ne pourra que vous admirer !

J'étire mes lèvres en retour, je rêve si fort d'une amie.

— Es-tu déjà tombée amoureuse, Brie ?

— Oh ! plusieurs fois. Ce n'est sans doute pas intéressant pour une princesse.

— Détrompe-toi, c'est plus plaisant que tout ce que j'ai pu entendre dans cette chambre.

Et d'un clin d'œil, elle laisse s'envoler ma mélancolie grâce à des histoires toutes plus drôles les unes que les autres.

Lorsque j'ouvre les yeux le lendemain matin, Brie est allongée face à moi, dans mon lit. Cette dernière sursaute en réalisant l'endroit où elle a dormi, son regard apeuré percutant le mien, enchanté. Un fou rire libérateur nous éclate au visage. Après m'avoir raconté le nombre incalculable de garçons auxquels Brie pensait être déjà tombée amoureuse, nous avons passé une bonne partie de la nuit à débattre. Au sujet des hommes, de la place de l'amour dans un mariage. Je n'exagère pas en assurant avoir passé un des meilleurs moments de ma vie. Reconnaissante pour ce moment de liberté, je choque Brie en la serrant dans mes bras. Néanmoins, au jeu de la surprise, c'est elle qui l'emporte en me rendant mon étreinte.

Le jour se lève à peine, pourtant Brie s'affaire dans la chambre comme si les murs étaient en feu. Nous sommes attendues sous peu dans la cour du château et l'excitation du voyage est ternie par un grain de sable. J'effectuerai le trajet au sein de la même calèche que le roi. En silence, je remercie le ciel de m'octroyer la présence de Brie afin de supporter la pesanteur de la présence de mon père.

CHAPITRE 10



Notre expédition est censée durer trois jours. Trois longues journées à supporter la proximité de mon père dans l'espace réduit d'une calèche. Mon côté optimiste choisit de se réjouir des paysages. Les cinq royaumes du continent d'Okeron sont un total mystère pour moi hormis les informations glanées lors des cours dispensés par les précepteurs que j'écoutais en cachette. N'étant jamais sortie de la cité de Slore, mon excitation à découvrir de nouveaux panoramas, des coutumes différentes monte à mesure que nous approchons.

Nous avons pris la route à l'aube, étant donné ma courte nuit, je croule sous le sommeil. Tant mieux, cela me permet de fermer les yeux dans la calèche et ainsi d'éviter la vue horripilante de mon père assis face à moi.

J'aurais aimé voyager en compagnie de Brie et Nail, mais, comme l'a impoliment soulevé Andral De Calligre, nos moyens ne sont pas les mêmes, le confort de nos voitures non plus. Ce caprice n'est pas sans rappeler au roi d'Apophère que si Andral est le nécessaire dans l'histoire, c'est bien Nail qui serait gagnant dans ce mariage. Clode Solar d'Apophère étant un homme avant tout, je me suis sentie gênée pour lui et à en croire son visage, Nail aussi.

Ainsi, nous arpentons la route depuis quelques heures à peine et, bien que j'aie réussi à fermer les paupières un instant, les secousses me donnent la nausée. En plus, j'ai une terrible envie de soulager ma vessie. Seulement, le roi refusant toute pause inutile, je dois me retenir jusqu'à la prochaine étape.

Nous sommes censés effectuer trois arrêts dans le but de dormir dans des auberges prévues au préalable. Le premier établissement sied quasiment au centre des territoires de Slore, lorsque nous y parvenons, la nuit s'impose

doucement. Nous n'avons pris qu'une pause, afin que les chevaux se reposent. Après un en-cas avalé à la hâte, nous sommes repartis et je suis soulagée que la journée se termine. Malgré les rembourrages de la calèche ainsi que nos manteaux, mes orteils sont insensibles ce soir à cause du froid ambiant. Je n'ose penser à l'inconfort du cochet ou même des gardes qui, eux, voyagent à dos d'animal.

Lorsque nous nous présentons devant le bâtiment, une rangée de personnes nous attend en file indienne au niveau des portes grandes ouvertes. Leurs révérences sont si bassement réalisées que leurs visages disparaissent. J'imagine leur appréhension face à un roi cruel insatisfait en permanence. À leur place, je serais tout autant effrayée. Pendant que les gardes s'occupent des chevaux ainsi que de nos bagages, Brie m'accompagne jusqu'à dans notre espace personnel. Elle semble aussi excitée que moi de partager ma chambre lors de ce court séjour. Dormir dans une auberge est une première pour nous deux.

L'intérieur de l'établissement, chaleureux, bien que rustique, est entretenu avec efficacité. J'en apprécie la propreté tandis que nous montons via un escalier reluisant jusqu'à ce que Brie ouvre la porte. Un sourire se dessine sur mon visage à la minute où j'entrevois l'agréable petite pièce. Les rideaux à carreaux rouge et blanc, le mobilier en bois simple, robuste, forment un tout confortable. La tentation est trop forte, c'est d'un bond que je m'étale sur le grand matelas moelleux à souhait en gloussant. Le plafond duquel pend un lustre en verre poli capte toute mon attention jusqu'à ce que j'entende Brie s'affairer.

Dans le coin opposé de la pièce gît un plus petit lit tout aussi bien décoré, contre un mur en brique, un lavabo surmonté d'un miroir. Derrière une porte, je devine les commodités.

La fatigue est intense, je n'ai qu'une envie, me débarbouiller avant de rejoindre les bras de Morphée.

— Interdiction de s'endormir, Votre Altesse ! me prévient Brie, un sourire dans la voix.

Un faux ronflement pour seule réponse, ma nouvelle amie ne trouve d'autre stratagème que d'ouvrir en grand l'étroite fenêtre. Je frissonne.

— D'accord, d'accord, je me lève. Inutile de risquer l'hypothermie.

— Nous sommes attendues pour le dîner. Vous n'êtes pas sans savoir que le roi ne tolère aucun retard.

Après nous être rafraîchies, nous rejoignons la pièce principale sans une once d'énergie. À notre arrivée dans la salle à manger, nous retrouvons l'intégralité de nos gardes occupés à boire avec enthousiasme. À leur opposé, les deux souverains ainsi que le prince ont pris place dans l'attente de notre venue. Je ne peux décemment pas abandonner Brie avec les autres soldats. Sans lui laisser le choix, j'attrape sa main l'invitant à me suivre.

— Votre Majesté, Brie étant la seule femme parmi les employés, accepteriez-vous qu'elle dîne en notre compagnie ? demandé-je.

D'un air dédaigneux, mon père jette un regard à Brie, une moue dégoûtée sur le visage.

— Aubergiste ! Installez un couvert dans ce coin ! Hors de question de souper avec cette souillon !

Brie reste muette, hoche le menton sans broncher. J'enrage, écœurée par son comportement supérieur, pourtant il aurait pu proposer pire, alors, c'est en le remerciant que je prends place à sa table.

Le repas me surprend par sa qualité. Les produits sont frais, les préparations goûteuses. Je dévore l'intégralité de ce qu'on nous apporte pour le plus grand plaisir du propriétaire des lieux, tandis que Nail redemande une assiette de chaque plat qui nous est servi. Bien loin des conversations des deux monarques, je ne rêve que d'aller me coucher. Malheureusement, ce dîner semble traîner en longueur, aussi, je soupire d'aise lorsque l'on m'autorise enfin à quitter la table.

Je pense sombrer dans le sommeil avant même que ma tête ne touche l'oreiller. Lorsque Brie me secoue dans le but de me tirer du lit le lendemain, c'est difficile.

— Enfin, Brie. Le jour n'est pas encore levé !

— On nous attend pour le petit-déjeuner, nous partons dans la foulée, hâtez-vous, s'il vous plaît, je vous ai laissé dormir autant que possible !

Jamais Christin n'a démontré autant de délicatesse à mon égard. Touchée par sa gentillesse, je cède à ses prières en sautant du matelas.

Malgré l'heure indue, le café chaud ainsi que les énormes tartines de confiture qu'on nous propose sont vite engloutis. Je rêve de pouvoir regagner le lit, de rester dans cette auberge pour quelques heures supplémentaires. Pourtant, à peine ai-je fini ma tasse qu'on me pousse vers la calèche.

Une autre journée de voyage nous attend. Comme une nouvelle habitude,

l'épuisement et le manque de sommeil me permettent de somnoler durant une partie du trajet, par chance, la nausée s'amenuise peu à peu. Notre prochaine étape retient toute mon attention, le dernier village appartenant à la cité de Slore, celui qui gît au pied de la barrière d'Utlendoro, ces montagnes que j'admire chaque matin depuis ma chambre.

À mesure que nous approchons, l'air se rafraîchit encore, pour la première fois de ma vie, je me trouve face à un paysage recouvert par la neige. La tentation est trop grande. J'ouvre la petite fenêtre de la calèche, cherche à recueillir ces gros flocons bien gras, si blancs, dans le creux de ma main. Le sourire béat de Brie accompagne le mien dans un gloussement enfantin. Malheureusement, l'attraction est de courte durée. Mon père claque sèchement le haillon manquant de m'y coincer les doigts. À en croire les yeux écarquillés d'effroi de mon amie, je comprends qu'elle découvre la violence du roi pour la première fois. C'est rapide, il ne faudrait pas qu'elle attire l'attention, pourtant j'ai le temps d'apercevoir la peur au fond de ses prunelles. De façon délicate, j'attrape ses doigts dans les miens, lui témoignant une assurance par laquelle je ne brille pas, mais qui lui est nécessaire au moment où je la lui offre. Nous essayons d'être le plus discrètes possible afin de ne pas aimer le regard de mon père malgré l'envie débordante de découvrir les paysages enneigés. Par chance, un arrêt s'impose dans le but de permettre aux chevaux assoiffés de s'abreuver.

Brie et moi n'hésitons pas avant de sauter de la calèche dans le but d'explorer l'extérieur. Émerveillées par les traces que laissent nos pas dans la poudre blanche, par les flocons déposant de jolis cristaux sur nos manteaux, dans nos cheveux. Le doigt tendu, je parviens à attraper un minuscule bijou glacé sur la pulpe de mon index.

— C'est magnifique, murmuré-je.

— Princesse, jamais je ne vous remercierai assez pour cette opportunité, chuchote Brie dans le creux de mon oreille avec une émotion palpable.

C'est court, trop court. J'aurais pu rester des heures à jouer avec la neige, la sentir, l'entendre crisser sous mes pas. Néanmoins, devoir n'a jamais rimé avec plaisir, n'est-ce pas ? Je ne traîne pas. Le ciel se couvre, je surprends les regards inquiets des gardes quant aux flocons qui s'épaississent, se multiplient. « Si nous n'arrivons pas avant la nuit, nous pourrions être bloqués dans la forêt ». La menace muette de mon père oblige à presser le pas des chevaux.

Non sans mal, nous parvenons devant cette deuxième auberge au moment même où le soleil décline. Le silence des soldats est lourd de soulagement. Aucun membre du personnel ne nous accueille à l'extérieur cette fois-ci, il faudrait être fou vu la température ambiante. Les visages des hommes qui voyagent sur les montures sont bleuis par le froid.

Notre arrivée étant tardive, le repas nous est servi dès notre entrée. Ce qui pourrait n'être qu'une simple soupe semble redonner vie à chacun d'entre nous. Là encore, le festin est excellent. Une fierté à l'égard de mon peuple me submerge. Mon père devrait avoir honte de son attitude.

La chambre est aussi confortable que la précédente. Cependant, malgré l'âtre et les nombreux édredons, le froid m'empêche de m'endormir.

— Brie ! Rejoins-moi afin que nous puissions nous réchauffer.

— Oui, Votre Altesse.

— Mon Dieu, tu es glacée !

— Le feu est loin de mon lit... répond-elle en claquant des dents.

Ses vêtements ne sont pas aussi chauds que les miens, je suis embarrassée de ne pas l'avoir remarqué avant. Ne tenant plus compte des convenances, j'attrape mon amie dans mes bras. Sous une montagne de couvertures, nous parvenons enfin à nous réchauffer puis à fermer les paupières. Le réveil est toujours difficile. Les nuits courtes, les journées inconfortables me confirment mon manque d'expérience en la matière. Un coup d'œil à la lucarne m'apprend que le soleil pointe à peine et que la neige a cessé de tomber. Pourtant, les bouts de nos doigts et de nos nez sont congestionnés. J'enfile ce que je possède de plus épais, pose d'office un châle en laine sur les épaules de Brie.

— Ce n'est pas à moi, Votre Altesse.

— Il gèle, je n'en ai pas l'utilité. Prends ça comme... comme le cadeau d'une amie.

En grelottant, elle s'enroule dans mon habit un sourire dessiné sur les lèvres. Un solide petit-déjeuner nous est servi, je ne crois pas avoir jamais eu aussi faim de toute ma vie. Les paysages qui nous rapprochent d'Apophère sont fantastiques, tout est recouvert d'une épaisse couche de neige qui ralentit le pas des chevaux, et augmente mon bonheur.

Les montagnes sont plus impressionnantes de près, en plein jour. Le soleil levé depuis peu n'atteint pas encore leur cime, donnant un aspect irréel au spectacle. J'aimerais pouvoir graver ces images afin d'avoir le loisir de les

observer à l'infini.

Peu à peu, nous avançons vers la frontière menant au but de notre périple, mon excitation s'accroît. Je peux déjà apercevoir les changements de décor, l'air, lui-même, possède une saveur différente. Andral brille par son silence, m'octroyant une pause appréciée. Il a le nez dans des documents depuis notre départ. Si la nouveauté me happe de toutes parts, je me restreins. Comment expliquer à mon père la façon dont j'arrive à déchiffrer ce qu'il parcourt alors que lire m'est interdit ? J'occulte sa présence, me perds dans la contemplation des forêts que nous traversons.

— C'est la frontière ? m'exclamé-je.

Mue par la curiosité, j'ai, un instant, oublié qui m'accompagnait dans la calèche. Aucune réponse.

Le convoi s'arrête devant un immense portail de bois. Si j'en crois les uniformes, les soldats sloriens gardent un côté de la barrière, ceux d'Apophère l'autre côté. Mes interrogations volent du côté de leurs relations. S'entendent-ils bien ? S'ignorent-ils ? Ont-ils des ordres à ce sujet ? Si mon père n'était pas fou, peut-être pourrais-je lui demander de m'instruire. C'est si frustrant ! Je tente de capter des bribes de conversations. Toutes fenêtres fermées, c'est assez compliqué. Néanmoins, notre attente est de courte durée. J'observe, comme une assoiffée, l'accès s'ouvrir sur un paysage inhabituel.

Bien que l'hiver soit présent de ce côté de la barrière comme de l'autre. Aucune trace de neige. Nous pénétrons sur les terres de nos hôtes via une immense forêt de châtaigniers dont l'odeur caractéristique met les sens en éveil. J'épie les environs, avide de chaque brindille, du moindre animal inconnu jusqu'alors. Le bruit des pas des chevaux sur les feuilles tombées au sol couplé à ce paysage merveilleux me plonge dans une bulle de bien-être. Brie, qui paraît aussi excitée que moi, tente de demeurer silencieuse, les yeux brillants de reconnaissance. Aujourd'hui est différent. La proximité avec le château d'Apophère nous octroie une pause plus longue et bien méritée. Ainsi, après un en-cas grignoté quelques heures après notre départ, nous approchons de notre ultime point de chute. Le paysage n'est que forêt jusqu'à l'auberge en question. Bien qu'elle soit magnifique, je meurs d'impatience de découvrir le reste de ce pays qui m'est inconnu. Quand je pose le pied au sol, la calèche ne s'est pas encore immobilisée. Andral pourrait me battre pour ce comportement infantile, pourtant à l'heure qu'il

est, tout ce qui m'importe se trouve à l'extérieur de ce véhicule sordide alors je poursuis ma quête.

— Nail, accepteriez-vous de m'emmener visiter les environs ?

— Avec plaisir, Princesse.

Je surprends l'air satisfait des deux rois. Mon père devait s'attendre à ce que je lui donne du fil à retordre face aux prétendants. Il n'a aucune idée de ce qui se prépare dans son dos.

J'aimerais que Brie nous accompagne, qu'elle partage cette escapade bienvenue. Malheureusement, dans le monde qu'a bâti Andral de Calligre, tous n'ont pas les mêmes droits. Les lèvres pincées de déception, j'observe ma seule amie porter les lourds bagages avant de disparaître derrière les portes de l'auberge.

— Notre territoire comporte une côte rocheuse d'un côté, une plage de l'autre.

Je sursaute, ayant négligé sa présence.

— Le château est tout proche de l'eau. Par ici se trouvent les falaises. Vous venez ? continue-t-il, sourd à mes pensées sombres.

— Nous n'avons pas la chance de posséder de plage à la cité de Slore.

— Vous paraissez déçue.

— Je m'attendais à découvrir des paysages inconnus.

— Oh ! vous allez être surprise, dans ce cas.

En effet, si je suis habituée à une étendue calme depuis toujours, ce qui se trouve face à moi me cloue sur place. J'avais oublié que le territoire d'Apophère siégeait entre mer et océan. Le côté plage donnant sur la mer blanche, c'est à un véritable déchaînement que j'assiste à présent.

Les falaises sont monstrueuses, abruptes, un accident serait impardonnable. Les vagues se fracassent sur la roche avec violence ! C'est à la fois effrayant et magnifique. Une impression de vivacité me soulève ! Laissant mes cheveux fouetter mon visage face aux bourrasques venues du large. Sans m'en rendre compte, je m'approche du précipice, perdue dans ce décor incroyable.

— Nail ! Rejoignez-moi ! C'est fantastique !

Absence de réponse, il est figé sur place au bord du chemin. Délaisant la vue miraculeuse, j'endosse ma cape de bonne épouse en devenir avant de le retrouver. Les yeux écarquillés, il tremble comme une feuille.

— Nail, tout va bien ? Vous avez froid ?

Il secoue la tête, l'air penaud, redresse son visage désolé, avant de se confier.

— J'ai une peur bleue du vide. Approcher de l'océan d'Orluire m'est impossible.

— Vous êtes en sécurité, la falaise est à huit bons mètres de nous.

— Mais le vent... le vent pourrait nous happer, murmure-t-il, éteint.

Le choc de sa confession provoque une ondulation dans ma cage thoracique, je dois alors me retenir de ne pas éclater de rire. Comment un roi pourrait-il prendre des risques pour son peuple si une simple brise parvient à le paralyser ? Je me secoue, j'ai un rôle à jouer dans cette mascarade, n'oublions pas l'avenir.

— Ce n'est rien Nail, allons arpenter le sentier, c'est si beau ici aussi. Vous m'accompagnerez sur la plage quand nous serons au château, ce sera moins dangereux.

À son soulagement, j'étouffe un soupir agacé. C'est difficile d'éviter de juger une personne lorsqu'on doit évaluer la position d'un futur monarque. Nous passons le reste de l'après-midi à errer dans les champs, bien en sécurité sur les chemins de terre. L'incident est vite oublié, car tout ce que je découvre m'éblouit. Malgré tout, l'épuisement s'impose à nous après un tel voyage, le vent n'a cessé de nous achever.

Parvenus à l'entrée de l'auberge, je n'ai qu'une chose en tête : me détendre dans un bain brûlant. Je jette à peine un coup d'œil au lieu qui m'accueille, pressée de dépeindre à Brie ma merveilleuse promenade. Néanmoins, tandis que j'entre dans notre chambre, elle essuie son visage humide de larmes. Je reste interdite sur le pas de la porte, hésitant à la questionner. Je ne possède pas les mots adéquats, on ne m'a jamais appris à consoler. J'agis donc tel que j'aurais voulu être traitée lors de mes nombreux chagrins, j'envoie balader la bienséance et attrape mon amie au creux de mes bras. Un rire caché au sein d'un sanglot résonne.

— J'aurais tant aimé pouvoir me balader à vos côtés.

— Il y en aura d'autres, Brie, je te le promets.

— Ce n'est pas juste pour la promenade que je pleure, c'est notre condition. Quel horizon m'attend d'après vous ? Se soumettre à l'autorité d'un homme si tant est que l'un d'eux m'accepte ? Me soumettre aux règles, aux lois, à la supériorité. Voilà ce que mon avenir me réserve : obéir, subir, et surtout, surtout me taire.

Je devrais pleurer avec elle, la consoler par des mots choisis, pourtant je reste muette, laisse fleurir un sourire sur mon visage en comprenant que Brie est déjà bien plus qu'une servante, ma première amie. Quelle que soit notre condition, en tant que femme, notre destinée est gardée sous la clef des hommes, qui qu'ils soient. Si j'ai bien l'intention de tenter une évolution des mœurs, je préfère passer sous silence mes projets à long terme.

— Je t'ai rapporté des immortelles. Il en existe plusieurs sortes, celles qui poussent sur les falaises calcaires, comme ici, ont des propriétés intéressantes en plus d'être jolies.

— Elles sont splendides. Comment connaissez-vous leurs vertus?

Je meurs d'envie de me confier, je choisis pourtant de me taire encore un peu. En haussant les épaules, je m'épanche sur le pouvoir des fleurs.

— Celle-ci peut soigner. En cataplasme, elle apaise les brûlures ou même les piqûres d'insectes.

— Il nous en faut plus !

— En tisane, elle a des pouvoirs magiques, régénère le corps, annihile les maux.

— C'est de la sorcellerie, Princesse !

— C'est un peu ça, oui. Tu veux bien exaucer l'un de mes vœux, Brie ?

— Tout ce que vous demanderez.

— J'aimerais beaucoup que tu m'appelles par mon prénom dorénavant.

Je ne suis pas experte en relations humaines, encore moins en amitié. Pourtant, après un dîner requinquant, alors que Brie s'installe dans le même lit que le mien, après qu'elle m'a narré le décès de ses deux parents, je sais que je viens de me créer une amitié, une vraie.

— C'est ma tante qui m'a recueillie après leur disparition. Elle est aide-cuisinière. Depuis mes dix ans, je travaille donc pour l'homme qui m'a pris ma famille.

— Je suis désolée, Brie. J'espère que ton époux te rendra heureuse.

— Je n'aurai jamais d'époux. Pour prétendre à un mariage, on a besoin d'une dot. N'ayant ni père, ni frère, ni oncle, je suis vouée à stagner dans ma condition.

Je cherche, je me décarcasse afin de trouver les mots justes censés la rassurer. Pourtant, je dois me rendre à l'évidence. Bien que l'idée me soulève le cœur, le rêve le plus ambitieux d'une femme reste de prendre un

époux, qu'on soit orpheline ou bien fille d'un puissant roi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11



Nous parvenons au palais d'Apophère en fin de matinée, je suis stupéfaite par les différences entre nos deux royaumes. Alors que le château de Slore est muni de remparts infranchissables, de soldats montant la garde, celui de Clode Solar est libre d'accès à tous.

Il y a bien une immense grille à l'orée du chemin qui s'ouvre dès notre arrivée, personne ne surveille l'entrée. Mon père ne manque pas, d'ailleurs, de le commenter à notre hôte.

— Mon peuple n'a pas besoin d'autorisation pour venir me rencontrer, nous avons des rapports cordiaux qui m'autorisent à ne pas me méfier d'eux, apprend Clode Solar.

Si Andral se permet de glousser dans sa barbe, je trouve cela fantastique. L'espoir d'avoir un mari bienveillant renaît en moi. Il est vrai que tous les villageois que nous rencontrons saluent leur monarque, le sourire aux lèvres.

Il en est de même à l'intérieur du château, où tous semblent épanouis. Alors que nous sommes conduits vers nos appartements, je découvre l'adorable suite bleue dans laquelle on m'a logée. Brie, quant à elle, possède une chambre confortable attenante. J'aurai peu d'occasions de croiser mon amie durant notre séjour, cette dernière ayant pour obligation de se joindre aux employés du château.

Si la déception demeure, je n'oublie pas la raison de ma présence, la mission qui m'a été donnée. Je retrouve Nail avec qui je passe une agréable journée. En mon for intérieur, je prends conscience qu'il est un hôte bien plus charmant que j'ai dû l'être pour lui. Lors de son passage à la cité de Slore, je ne lui ai proposé aucune visite, ni du château ni de ses environs.

— Vous avez dû me trouver bien impolie lors de votre venue en Slore,

soupçonné-je rougissante.

— Je compte bien avoir d'autres occasions d'explorer votre royaume. Notre excursion ayant été une surprise pour vous, je ne peux que comprendre votre attitude. J'espère que vous apprécierez votre séjour en Apophère, réplique-t-il, pas le moins du monde vexé.

Comme promis, Nail me conduit sur la plage. Lors de cette grande première, le choc me saisit. Immobile, les pieds dans les grains, je suis subjuguée par la beauté qui m'entoure. Sans pouvoir me retenir, j'aperçois mon corps se courber, cueillir une poignée de ce sable fin.

— Je croirais manipuler de la soie, c'est magnifique ! m'exclamé-je, charmée.

— Oh ! lorsque vos chaussures en seront remplies, vous trouverez ça moins sensationnel ! glousse Nail.

Je décèle de petits objets nacrés, bicornus, fantastiques. J'en inspecte un sous tous les angles. Est-ce un animal ? Un insecte d'ici comparable aux scarabées de chez nous ? Je scrute le minuscule trou dans l'espoir d'en découvrir l'habitant lorsque Nail s'intéresse à mon affaire.

— Oh ! ce n'est qu'un coquillage, soupire-t-il apparemment habitué.

— Coquillage, répété-je en me rappelant avoir lu ce mot dans un de mes romans.

— L'ancienne carapace d'un mollusque ayant terminé son cycle. Identique à un caillou à présent.

— C'est adorable ! Puis-je en garder un en souvenir ?

— Prenez-en des dizaines si cela peut vous ravir.

Le bonheur que ce moment me procure ne trouve aucune comparaison avec un instant déjà vécu. Le sol est doux, l'air est salé, un rayon de soleil effleure mes joues. Je remplis mes poches de ces minuscules coquilles afin de pouvoir en offrir à Brie. Elle adorera.

— Vous arrive-t-il de vous baigner ? interrogé-je.

— L'été, bien sûr. En cette saison, elle est plutôt fraîche. Je vous défie d'y tremper ne serait-ce qu'un orteil.

— Nail, j'aime les challenges, déclaré-je en souriant.

J'enlève mes souliers, m'avance vers l'écume blanche qui lèche la bande de désert fin et pousse un petit cri de surprise.

— Je vous avais prévenue ! Venez vous asseoir sur cette pierre, le soleil séchera vos pieds en un clin d'œil.

Assise proche du prince sur cet énorme rocher plat, mon regard se pose sur l'horizon. Apophère me plaît déjà beaucoup, Nail est d'agréable compagnie. Un œil attendri envers sa personne me confirme que oui, je pourrais ne pas tenir compte d'un physique qui ne me provoque rien si le quotidien auprès de cet homme ressemble à cette belle journée.

— Vous me fixez, déclare-t-il en souriant.

— Il pourrait être agréable de devenir votre épouse.

Ce qui résonnait comme un compliment dans ma tête semble avoir l'effet inverse sur mon hôte. Son air enjôleur s'assombrit, ses épaules se redressent, son visage se ferme. Aurais-je été insolente ou trop aventureuse ? Peut-être est-ce perçu de façon outrageuse de courtoiser un homme ?

— Vous aurais-je manqué de respect ? Si c'est le cas, veuillez m'excuser, les mots ont tendance à s'échapper de mes lèvres.

— Le jour décline, retournons au château ! crache-t-il sans plus d'explication.

J'ai du mal à comprendre cette attitude différente. Peut-être qu'Artus a tort de prétendre que les rumeurs murmurées par mon père au sujet de mon physique sont fausses. Peut-être que Nail s'est senti offensé par ma proposition déguisée, lui qui essayait juste d'être poli par obligation ?

Artus... Voilà trois jours que nous avons quitté le royaume. La tentative de libération des prisonniers doit avoir lieu bientôt. J'aurais tant aimé agir avec eux...

Comme un orage arrivé sans prévenir, mon humeur s'assombrit, malgré les jolis moments partagés avec Nail. Avec son changement d'attitude reviennent les doutes, les rancœurs. Délaisée par mon hôte dès le château atteint, j'emprunte le couloir menant à ma chambre les épaules basses.

— Ava ? Vous êtes déjà de retour ?

— Je t'ai ramené un souvenir.

En mettant la main dans la poche de ma robe, le cliquetis des trésors frottant les uns contre les autres m'arrache un sourire. Je sors mon poing emprisonnant les trésors, l'ouvre devant mon amie émerveillée.

— Ces cailloux sont adorables !

— Ce sont des coquillages. Les anciennes carapaces de mollusques.

— Ce sont... des squelettes, alors ?

— Ou des mues. Regarde, celui-ci comporte un petit trou, si on pouvait y glisser une cordelette, cela créerait un joli collier.

— Je trouverai du fil ! Racontez-moi cette balade. La mer est-elle comme chez nous ? Il paraît qu’il y a du sable ici. Est-ce qu’on s’y enfonce ?

Je ris devant sa curiosité, relate tout ce que j’ai eu le bonheur d’observer. Néanmoins, mes pensées reviennent en boucle sur l’attitude de Nail et mon visage se ferme à nouveau...

— Brie ? J’aimerais te poser une question pour laquelle j’ai besoin d’une réponse honnête. Celle d’une amie, pas d’une employée à sa princesse.

— Bien, j’essaierai au mieux.

— Me trouves-tu jolie ?

J’aperçois ses sourcils se soulever, ses yeux s’agrandir, sa bouche s’entrouvrir, puis elle éclate de rire, m’arrachant un sursaut de surprise. Devant mon mutisme, son hilarité prend fin.

— Mince, Ava, c’était une question sérieuse ?

— Eh bien, mon père...

— Le roi, pardonnez-moi d’avance pour cette offense. Il a tort. La haine qu’il déverse à chacun de ses pas n’est que manipulation, méchanceté gratuite. Vous êtes une jolie jeune femme, Ava.

— J’ai voulu témoigner ma sympathie à Nail. Il s’est fermé, a coupé court à notre après-midi après ça.

— Peut-être était-il impressionné ? Tout cela est nouveau pour lui aussi, qui sait la pression à laquelle il est soumis derrière ses murs ?

Je reste dubitative, Nail m’avait plutôt l’air agacé. Néanmoins, devant mon absence d’expérience en la matière, je décide de ne pas tirer de conclusions hâtives et m’active à la salle de bains.

À l’heure du dîner, je rencontre enfin la petite sœur de Nail, Théa, treize ans, qui paraît être la jeune fille la plus triste au monde. Mon cœur se serre devant son visage poupon marqué par les larmes. En passant à côté d’elle, son frère lui presse l’épaule dans un geste qui se veut réconfortant. Le reste des personnes présentes agit comme si la scène était courante, ignore la jeune femme. Pour ma part, j’ai du mal à détacher mon attention du spectacle qu’elle offre. Un coup d’œil acéré m’apprend qu’elle n’apprécie pas mon investigation. Il semblerait que je n’aie pas l’accord à l’unanimité au sein de la famille royale d’Apophère. Il n’y a que le monarque qui paraît enchanté de nous avoir à sa table.

— J’espère que les spécialités de mes cuisiniers vous plairont. Notre proximité avec la mer nous permet une grande variété de poissons. Nous

avons aussi la chance de disposer d'un large éventail d'épices grâce à nos échanges commerciaux.

J'aperçois le visage d'Andral se froisser. Jalousie ? La fréquentation des marchands est rare par chez nous, la menace du souverain de Slore refroidissant bon nombre de bateaux.

Pour ma part, je me délecte de ces nouvelles saveurs. Nail, lui, ne semble pas me tenir rigueur de mon attitude passée et entretient la conversation poliment lorsque mon père nous interrompt.

— Parlons affaires dorénavant, si vous le voulez bien. Pourriez-vous m'exposer les contributions susceptibles d'être allouées à mon domaine, si toutefois, j'acceptais de vous donner mon enfant ?

Le monarque d'Apophère avale sa bouchée de travers devant la surprise, l'affront que démontre mon père. Le malaise plane entre nos deux familles, la gêne me submerge, mes joues en rosissent. Lorsque l'on a un garçon, les négociations sont ouvertes. Un garçon peut devenir roi, soldat. Une fille, elle, demeure une simple monnaie d'échange.

Or, Andral de Calligre, tremblant à l'idée que son royaume disparaisse avec lui, doit impérativement m'obtenir un mari, un époux malléable serait un plus. Demander au père d'un prince d'exposer son offre relève de l'insolence ainsi que d'une impolitesse folle. Ou serait-ce de la manipulation ?

— Aurais-je mal compris ? Je pensais que c'était à vous de nous convaincre d'adopter Ava.

— Ava n'a aucun intérêt. C'est l'alliance qui est importante. Or, si je vous donne Ava, votre fils aura accès à tout mon royaume qui, vous n'êtes pas sans le savoir, est bien plus puissant que le vôtre. Je répète donc ma question, qu'avez-vous à m'offrir en échange ?

Le silence suit l'affront de mon père. Si l'ambiance demeure tendue, mes sentiments, eux, sont mitigés. J'ignore quoi penser de ce qui m'attend. Lorsque nous sommes enfin invités à disposer, je respire un peu mieux, satisfaite de quitter cette ambiance morose. Je cherche Nail du regard, dans l'espoir de partager une partie de la soirée en sa compagnie, de discuter, d'avouer mes torts suite à notre après-midi avorté. Mais le prince a déjà fui, m'arrachant un soupir.

— Tout paraissait si simple ce matin...

Les pensées en ébullition, je décide de profiter du calme des couloirs pour

me balader et, au détour d'un escalier, j'aperçois une bibliothèque à la porte entrouverte.

Des rangées de livres sont exposées là. Alignées par couleur du sol au plafond, bien plus d'ouvrages qu'au château de Slore. J'amorce un pas vers l'entrée lorsque je perçois un murmure. Théa, allongée sur une banquette, murmure à voix haute ce qui me paraît être un poème. Le récite-t-elle de mémoire ou bien la Princesse d'Apophère a-t-elle appris à lire ? La curiosité m'ôte toute précaution. Sans vraiment prendre conscience de mes actes, je pousse la porte et investis la pièce sous le regard vide de Théa.

— Je... Excuse-moi, Théa, je t'ai entendue depuis le couloir, c'est si beau ! Accepterais-tu de m'en offrir un passage ?

En silence, elle se contente de hocher la tête, de reprendre sa tâche. Elle lit, donc. Sa diction fluide, le fait qu'elle ne bute pas sur les mots, prouve qu'elle a reçu un enseignement à la lecture, sans aucun doute. Le poème qu'elle récite m'est inconnu, les vers qu'elle délivre me chamboulent par leur justesse.

— *Et alors que tous vivent intensément,
Le temps est pour moi un supplice.
Qu'il est dur d'attendre patiemment,
De pouvoir rejoindre les abysses.
Leurs sourires n'ont que peu d'importance,
Mon cœur n'attrape pas la pitié.
Ils ne mesurent pas leur chance,
Eux, qui ont tout ce qu'ils ont mérité.*

Encore sous l'emprise des termes énoncés, je reste muette. La beauté, la tristesse qui s'échappent de ces quelques vers me bouleversent tandis que je comprends.

— Ce poème est de toi ?

— Ça t'étonne ? me crache-t-elle sur la défensive.

— Je suis surprise que tu saches lire, écrire, pas de ton talent. Les filles ont-elles droit à l'instruction dans ce royaume ?

— Oui. Mon père et ma mère avaient pour premier combat en tant que monarques de réintroduire l'égalité des sexes. L'éducation y est incluse. Malheureusement, elle n'a pas pu assister à la réalisation de tous ses efforts.

— Ce devait être une femme formidable.

— Je l’ai tuée.

Mon cœur se serre. Ces mots sont si durs dans la bouche d’une jeune fille telle que Théa. Je ravale mes larmes dont elle n’a pas besoin en supplément. Qu’il doit être atroce de vivre avec cette culpabilité chaque jour !

— Théa, tu n’es pas responsable... Ce sont des choses qui arrivent.

— Tu peux l’enrober dans de jolies phrases censées me reconforter, le fait est qu’à cause de ma naissance, elle n’est plus là.

— Tu n’es que le fruit de décisions prises par des adultes conscients de leurs actes. Ta mère connaissait les risques d’une grossesse, d’un accouchement. Toi, tu étais leur cerise sur le gâteau, c’est tout. C’est triste que ta maman n’ait pas survécu, pourtant je suis certaine qu’elle n’aimerait pas te découvrir embourbée dans la souffrance comme ça.

Et alors que j’ai l’impression que mes mots trouvent un écho dans les yeux de Théa, qu’ils deviennent un peu moins affligeants, Nail pénètre avec fracas dans la pièce et me lance un venin acide.

— Pour qui vous prenez-vous ? Tu ignores tout de notre famille ! Ne t’avise plus jamais de parler au nom de ma mère comme si tu l’avais connue !

— Ce n’était pas mon but, Nail. Jamais je n’oserais salir sa mémoire, ou vous offenser ! murmuré-je les mains levées devant moi, en signe de reddition.

— Éloignez-vous de ma sœur, maintenant, gronde-t-il.

Je fronce les sourcils devant son ton sec, son visage fermé. J’apprécie Théa, je n’ai rien dit de mal. En revanche, j’ai moins de plaisir à me faire rabrouer de la sorte. Nail semble être plus complexe qu’il n’y paraît. La douleur agit comme un moteur chez lui, pourtant, si l’avenir nous lie, il sera impératif qu’il me laisse m’exprimer. En arpentant les couloirs dans le but de retourner à ma chambre, je réalise que Nail ne pourrait pas être le mari que je recherche pour mon peuple. Il faut du sang-froid pour gouverner, j’ai besoin d’un mari à l’opposé de mon père, plein d’humilité et qui saura réfléchir avant de hausser le ton. Un homme qui ne rabaissera pas quiconque ne partagera pas son avis, quelqu’un qui n’écouterait pas que son ego. Son caractère colérique ne formerait pas le monarque que j’attends. Martin sera-t-il déçu de ma prestation ? Pensera-t-il que j’ai échoué, acceptera-t-il que Nail ne soit pas à la hauteur ?

« *Méfie-toi des apparences* »

Je ne dois pas oublier la raison de ma présence en Apophère. Dois-je mettre de côté la totalité de mes attentes pour la vie qui se profile. J'aimerais tant partager mon existence avec une personne qui m'apprécie un tant soit peu, est-ce vraiment trop demandé ?

Les images d'Artus s'imposent à moi, me rendent plus mélancolique encore. Ce jeune homme, à la beauté juvénile à qui je plais un peu, est travailleur, intelligent... Il serait un époux aimant, un roi convenable, si j'avais le pouvoir de changer les lois.

Brie me tire de mes fantaisies alors que j'investis la chambre bleue.

— Alors ? Racontez-moi ce premier repas ? Avez-vous rencontré la Princesse ?

Je témoigne de ma soirée dans une moue contrariée sous le regard fuyant de Brie.

— Parle, Brie. Tu sembles embarrassée.

— Eh bien, c'est que contrairement à vos premières impressions, les miennes sont plutôt agréables. Les domestiques sont bien traités, ici. Les employés disposent d'appartements en bon état, sont nourris correctement.

Je prends chaque information comme un conseil pour mon futur royaume. Il est vrai qu'au château de Slore, on ne dépense d'argent qu'en fonction de ce qui a de la valeur aux yeux du souverain. Les conditions de vie du petit personnel n'ayant que peu d'importance, je n'ose imaginer la vétusté des lieux dans lesquels ils vivent. La culpabilité d'avoir été aveugle face à la vie de ceux qui m'étaient proches m'assaille. L'enfant que j'étais ne s'est focalisée que sur sa petite personne, se trouvant bien seule, bien malheureuse. Artus avait raison, je suis une égoïste que l'ennui rongait au sein de son palais doré.

Il m'est indispensable de parvenir à changer les mœurs dans mon royaume, quitte à ce que ce soit au détriment de mes propres sentiments. Quitte à m'oublier, à accepter Nail en tant qu'époux, à tout mettre en œuvre dans le but qu'il devienne le souverain que mon peuple réclame.

Néanmoins, malgré mes efforts, à la veille de notre retour à la cité de Slore, je dois me rendre à l'évidence. Si Nail paraît avoir pardonné l'épisode avec sa sœur, je ne crois pas un instant qu'il soit sensible à mon charme. J'ai pourtant tout essayé : la discrétion, l'exubérance, la proximité physique, la flatterie, l'humour. Nail n'a cessé de me fuir, s'est contenté de remplir ses obligations d'hôte bien élevé.

Je pensais avoir plus de temps avant le départ prévu. Malheureusement, Andral semble avoir besoin d'un médecin et, têtue comme il est, il refuse de consulter celui d'Apophère. Deux jours entiers qu'il est cloué au lit, assailli par de terribles crampes abdominales. J'évite de me réjouir, n'étant pas encore promise, s'il venait à passer l'arme à gauche tout de suite, je n'ose imaginer ce qu'il adviendrait de mon peuple, de nos territoires. Une guerre, sans aucun doute.

Alors que Brie et moi bouclons nos bagages, je suis surprise par le silence qui règne.

— Tu es bien discrète aujourd'hui, Brie.

Son attitude embarrassée me fige. Alors qu'elle noue ses mains entre elles, danse d'un pied sur l'autre, je tremble.

— J'aurais préféré séjourner en Apophère plus longtemps, répond-elle en baissant les yeux.

— Je sais, je changerai tout dès que cela me sera possible à Slore, promis.

— Non, Ava. J'aimerais rester. Je veux dire, pour toujours. Les conditions de vie, de travail sont bien meilleures, en outre, j'ai plus de chance de trouver un mari au royaume d'Apophère qu'à la cité de Slore.

Je pourrais feindre la surprise, pourtant tout me criait qu'elle me le demanderait. Je n'ai pas les mots afin de décrire ce que je ressens. Mon côté égoïste souhaiterait lui interdire de rester, après tout, je suis sa Princesse. Mais qui suis-je pour forcer mon amie à vivre sous le joug de mon ignoble père ?

— Rompez ce silence, je vous en supplie ! On me propose une place que je n'accepterai pas sans votre accord. J'avais prévu de me confier, je pensais avoir le temps. Vous êtes devenue une personne que j'apprécie, Ava. Si c'est votre préférence, je repartirai avec vous sans émettre un son.

L'émotion embue mes prunelles, je ne parviens pas à ouvrir la bouche. D'un geste du menton, d'une accolade sincère, je libère mon unique amie.

— J'espère que tu seras heureuse et que nous nous reverrons.

Malgré les larmes que nous partageons, je peux deviner le bonheur de Brie à l'idée de rester en Apophère. L'estomac noué, je gagne la calèche, m'apprêtant à endurer un désagréable moment en tête à tête avec mon père après lui avoir annoncé préférer me débarrasser d'une servante encombrante.

Le trajet retour est à l'opposé de l'aller. Si j'étais enthousiaste de

découvrir de nouvelles contrées en compagnie d'une amie, avec la perspective d'un futur époux gentil et loyal, me voilà bredouille. Sans Brie, persuadée que Nail, qui peine à supporter ma présence, ne sera jamais mon époux.

Les paroles de mon père à mon sujet tournent en boucle dans mon esprit. Suis-je alors vouée à demeurer engluée dans la solitude toute ma vie ?

Le regard perdu sur les magnifiques paysages que nous traversons, je ne parviens même pas à apprécier ma chance. Les étapes dans les auberges sont lugubres. Au premier arrêt, je dîne seule à table, le roi trop malade pour s'y présenter, Brie n'étant plus là, je picore simplement dans le but de ne pas vexer notre hôte. Les soldats me fuient comme la peste.

Lors des étapes suivantes, je touche à peine au plateau que je commande. Au fur et à mesure de notre ascension vers la maison, j'appréhende ce que nous allons découvrir.

Artus ainsi que les autres auront-ils réussi à libérer les prisonniers ? Si oui, quelles seront les conséquences ? Comment Martin réagira-t-il lorsqu'il apprendra que j'ai échoué à courtiser un bon parti ?

Toutes ces inquiétudes alors que tant de route reste à parcourir. Il reste trois princes à rencontrer sur le continent d'Okeron. Si aucun d'eux ne m'accepte pour épouse, il faudra miser plus loin ou trouver une solution aléatoire.

Enfin, au terme de trois jours de voyage qui m'ont semblé durer des mois, nous pénétrons sur le territoire slorien. Je suis épuisée physiquement, moralement. L'angoisse des événements à venir torture mes entrailles.

L'éclaireur qui patiente l'arrivée de notre caravane a été efficace. Lorsque nous parvenons à l'entrée du château, tout un bataillon se tient prêt à transporter le roi jusqu'à ses appartements dans lesquels l'attend son médecin, à n'en pas douter...

Ma mère est présente, elle aussi, pourtant elle ne m'accorde pas un regard. Martin non plus. Personne, en fait. Avidé de solitude, j'attrape mes bagages sans aide aucune, avant de me diriger vers ma chambre. Néanmoins, un élément me force à stopper net mon avancée.

Le mur des geôles est intact, aucune trace d'explosion où que ce soit ! Mon cœur s'emballe. Que s'est-il passé ? Sont-ils toujours prisonniers ? Martin m'aurait-il trahie ? Le besoin impérieux d'aller vérifier leur présence dans les cachots me tiraille. Profitant de mon invisibilité aux yeux des

autres, je me rue à l'intérieur afin de me délester de mes bagages, percute Riley.

— Trop heureuse de retrouver ton nid douillet ? demande-t-il, moqueur.

— Le mur des cachots n'a pas bougé.

— C'est rarement le cas avec les pierres, tu sais.

Je soupire, vraiment drôle !

— Où est passée ta servante ?

— Brie aura une vie meilleure en Apophère.

Il hoche la tête en attrapant mes valises et m'accompagne jusqu'à ma chambre. J'effectue un demi-tour immédiat lorsque les bagages sont déposés afin d'aller inspecter par moi-même.

— Où vas-tu si vite ?

— Ton mystère m'exaspère. Je vais donc aller vérifier par moi-même la présence ou non des prisonniers que vous étiez censés aider à s'évader !

— Calme-toi, Martin t'expliquera tout. Les murs sont peut-être immobiles, mais ils ont des oreilles, un peu de patience !

J'en ai si peu... Ça n'impacte pas Riley qui se contente de tourner les talons avant de fermer ma chambre. Dépitée, je m'autorise quelques minutes pour broyer du noir en me réfugiant sur mon lit et finis par m'endormir.

C'est la délicatesse de Christin en claquant la porte qui me tire du sommeil en sursaut. En voilà une qui ne m'avait pas manqué.

— Tu es à nouveau en retard pour le dîner ! Remercie le ciel que ton père ne soit pas à table !

Exit la bienséance, je glisse de mon lit, encore embrumée de sommeil, me rends dans la salle à manger sans passer par la salle d'eau. Vêtue de ma robe froissée, les cheveux défaits avec sans doute la trace du couvre-lit sur la joue. Qu'importe !

Lorsque j'investis la salle à manger, je trouve ma mère installée juste à côté de Martin, face à moi. Et, malgré les années, les désillusions, une part de moi, plus fragile que les autres, se met à espérer. Pourtant, comme toujours, je reste invisible aux yeux de cette femme qui m'a donné la vie. Les yeux baissés au sol, dans le but de cacher ma déception, je prends place en silence pour mon anniversaire.

CHAPITRE 12



Me nourrir est plus un automatisme qu'une volonté. Je n'ai même pas la force de savourer l'absence de mon père à table. Ma mère échange des banalités avec Martin, aveugle à ma présence, comme s'il n'y avait rien de plus important que le temps de demain ou la décoration à refaire dans une des chambres d'amis.

C'est long un repas dans l'ignorance. Lorsqu'ils ont enfin posé leurs couverts, je me lève sans un mot afin d'errer dans les couloirs vides et froids du château qui est censé être mon foyer. Ma maison... Je ne m'y suis jamais vraiment sentie chez moi, on y a toujours veillé. Si seulement j'avais un point de chute, un endroit où me réfugier loin de toute cette mascarade. Mes pas me conduisent de façon inconsciente devant l'entrée des cachots qu'aucun garde ne surveille. La porte est munie d'une petite fenêtre à barreaux à travers laquelle je tente un regard, mais l'escalier menant aux cellules est trop profond, trop sombre, je n'y perçois rien. Toute à mon exploration, je n'entends les foulées qui se rapprochent de moi qu'une fois la personne à ma hauteur.

— Tu n'écoutes donc jamais personne ! Ton impatience te perdra !

— Épargnez-moi vos leçons de morale ce soir, Martin. J'ai eu ma dose de déception pour quelque temps.

Je fuis son regard depuis le repas, c'est pourquoi je ne remarque que maintenant les traces des coups sur son visage. En réponse à mes yeux étonnés, Martin m'invite à le suivre. Sans attendre, je lui emboîte le pas, il ne se trompe pas d'un point, mon impatience aura raison de moi, un jour. Une fois tous les deux dans son bureau, il verrouille la porte avant de m'inviter à m'asseoir.

— Comment s'est passé ce séjour en Apophère ?

— Non. Vous d’abord ! J’ai trépigné de savoir ce qui se tramait ici. Depuis mon retour, je brûle d’en apprendre les détails.

Martin esquisse un petit sourire, lève les bras afin de poser les deux mains derrière sa tête. Il a l’air fatigué, serein néanmoins.

— Nous avons réussi à ce qu’ils pénètrent dans le château. La première explosion a eu lieu à l’opposé des cellules, la plus grande partie des gardes a accouru vers le feu tandis que l’autre s’est empressée d’aller protéger ta mère. Riley était posté à l’entrée des cachots, nous l’avons assommé, avec son accord. Ils n’avaient plus qu’à ouvrir les portes grâce aux clefs volées sur Riley et à fuir.

— Qu’est-il arrivé à votre visage ?

— J’ai feint d’être dans les vapes, moi aussi, pour justifier le fait de n’avoir rien remarqué.

— Maintenant ?

— Il a fallu plusieurs jours afin que chacun prenne conscience de la disparition des fugitifs. Le plus urgent était de trouver l’origine de l’explosion, tes amis sont intelligents. On aurait presque pu croire que le four de la cuisine avait pris feu, enfin, c’est ce que tout le monde pense à présent. J’ai envoyé des gardes dans toute la cité de Slore dans le but vain de collecter des indices au sujet des prisonniers. Ton père étant malade, nous ne souhaitons pas l’inquiéter. C’est une chance.

Tout a l’air si facile. Que vont devenir les innocents ? Il est certain qu’ils ne peuvent pas retourner chez eux, c’est le premier endroit où les soldats ont dû chercher. Je meurs d’impatience de retrouver mes amis au village.

— Raconte-moi ton séjour en Apophère maintenant. J’aurais aussi des questions sur... Ben. C’est bien comme ça que tu demandes qu’on te nomme, non ?

Mon visage devient livide à mesure que le sang s’en échappe. Il était évident qu’il l’apprendrait, j’ai du mal à assumer cette partie de l’histoire. Comme si de rien n’était, je relate notre voyage, notre séjour, l’ascenseur émotionnel que m’a causé Nail ainsi que mon échec.

— Je t’avais prévenue au sujet de Nail.

— Quel est le problème ? Mon comportement était-il inadapté ?

— Il y a des éléments contre lesquels tu ne peux pas te battre, Ava. Il y a d’autres princes, tu les rencontreras assez tôt. Revenons à cette histoire, à présent. Puis-je savoir par quelle opération de l’esprit, une poignée de

villageois rebelles accepte d'aider la Princesse de Slore ?

Alors, je lui confie tout. Au point où j'en suis de toute façon... Et j'ai désespérément besoin d'alliés. L'isolement me pèse trop. C'est étrange d'ailleurs. J'ai toujours été seule, depuis mon plus jeune âge, la solitude est ma meilleure alliée. Il a fallu qu'elle s'éloigne au profit d'autres êtres humains pour me tomber dessus de plus haut encore. Brie a pris trop de place en moi, trop vite j'ai compté sur sa présence, son amitié avant qu'elle ne me soit enlevée. Il reste Martin sur qui j'espère ne pas me tromper. Pourrai-je un jour compter sur l'amitié des villageois ? Je soupire, fatiguée d'avance de devoir lutter afin qu'on m'apprécie.

— Tu as de la chance qu'un seul d'entre eux t'ait reconnue !

— Je prends garde à mon déguisement !

— Ah oui ? Comment règles-tu le problème concernant ta voix ? Les garçons de ton âge sont quasiment des hommes, leur timbre va de pair.

Mince, voilà un élément auquel je n'avais pas pensé. Peut-être pourrais-je me dévoiler maintenant que j'ai prouvé auprès du groupe qu'ils pouvaient avoir confiance en moi ? Non, je suis sûre qu'ils seraient incapables d'être aussi naturels qu'avec Ben. J'imagine qu'il me faut m'entraîner à baisser la tonalité de ma voix... Misère, il ne manquait plus que cela.

Je suis sur le point de sortir du bureau après un long moment de discussion qui a su apaiser certains de mes doutes, lorsque Martin me surprend.

— Ava, as-tu quelque chose à voir avec l'état de santé de ton père ?

Hébétée, je mets quelques secondes à me retourner, la bouche ouverte de stupeur, les yeux écarquillés.

— Êtes-vous en train de sous-entendre que j'ai pu attenter à la vie du roi ?

— Je ne sous-entends rien, je pose une question.

— Croyez-moi, Martin, si un jour, je tente quelque chose pour nuire à Andral, quémander l'aide du meilleur médecin du continent n'aura aucun intérêt.

Transpercée par son regard indéchiffrable, je tourne les talons afin d'aller enfin me coucher.

En raison de l'explosion ainsi que de l'état de santé de mon géniteur, il m'est interdit de sortir du château sans garde. Je reste donc enfermée, prends mon mal en patience, espérant bientôt pouvoir retourner au village.

La seule personne assez folle, assez compétente sur Okeron est chez nous

depuis trois jours, il semblerait que le souverain ait été victime d'une allergie.

Il est vrai que nous avons mangé des spécialités, des épices inconnues. Tous, y compris Andral lui-même, s'accordent sur la malchance, car le roi d'Apophère est un monarque juste, insoupçonnable. Surtout, il n'a aucune raison de mettre fin à la vie d'Andral De Calligre avant que sa fille ne soit promise à un autre homme.

Malheureusement, cela perturbe nos plans pour les mois à venir plus que de raison. Nous devons effectuer un déplacement chez chacun des prétendants, dans chacun de leur domaine. Ce qui m'aurait permis de voyager, découvrir, me changer les idées. Andral ne désirant courir aucun risque à l'avenir concernant sa santé, de nouvelles mesures ont été prises.

Dans les suites logiques, après un séjour auprès de chacun des souverains, nous devons mettre en place des festivités étalées sur plusieurs jours, comprenant un grand bal unique, pendant lequel mon père devait annoncer son choix. Étant donné qu'il refuse de se déplacer à nouveau, ce sont les rois ainsi que leurs familles qui seront invités chez nous. À l'issue de leur séjour, la fête sera organisée, ma vertu donnée au parti le plus favorable pour la cité de Slore, ou plutôt son souverain.

Rien ne me convient dans cette nouvelle coordination. Non seulement, je dois oublier les formidables épopées, mais en plus, je vais me retrouver limitée dans mes déplacements, mes agissements, par devoir en tant que Princesse. Quelles que soient mes affinités avec nos convives, je devrai être patiente, sourire, minauder... l'enfer.

Les invitations sont lancées. Malgré le côté inhabituel des événements, tout porte à croire que les autres monarques accepteront. La circonscription de la cité de Slore est en jeu, nombreux sont les envieux.

Tout ce temps libre me laisse au moins le loisir de courir, de m'entraîner au combat d'épée et de lire. J'essaye d'en apprendre un maximum sur les différents territoires, rois, peuples et coutumes. Les informations que j'attends doivent m'être transmises par mes amis villageois, des éléments capitaux pour le choix à entreprendre, venus de la population elle-même. J'ai besoin de savoir vers qui me pencher et surtout de leur aval.

Seuls quelques jours de repos sont nécessaires à Andral afin de se rétablir. La paix de cet aparté fut de courte durée, Andral nous revient encore plus cruel qu'autrefois. Les murs de ma chambre tremblent sous ses hurlements,

Martin lui apprend la fuite des prisonniers, il est dans une colère noire. Dans ces moments-là, mon père me terrorise, je le sais capable de tout.

Assise sur le rebord de ma fenêtre, le regard perdu sur la barrière d'Utlendoro, j'attends que le temps défile en essayant de ne pas tenir compte des cris, lorsque des coups sont frappés à ma porte. *Ça, c'est nouveau !* Cette chambre a toujours été considérée comme un moulin dans lequel chacun rentre à sa guise sans s'annoncer avant.

Intriguée, j'ouvre.

— Christin ? Vous tapez dorénavant ?

Le visage rougi par des larmes qu'elle tente en vain de retenir, mon ancienne nourrice paraît plus vulnérable qu'elle ne l'a jamais été. Son attitude a-t-elle vraiment changé ? Ou bien est-ce la mienne qui évolue ? Décontenancée, j'ignore quel comportement adopter, me contente alors de la fixer.

— Le roi vous demande tout de suite, renifle-t-elle avant de partir en trotinant, les épaules secouées de sanglots contenus.

Un frisson parcourt mon échine. Rien de bon ne peut sortir de mon père d'ordinaire, encore moins dans son état actuel. J'ai beau réfléchir, la raison de ma convocation demeure inconnue. J'essaye de me rassurer en me récitant qu'avec la venue prochaine des prétendants, Andral ne pourrait pas se permettre de me battre trop. Il ne peut certainement pas me tuer, pas maintenant en tout cas. Les mâchoires serrées d'angoisse, j'avance en me répétant que la situation ne peut pas être si désespérée, qu'on ne peut pas avoir trahi ma couverture.

Figée derrière la porte de son bureau, j'attends que mon courage revienne à la surface devant les bruits de verre cassé, d'objets balancés qui s'échappent. Le garde qui se trouve face à moi n'a pas fière allure en m'ignorant au lieu de m'ouvrir.

Une grande inspiration plus tard, j'ose cogner le bois de mon poing. Une fois. Deux. Silence. J'accomplis un pacte avec le hasard, je vais frapper une autre fois. La dernière. S'il ne répond pas, je partirai.

— Entre donc, bon sang ! hurle Andral.

Ébranlée par la puissance de sa voix, par la colère que j'y décèle, j'ai un mouvement de recul. *Allez, Ava, tu peux y arriver.*

J'abaisse la poignée, pousse le battant. Mon père fait des aller-retour derrière son bureau, tandis que Martin demeure debout à sa droite,

immobile. Ses traits sont indéchiffrables. Riley ainsi que William sont postés de chaque côté de nous. Je tente de percer leur état d'esprit : visages de marbre. *Très bien*. Fébrile, j'avance, effectue la révérence.

— Vous m'avez demandée, Votre Majesté ?

Ignorance totale. Un grognement me parvient, sourd, inquiétant, tandis qu'il poursuit son manège, tourne en rond dans la pièce. Dans l'espoir de recevoir une aide quelconque, je dirige mon visage vers Martin, tandis que ce dernier se contente d'étudier les motifs du papier peint dans mon dos. J'ouvre la bouche pensant devoir me répéter, l'air pénètre puis se bloque alors que je suis coupée.

— Sais-tu ce que sont devenus les prisonniers, Ava ?

La panique m'envahit, m'opprime, mes jambes tremblent. Martin m'a-t-il trahie ? Le roi scrutant chacune de mes réactions, impossible de chercher des réponses sur les visages de mes supposés alliés. Je secoue la tête pour réagir par la négative, espérant que mentir sera la bonne option. Priant pour qu'il me croie.

— Eh bien, figure-toi qu'un inconscient les a aidés à s'enfuir, à se cacher. J'ai essayé de prouver ma tolérance après cet attentat, remarques-tu où mène le laxisme, Ava ? Il y a un moment que j'aurais dû pendre ces incapables !

Son ton a repris des décibels, j'ignore si je devrais m'inquiéter. Tente-t-il de me forcer à avouer ? Il ne me laisse pas le loisir de réfléchir plus encore.

— Ce cirque a assez duré. Je ne peux pas me permettre de paraître faible auprès des autres royaumes, pas maintenant alors que je dois pousser un prince à te prendre pour épouse. J'ai décidé de taper fort. Dans le but d'appuyer mon choix, de leur prouver que c'est une histoire de famille, que la façon dont ils sont traités se poursuivra, tu m'accompagneras ! Dans trois jours, nous nous rendrons dans les trois villages les plus proches, nous incendierons leurs champs, leurs récoltes. Une annonce circulera, ordonnant de préparer leur impôt. Si je m'écoutais, je les achèverais tous, néanmoins, j'ai besoin de ces imbéciles pour remplir mes réserves.

— Si nous brûlons tout, nous n'aurons plus de quoi nous approvisionner au château, murmuré-je sans avoir été invitée à m'exprimer.

— Se pourrait-il que tu ne sois pas si sotte que je le pensais ? Nous nous servirons d'abord, ensuite nous flamberons tout. Tu vas leur montrer, Ava, tu vas leur prouver que le sang des De Calligre bouillonne, qu'il leur faut

trembler. Nous allons leur prouver qu'ils ne sont rien. Ainsi, nous redorerons notre image auprès des autres domaines.

J'aurais préféré les coups, j'aurais préféré être la cible de sa fureur. Tout, plutôt que ce qu'il me réclame. Je suis mortifiée, me sens misérable, incapable, les poings liés. Lorsque le roi me chasse de son bureau le visage froissé, j'ai à peine le temps d'atteindre ma salle de bain afin de soulager mon estomac qui se soulève depuis les dernières minutes. Mes pensées se bousculent, je cherche une solution sans trouver d'issue. La folie s'est emparée de cet homme, il n'y a pas d'autre explication. Pourtant, j'ai cru percevoir une faiblesse sur ses traits. Serait-il inquiet ? À moins qu'il ne soit vraiment malade et que l'information soit tue ? En brûlant leurs récoltes, leurs champs, il condamne le peuple à mourir de faim cet hiver.

L'unique point positif est que seuls les trois villages les plus proches seront impactés. Nous ne nous rendons que rarement dans les autres, qui demandent plusieurs heures de voyage. Cette tâche sera laissée aux gardes. Étant donné que l'attentat a eu lieu dans un des plus attenants, le roi reste persuadé que les rebelles se terrent dans l'un d'eux.

L'urgence s'empare de moi, il me faut les prévenir à tout prix. Comment sortir en toute discrétion ? Les surveillances sont plus nombreuses, les gardes aussi. Une seule option demeure : le chemin de ronces.

Ma nuit est agitée, mon esprit bouillonne, effarée par la cruauté de cet homme, pour ce qu'il va m'obliger à réaliser. Que vont penser mes amis de ces actes ? Que va présumer Artus en m'apercevant y participer ?

Abandonnant l'idée de me rendormir, je me prépare alors que le soleil caresse à peine les cimes des montagnes d'Utlendoro. Le bandage censé aplanir au maximum ma poitrine en place, j'enfile plusieurs tuniques dans le but de combattre le froid. Un manteau serait bienvenu... Je hausse les épaules. *Il y a plus grave non, Ava ?* Après un passage en cuisine afin de grappiller de quoi petit-déjeuner, je me faufile dans la fissure du mur d'enceinte me permettant d'investir le chemin de ronces. C'est un long périple, fastidieux. Ma robe s'accroche aux épines qui ont déjà repoussé. Seul point positif, j'ai un peu moins froid de m'être débattue parmi les épines acérées. Il m'est ainsi plus facile de me changer au milieu des bois.

Avec un soupir d'aise, j'apprécie le contact du grand béret sur ma tête. Le temps presse, j'amorce mon ascension d'un pas rapide, quelques minutes plus tard, je cours. Sachant que ma venue n'est pas prévue, personne ne

m'attendra à la bergerie. Je réalise avec appréhension n'avoir aucune idée de l'endroit où chacun travaille. Sur la place du village, le marché bat son plein. À cause du froid, des volutes de fumée s'échappent de la bouche des marchands qui essayent d'attirer les acheteurs. J'épie chaque visage, n'en rencontre aucun de familier. Artus est le seul à m'avoir montré sa maison, néanmoins, perturbée par sa présence, l'unique fois où j'y ai mis les pieds, je n'ai pas vraiment pris garde au chemin qu'il fallait emprunter. Je pourrais demander à certains villageois, mais je ne connais pas le nom de famille des deux frères, de plus, je refuse d'être démasquée.

N'ayant aucune autre solution, je tente de trouver mes marques parmi les ruelles, peut-être que la mémoire me reviendra en les parcourant ? Je tourne à gauche, à droite, c'est un vrai labyrinthe. La course m'ayant permis de lutter contre la température hivernale étant bien loin, je commence à grelotter malgré les deux tuniques portées sous mon déguisement.

Ma patience s'épuise, la panique m'envahit. Il est impératif que je les rejoigne ! Au bord de la crise de nerfs, j'entends une voix qu'il me semble reconnaître.

Me souvenant des conseils de Martin dans le but de masquer mon timbre, je me rue sur l'intéressé avant qu'il ne s'échappe.

— Haylom ! Haylom !

— Ben ? On se demandait si tu étais encore vivant ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu es congelé ! Suis-moi !

Je ne lutte pas, je suis frigorifiée, en effet. Je cours derrière Haylom, mes petites jambes ne me permettant pas de marcher à son allure. Puis, je reconnais la maison, il nous emmène chez Pavia et Artus.

C'est Anton qui nous ouvre, les deux frères sont là eux aussi, il ne manque qu'Elia. On m'apprend que l'hiver, c'est le lieu de retrouvailles le midi, la jeune femme, elle, déjeune en compagnie de son père.

J'apprécie la chaleur ambiante, pourtant mon corps s'agite tant que je n'arrive pas à sortir un mot. Anton me pousse devant l'âtre tandis que Pavia me met une tasse brûlante entre les mains.

Chacun fait preuve de patience jusqu'à ce que je sois à nouveau capable de parler. Ils me fixent, sereins. J'ai envie de laisser durer ce moment craignant qu'ils ne me détestent tous face aux informations que j'apporte. Avant que Artus ne me haïsse pour de bon quand il comprendra que j'appartiendrai aux bourreaux.

Je ferme les paupières, juste quelques secondes, afin de profiter de cette ambiance. Estimant qu'ils ont assez attendu, je prends mon courage à deux mains, me lance dans les explications :

— J'ai... de mauvaises nouvelles, murmuré-je.

Si ma voix tremble à l'oreille, je semble être la seule à y porter attention. Tous ont les yeux fixés au sol dans une attitude vaincue pendant que je leur livre les intentions du roi.

— Nous sommes responsables ! s'insurge Pavia.

— Nous savions qu'il y aurait des conséquences, le rassure Haylom, une main sur son épaule.

— Comment un homme peut-il se montrer cruel au point de sacrifier une partie de sa population, seulement par fierté ? marmonne Anton.

— Il a l'impression d'être diminué, trahi, humilié. Il mettra tout en œuvre dans le but que le peuple tremble et n'ose plus jamais le provoquer, expliqué-je honteuse.

Je sais qu'ils se sentent responsables. Tous sauf Artus, qui lui ne regarde que moi. Est-ce de la peine que je lis dans ses beaux yeux clairs ? De la colère ? De l'amertume ? Je suis moi-même si déçue.

Service presse

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13



Un véritable plan se met en place depuis que j'ai annoncé à mes amis les intentions du roi. Prévenir les villageois, cacher le maximum de réserves.

Les prisonniers libérés ont été envoyés dans d'autres domaines grâce à des contacts de commerçants ambulants. J'ai préféré ne pas savoir lesquels, moins il y a de personnes informées, mieux c'est.

J'observe ces hommes autour de moi et je les admire. Malgré toutes les galères, toutes les souffrances qu'ils affrontent depuis toujours, ils sont dotés d'une force de caractère surprenante. Pas un seul ne s'est lamenté. À tout problème existe une solution. Voilà leur mantra.

— Lorsque les choses nous échappent, nous devons nous contenter de ce qu'on peut réaliser avec les miettes qu'il nous reste, récite Haylom.

J'étouffe d'embarras. J'ai honte d'être la fille d'un tel monarque, je souffre de ne rien pouvoir entreprendre de plus.

Là n'est pas notre seule mission. Des données me sont transmises au sujet des autres princes, les engrenages se mettent en place.

— Tous sont de bons monarques, hormis, peut-être, celui du royaume des collines oubliées, commence Artus.

— Mais il a trois fils en âge de se marier pourtant toujours célibataires, tranche Haylom.

— C'est une information à prendre en considération, insiste Anton. Parmi les trois princes, un seul tend à devenir comme son père, malheureusement, c'est le plus âgé, celui qu'on présentera à la princesse sans doute.

— Concernant Oriasa, on dit le souverain juste avec son peuple, monstrueux avec son épouse. Il y a deux héritiers desquels peu d'informations filtrent, termine Artus.

Aucun de leurs renseignements ne m'avance. Je les transmettrai à Martin,

en espérant qu'il puisse me conseiller au mieux. Perdue dans mes pensées, réchauffée par le feu, le thé qu'on m'a offert entre les mains, je reste muette depuis de longues minutes, je croule sous le poids de la culpabilité. Je ne suis pas sans ignorer ma position. Au même titre que mes amis, je demeure une victime d'Andral de Calligre, néanmoins, mon rôle me force à endosser une responsabilité et je suis démunie.

Prenant conscience du temps qui passe, tous s'activent à nouveau. Il n'y a pas une minute à perdre, nous devons mettre en place le plan prévu afin de sauver le peuple pour l'hiver. Il leur reste trois jours afin de prévenir tout le monde de cacher le maximum de nourriture et de bois.

Alors que tous se lèvent, gagnant l'extérieur, j'ai l'impression que mes articulations sont rouillées. Le froid m'a figée. Je peine à me mettre debout avec le sentiment que le sang ne circule plus dans mes membres.

— Tu vas mourir gelée à te trimballer sans manteau, m'interpelle Artus.

Je hausse les épaules, il ne manquerait plus que ce soit lui qui me plaigne. Toujours muette, je prends la direction de la sortie, salue chacun de mes amis.

— Bon courage à tous. Désolé de ne pouvoir agir autrement, m'excusé-je.

— Tu accomplis ce que tu peux, Ben, c'est déjà beaucoup plus que quiconque dans ce château, me rassure Pavia d'une tape puissante sur ma fragile carcasse.

— Je vais effectuer un bout de chemin avec toi, Ben. J'ai besoin de marcher, m'impose Artus.

Je brûle d'envie de partager un moment avec lui. Pourquoi ? Alors qu'il pourrait me tenir pour responsable de cette mascarade. Je devrais avoir peur. Plus rien ne fonctionne dans mon crâne en sa présence, c'est comme si mon corps désirait la proximité du sien. Je suis bien trop sensible à son regard orageux. Le silence est le seul témoin de notre promenade vers le bois dans lequel mon costume de princesse m'attend. Mes pensées sombres ne me permettent pas d'entretenir un dialogue.

— Comment vis-tu l'avenir, Ava ? Tu sembles si résignée quant à ta place dans l'équation.

— Il serait culotté de me plaindre, tu ne crois pas ?

— Tu en aurais tous les droits au contraire. Comment s'est passé ton séjour avec le prince d'Apophère ?

— Disons qu'il n'est pas tombé sous mon charme.

— Alors c'est un idiot.

Une douce chaleur prend forme au milieu de ma poitrine. Les papillons reviennent prendre possession de ma cage thoracique... Se pourrait-il que cette sensation soit partagée ?

— Ou peut-être a-t-il besoin de lunettes ?

J'accueille avec plaisir l'insinuation cachée derrière ses paroles, témoin d'un intérêt naissant pour ma petite personne. Je souris, gênée, baisse les yeux sur mes doigts noués. C'est la seule et unique fois qu'un homme semble sensible à mes charmes.

— Je pense souvent à toi, Ava... Je sais que je n'en ai pas le droit, c'est plus fort que moi.

D'une main gantée de laine posée sur ma joue, il propulse en moi une sensation de bien-être qui me pousse à fermer les paupières. C'est le geste le plus doux, le plus gentil qu'on ne m'ait jamais témoigné. Alors que j'ouvre lentement les yeux, je surprends les siens rivés sur mes lèvres et mon souffle s'accélère. Va-t-il m'embrasser ? J'en ai tant envie. Là, maintenant dans ces bois, par cette température aussi glaciale que mon cœur.

J'ai besoin qu'il le réchauffe. Je n'ose plus bouger d'un pouce lorsqu'il avance d'un pas vers moi. Ne sachant comment me comporter, je baisse les yeux. Pourtant, mon attitude doit porter à confusion, car il recule dans la seconde, privant ma joue de la chaleur de sa paume.

— Non ! prié-je, catastrophée à l'idée de ne pas saisir l'occasion qui se présente ou de le blesser.

À mon tour, je me rapproche, attrape sa main, la pose à l'endroit qu'elle vient de délaissier. Sans qu'aucune réflexion ne freine mes mouvements, j'observe la mienne posée sur son doux visage. Mes doigts, nus de tout gant, me permettent de percevoir toutes les sensations de sa peau : le rugueux de sa barbe qui repousse, la tendresse de ses lèvres.

Fascinée, j'ose relever les yeux afin de l'affronter lorsque sa bouche s'abat sur la mienne alors que ses bras s'enroulent autour de ma taille.

Une vague d'émotions m'emporte, j'en oublie ma condition, la sienne, l'endroit où nous nous trouvons, la montagne de problèmes sous laquelle nous croulons. C'est doux, c'est tendre, je ressens toute l'urgence de ce baiser, tout ce qui nous lie, tout ce qui nous sépare.

Lorsque Artus passe un bras dans mon dos dans le but de me rapprocher

encore un peu plus de lui, je ne peux retenir un petit gémissement. Tandis que sa langue s'invite à la rencontre de la mienne, je ne suis plus Ava, princesse de Slore. Je suis juste la jeune fille la plus heureuse du monde.

La chaleur qui prend possession de ma bouche, du reste de mon organisme, est ardente. L'impression de prendre feu, d'être voulue, désirée. Voilà toute la puissance d'une étreinte sans mot, sans promesse, brute de vérité.

Je serre, à mon tour, les bras autour du cou d'Artus, écrasant mon corps contre le sien. Avec l'envie de le retenir, espérant que ce moment ne finisse jamais. Malgré les températures négatives, je m'embrase. Notre baiser devient plus urgent, moins doux, mes sens explosent jusqu'à ce que, tout à coup, la bulle éclate.

Artus me repousse, regarde partout autour de lui, les yeux écarquillés, une main cachant sa bouche.

— Excuse-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris. Je suis désolé ! crache-t-il tout en reculant.

— Non pas ça, Artus. Je te supplie de ne pas regretter ce qu'il vient de se passer. Ne gâche pas le plus joli moment de ma vie.

Mes mots doivent l'atteindre, car il arrête de gesticuler et dépose un regard étonné sur mon visage...

— On ne devrait pas se le permettre ! s'insurge-t-il.

— Bien sûr que si ! J'en avais envie. J'en ai tant besoin...

Un soupir lui échappe, me déchire. Va-t-il mettre fin à ce qui me bouleverse ? Une poignée de secondes s'écoule, je crois manquer d'air, puis son corps percute à nouveau le mien dans une étreinte brûlante.

Les au revoir sont difficiles. Une voix malsaine, que j'ignore, me crie à la prudence. Artus ne pourrait pas me manipuler. Dans quel but ? Je retourne au château sur un nuage alors que la situation ne pousse pas au rêve. La sensation d'être désirée dépasse les autres sentiments, même négatifs. Je ne saurais décrire la vague qui me soulève à chaque pensée destinée au jeune homme. J'aurais tant aimé pouvoir me confier à une amie, à Brie.

Perdue dans ma bulle de bonheur, je percute Martin au détour d'un couloir. Ce dernier secoue la tête après m'avoir étudiée, les sourcils froncés. D'une main ferme, il empoigne mon avant-bras, me presse jusqu'à son bureau.

— Quelles sont les nouvelles ? grogne-t-il.

Je ne l'ai pas revu depuis l'entretien avec Andral, je n'ai pas oublié son attitude ni mes incertitudes.

— Puis-je vraiment vous offrir ma confiance, Martin ? Lorsque mon père m'a quémandée dans son espace personnel, j'ai eu l'impression qu'il en savait un peu plus que nécessaire.

— Ma chère Ava, si je lui avais colporté ne serait-ce qu'un quart de tes manigances, tu serais tant abîmée par ses heurts que tu ne serais même plus capable de t'exprimer !

Peinée par ses propos déversés sans aucun sentiment à mon égard, je reste interdite. Le regard fixe, j'acquiesce. Il a raison. Aucun coup, aucun reproche ne m'a été attribué par le roi.

— J'ai été les prévenir. Ils vont tout mettre en œuvre dans le but de cacher le maximum de réserve.

— Bien. Tu as eu de la chance qu'on ne t'aperçoive pas sortir. Cela prouve deux choses : nos gardes sont incompetents et tu es inconsciente. Y a-t-il un autre sujet sur lequel tu souhaiterais te confier ?

La peau pâle, sensible, de mon visage doit me trahir, cependant, je secoue la tête de façon négative. Tout n'est pas bon à partager. Sa moue m'apprend qu'il ne semble pas convaincu, pourtant il abdique.

— La famille du royaume des Lunes a été la première à répondre à notre invitation. Ils seront ici dans trois semaines. Ils n'ont qu'un garçon, Dièz, ainsi que trois filles. Ce mariage serait avantageux pour eux sur tous les points ainsi que pour notre peuple. Ce sont des gens biens, Dièz aussi. Il faudra te montrer sous ton meilleur jour.

— J'essaierai.

— Ava. Je ne te demande pas d'essayer, mais d'y parvenir.

Je soupire. *Au diable ta considération, Ava !*

Le domaine des Lunes n'est pas si loin de chez nous. Il siège au milieu de la mer blanche, au nord de nos terres, j'ai entendu murmurer que leurs paysages ressemblaient beaucoup au royaume d'Apophère. Dièz serait donc un bon choix, mon esprit, lui, vogue auprès d'Artus. De ses yeux, de ses mains, de la façon dont il m'observe, de celle qu'a mon cœur de battre plus fort en sa présence.

Je secoue la tête. Interdiction de ternir cette histoire naissante, puis-je m'octroyer une once de bonheur ? Juste un instant ?

Les trois jours précédant l'attaque de mon père paraissent se dérouler en

un claquement de doigts. Je suis terrorisée par ce que je m'apprête à entreprendre. J'ai la conviction que Artus ne m'en voudra pas, néanmoins j'ai si honte, si peur que les autres me reconnaissent. Participer à cet acte de cruauté, être consciente que nous allons affamer ces pauvres gens qui travaillent d'arrache-pied... C'est au-dessus de mes forces. Pourtant, je me dois de cacher mon désarroi.

Mon père, lui, a rarement été si jovial bien que son teint cireux m'interroge. Il crie à tout-va depuis qu'il est debout. J'ai, de manière exceptionnelle, été conviée au petit-déjeuner gargantuesque précédant notre départ. Ma mère, Martin, ainsi que les gardes les plus proches du roi sont aussi présents à table.

La reine garde le nez dans sa tasse de thé. Les soldats engloutissent tout ce qu'ils parviennent à attraper. Martin est égal à lui-même, comme si rien ne l'atteignait tandis que mon père tient à peine en place sur sa chaise, tant il a l'air excité.

J'ai la nausée en pensant à la suite de la journée, aux actes que je vais commettre, à l'image que je vais transporter. Aucun aliment ne traverse le barrage de mes dents, même ma boisson chaude ne réussit pas à passer à travers ma gorge comprimée.

On m'a forcée à enfiler ma tenue la plus exubérante, un manteau assorti. Toute de rouge et d'orange, je pourrai me fondre au travers des flammes que j'allumerai tout à l'heure.

Christin a relevé mes cheveux en une coiffure sophistiquée, tellement tirée que j'en ai déjà mal à la tête. Assise dans la voiture, face à Andral, je serre mes doigts à m'en couper la circulation, les mains cachées à l'intérieur d'un manchon en fourrure de la même couleur que ma robe. L'angoisse me terrasse.

Riley nous accompagne à dos de cheval. À travers la fenêtre de la calèche, je capte son air peiné. Nous sommes impuissants.

À l'arrivée à la première bourgade, c'est Martin qui réclame l'impôt. Puis mon père me pousse hors de la voiture, me conduit vers la grange principale. Celle que tous les villages possèdent afin d'y déposer le foin, le bois pour l'hiver. Elle fonctionne de façon coopérative. Chacun y apporte ce qu'il cultive, les autres paient en échange de ce qu'ils peuvent amener.

C'est donc la réserve de la ville que nous allons détruire. Lorsque les portes de la grange s'ouvrent, je crains que mes amis n'aient pas passé le

message au reste du village. Elle est pleine à craquer. N'ont-ils pas effectué de provisions ailleurs ? Triturant mes lèvres de mon incisive, je cherche une personne qui pourrait me rassurer, en vain.

Après un discours horripilant, pendant lequel mon père assoit son autorité, prévient que sa clémence ne durera pas, une torche enflammée apparaît dans ses mains meurtrières. La chaleur du feu se répand jusqu'à mon visage. Difficile pour moi de cacher aux yeux du peuple les tremblements d'appréhension de mon corps. Le roi s'approche de moi, me tend l'arme du crime paré d'un sourire dément. La peur est le premier sentiment qui s'impose. Mon père m'effraie, la détresse au fond de son regard me terrorise, est-il aussi sûr de lui qu'il le crie toute la sainte journée ?

— Tu sais ce que tu as à accomplir, murmure-t-il.

À ce moment-là, j'adjure pour un miracle afin de ne pas donner une fausse image de moi à mon peuple, pour ne pas gâcher leur travail. Mes prières restent cependant sans réponse. Je n'ai aucun moyen de m'échapper ou d'arrêter ce massacre. Les protestations qui montent depuis la foule me poussent à penser que les villageois n'ont pas été informés. Était-ce trop tard ?

« Nous allons tous mourir cet hiver si vous détruisez nos réserves ! »

« S'il vous plaît, ne commettez pas ça, pensez aux enfants ! ».

Je ravale les larmes de frustration qui brouillent ma vue et me serrent la gorge. D'un avertissement discret, Martin me prévient qu'il faut me hâter avant que mon père ne s'énerve ou ne soit pris d'une autre folie. Tentant d'occulter les pleurs des plus petits, les lamentations des femmes, la colère des hommes, je m'avance afin de lancer la torche enflammée, de toutes mes forces, en plein milieu de la grange.

En un clin d'œil, l'immense brasier réchauffe l'atmosphère. Le roi paraît satisfait, fier de lui.

— Remarquez ce qu'il en coûte de se jouer de moi ! Vous n'êtes rien, vous ne serez que tas de poussière lorsque j'en aurai terminé avec vous, bande de vermines ! Osez encore me menacer ! Osez seulement ! s'insurge Andral de Calligre.

L'âme en peine, je marche dans les pas du monarque qui s'avance vers la calèche, évitant ainsi qu'il ne me rabroue, sous le regard furieux de mon peuple. Pourtant il me sourit, pour la première fois de ma vie, mon père semble satisfait de moi, quelle ironie !

Une scène se déroule à l'identique dans la bourgade suivante. J'ai peur que mes amis n'aient pu prévenir tout le monde, car, là aussi, la grange paraît pleine à craquer. Il m'impose le même manège, pousse vers la calèche, ordonne le départ. En route vers le dernier village, je crains de ne plus parvenir à satisfaire Andral. J'ai laissé un peu de mon âme dans chacune de ces granges, les forces m'abandonnent. Ici, je devrai affronter des gens que j'apprécie, cela me paraît insurmontable.

C'est l'endroit où l'attentat a eu lieu, celui qui abritait les prisonniers avant qu'on ne les arrête. Mon père semble possédé par la fureur.

— Venez ! Présentez-vous à moi, vous qui avez tant de courage ! Je sais que les coupables sont ou ont été parmi vous ! J'ai la conviction que vous les protégez. Tout ce que j'entreprends aujourd'hui ne provient que des conséquences des actes de vos compatriotes ! Lorsque vous aurez froid et faim cet hiver, vous penserez à ces imbéciles qui ont essayé de me porter préjudice ! Vous qui, par deux fois, m'avez manqué de respect, sachez que le moindre écart sera puni de façon plus sévère encore qu'auparavant. Si quiconque ose tenter quoi que ce soit, il sera responsable d'un sacrifice. J'attraperai la première personne qui me tombe sous la main avant de la pendre à l'entrée du château !

Son monologue achevé, le roi, essoufflé, m'impose l'arme du crime, me pousse sans ménagement vers la grange. Je ne supporte plus d'entendre les pleurs, les cris, la détresse de mon peuple. Je me sens à deux doigts de laisser jaillir la bile qui brûle mon estomac. Alors que j'avance avec peine vers le lieu maudit, mon regard accroche celui d'Artus, stoppant ma progression. Accoudé à l'une des arêtes de la grange, il se fond dans le décor parmi les villageois. Mon cœur tambourine, puis d'un pincement de lèvres, d'un léger hochement de tête, Artus m'incite à lancer la torche.

Je n'ai plus la force de retenir les larmes d'amertume qui s'accumulent derrière mes paupières en mettant feu aux récoltes. Lorsque mon père découvre mon visage humide, son sourire prend une nouvelle ampleur.

J'aurais besoin de silence, de solitude afin d'évacuer ma peine, mais le roi, tout à son excitation malsaine, entretient un dialogue ahurissant avec un Martin bien ancré dans son rôle de conseiller.

— C'était une bonne idée, qu'en penses-tu Martin ? As-tu aperçu leurs visages dévastés ? Ah ah, grand bien leur fasse la famine !

— J'imagine qu'ils auront compris, Votre Majesté, tempore Martin.

— Il me faut prévoir la suite, punir d'autres méfaits, durcir les règles. Le prochain... Ah ! le prochain rebelle sera mon plus bel exemple. Si on le pendait par ses tripes ?

Ma gorge se serre de dégoût tandis que Martin demeure muet, se contentant de sourire à son roi. Son calme me donne envie de le secouer dans tous les sens.

Arrivés chez nous, il est temps de garnir un peu plus nos réserves déjà pleines à craquer de tout ce dont les villageois se sont séparés. Je ne décolère pas, leur vie est d'une injustice !

Ce n'est qu'une fois en sécurité relative sur mon lit que je m'autorise à lâcher les sanglots qui s'accumulent depuis le début de l'après-midi. On frappe à ma porte. *Peut-on me laisser une minute ? Juste une minute de répit, est-ce trop demander ?* Martin entre sans attendre de réponse, prend place à côté de moi.

— Ça aurait pu être pire. Il n'a causé aucune victime, nous pouvons nous estimer heureux. Tu as joué ton rôle à la perfection. Je sais que c'est difficile, néanmoins tu auras encore à prouver ta loyauté d'ici ton mariage, sans doute après aussi. Il est impératif que tu t'endurcisses, Ava.

C'est le mot de trop et j'explose.

— M'endurcir ? J'espère que c'est une plaisanterie ! Je suis aussi résistante que le granit ! Grâce à mes chers parents, à leurs employés, à vous ! Comment voulez-vous que j'aie une once de tendresse en moi alors que j'affronte l'ignominie, la violence, l'abus de pouvoir depuis toujours ? Ne vous méprenez pas, Martin ! Je suis certainement la femme la plus solide que vous connaissez, pourtant ça n'empêche pas la compassion, la soif de justice, la colère envers la cruauté ! Jamais je ne m'y habituerai et vous pouvez me croire, mon mari devra composer avec celle que je suis, que ça plaise à mon père ou non. Maintenant, laissez-moi, qu'on ne m'attende pas pour dîner, vous n'aurez qu'à leur annoncer que je suis souffrante !

CHAPITRE 14



J'évite Martin, mes parents, tout le monde au maximum, depuis la mise à feu des granges. Ma colère face à l'attitude de mon père, aux conseils de Martin, devient incontrôlable. Comment peut-il espérer que ce genre de choses devienne acceptable pour moi ? Je le croyais de mon côté, je pensais qu'il désirait améliorer notre existence. Je ferai tout dans le but de conquérir le prince le plus à même d'être bon avec mon peuple, pourtant il faudra qu'il partage mes convictions.

En attendant la venue de la famille du royaume des Lunes, un vrai branle-bas de combat se déroule au château. Alors que la population a faim, Andral de Calligre commande des peintures, de la vaisselle, des tentures. Il réquisitionne des cuisiniers, prévoit les repas... Quelle pièce de théâtre !

Dès que j'en ai la possibilité, je m'enfuis d'ici. L'envie de revoir mes amis, plus particulièrement Artus, me tenaille. J'espère que le comportement de ce dernier à mon égard n'aura pas été compromis par l'ignominie que l'on m'a forcée à entreprendre. C'est la seule chose qui me permet d'espérer encore.

En route pour le village, les poches pleines de pâtisseries pour le groupe, je suis saisie par le froid. Il devient nécessaire de trouver un manteau avant de tomber malade.

Je ne perds pas de temps en ville, bien que l'envie soit là, je suis gelée. Lorsque je parviens devant la maison d'Artus, mes mains sont si engourdis que je peine à taper à la porte. Il est midi, l'heure du rendez-vous journalier de la troupe, j'ai la certitude qu'ils seront tous présents. Pavia ouvre, me tire à l'intérieur. La chaleur de la pièce m'enrobe comme une aura de bien-être, je me rue alors devant la cheminée pour réchauffer mes doigts engourdis.

— Tu risques des engelures, Ben. On ne peut pas te fournir des gants et un

manteau au château ? m'interroge Haylom.

Impossible de me sortir de ce guêpier sans paraître suspicieuse, je hausse les épaules, expose le trésor caché dans mes poches. Le calme s'installe, je pourrais rire de leurs yeux exorbités, je peux d'ailleurs en apercevoir certains saliver, pourtant rien n'est drôle dans cette histoire. Encore moins la faim.

— Il y a des scones à la confiture, du pain aux figues qui était encore tiède quand je l'ai chipé, ainsi que des brioches au sucre.

Tous m'observent en silence. Les aurais-je offensés ? Ce que je prenais pour une petite attention pourrait être perçu comme de la pitié. Elia met fin à ma torture psychique en me sautant dans les bras, m'écrasant les côtes jusqu'à me provoquer des douleurs.

— Je n'ai pas dégusté de scones depuis des années, ils sont trop onéreux pour nous et papa ne sait pas les cuisiner, m'informe-t-elle.

— Toutes ces douceurs sont trop chères pour nous tous, continue Haylom. Mangez, je vais garder celui qui m'est destiné pour ma femme.

— Non, non, gardez tout, il y en a bien assez pour que chacun se délecte et que vous en rameniez à votre épouse ainsi que toi, Elia, à ton père, les rassuré-je.

— Tu ne risques pas d'avoir des soucis ? s'inquiète Anton.

— Les problèmes sont mon quotidien. Régalez-vous.

Mes ultimes mots sonnent le glas de l'attente, tous se jettent alors sur les pâtisseries. J'en ai moi-même dévoré une en chemin, le plaisir que je lis sur leurs visages me comble de joie, apaise un peu l'angoisse des derniers jours.

— Aviez-vous eu le temps de prévenir tout le monde ? Il paraît que les réserves étaient combles, m'inquiété-je.

— Les trois villages ont bien été informés, la plupart de nos vivres ont été cachées, me rassure Elia.

— Nous avons décidé de laisser une devanture dans chaque réserve afin de donner l'illusion qu'elles étaient pleines. Si le roi était tombé sur des granges vides, il aurait fouillé le village, nous préférons l'éviter, continue Haylom.

Pour les parcelles qui ont été incendiées par les soldats après notre départ, rien n'a, par contre, pu être réalisé.

L'excitation de la première partie de notre réunion laisse place à l'appréhension des mois à venir. Tous se demandent comment récupérer les

champs pour le printemps, néanmoins une entraide entre les paysans est en œuvre. Tout n'est pas perdu.

Je leur apprends la venue du royaume des Lunes, nous nous mettons tous d'accord afin qu'il n'y ait plus de manifestations rebelles jusqu'au bal final. Les enjeux et les risques sont importants pour tous. Ignorant ma véritable identité, tous y vont de leurs commentaires sur le prince Dièz, et la légèreté reprend le pouvoir sur notre humeur morose.

— Il paraît qu'il pue des pieds, nous surprend la jeune femme.

Je pouffe.

— Comment diable peux-tu détenir une telle information ? m'insurgé-je.

Elia hausse les épaules comme une innocente.

Après un moment de flottement, nous éclatons tous de rire et j'ai peur qu'on me reconnaisse. Modifier ma voix me demande beaucoup de concentration, il m'est impossible de la maintenir lorsque je glousse. Pour l'instant, je les dupe, croisons les doigts afin que cela continue.

— Blague à part. Il se murmure que le roi de Lunes est sévère, mais juste. Tout comme son épouse qu'il inclut dans toutes ses décisions. Or, il n'a qu'un garçon, il se doit de le marier convenablement, car ses trois filles risquent de lui coûter cher, reprend Haylom.

— Leur peuple est serein, leur impôt est correct. Ils sont un peu plus dérangés que nous par les températures. Leur pays est plus froid, néanmoins la pêche est bien meilleure, continue Pavia.

J'effectue le plein d'informations, de chaleur humaine pendant quelques heures puis, le moment de retourner au château pour moi et au travail pour les autres se rappelle à nous. On me remercie encore pour les gâteaux, chacun repart de son côté. J'aimerais rester.

Je brûle d'envie qu'Artus me suive, j'ai évité son regard tout l'après-midi afin de ne pas être démasquée, je ne tiens plus. Par malheur, Pavia ne semble pas avoir l'intention de quitter la maison. L'âme en peine, je les salue avant d'emprunter le chemin du bois.

Alors que je descends le dernier vallon menant à la forêt, quelque chose percute l'arrière de ma tête, mon béret en tombe. Le vent s'infiltre dans mes cheveux et le temps que je me retourne pour identifier l'objet, l'auteur de l'agression m'entraîne au sol dans un tourbillon de mèches blond cendré ainsi que d'yeux bleus.

Stoppés dans notre course par le talus qui s'aplanit, Artus se retrouve

allongé au-dessus de moi. Je dois avoir le nez rougi par les températures hivernales, la chevelure sens dessus dessous à cause de notre chute. Pourtant, je ne lis que tendresse, admiration lorsqu'il m'observe. Qu'il est étrange de surprendre quelqu'un vous trouver à son goût !

Je laisse ce sentiment de bien-être m'envahir tout entière, abaisse les paupières dans l'attente du baiser qu'il s'apprête à me donner.

— J'ai eu si peur que tu m'en veuilles... chuchoté-je.

— Je sais que, comme nous, tu as les poings liés. Je ne te tiendrai jamais rigueur des actes dont tu n'es pas responsable. Tiens, elles sont trop petites pour moi, de toute façon.

Artus me tend une paire de moufles en laine, je déglutis difficilement. C'est symbolique, gratuit, empreint de tendresse. Aucun mot n'est nécessaire, nous passons de longues minutes enlacés, à jouir d'un amour naissant avant que le froid ne nous rappelle à l'ordre et nous contraigne à nous séparer. Je pourrais rester des nuits entières dans l'air glacial, rien que pour profiter du confort de ses bras, pourtant le devoir me pousse à le libérer.

Soulagée par les propos de mes amis sur les réserves des villageois, je retourne au château un peu moins en colère.

J'accepte même de poser pour l'artiste qui esquissera les tableaux censés impressionner toutes les royautés à venir. Il n'y avait pas tant d'efforts faits pour le monarque d'Apophère...

Les trois semaines nous séparant de l'arrivée de la famille des Lunes passent trop vite à mon goût. Je n'ai pas assez de temps pour moi. Le peintre, terrorisé à l'idée de décevoir le roi, réalise mille retouches sur son portrait pourtant somptueux. On peut aussi lui attribuer le talent de nous avoir réunis tous les trois sur une même toile alors que nous ne nous croisons presque pas. Son professionnalisme est tel qu'on remarque à peine que nous nous détestons tous. À peine.

Il me reste vingt-quatre heures avant l'arrivée du prince, je compte bien en profiter pour passer du temps avec Artus. Ces trois semaines auront eu le mérite de nous rapprocher à un point qu'il m'est impossible d'imaginer une vie auprès d'un autre.

Nous n'évoquons jamais nos conditions respectives. Aucun de nous n'est idiot au point d'oublier que l'issue de notre histoire est vouée à l'échec, pourtant par les temps qui courent, nous nous octroyons le bien-être que

nous pensons requérir.

Artus est un homme incroyable, plein de surprises. Il m'a appris à pêcher, nous avons mangé le poisson cuit sur un feu de camp. Nous avons dansé sur des musiques n'existant que dans nos esprits. Je voudrais crier au monde entier notre bonheur, jamais je n'ai été si heureuse. Je pousse loin la certitude que cet amour aura un jour une fin.

Elia vient d'être promise à un homme du village. Elle n'est pas mécontente, ce sont ses mots. On lui présente la personne avec qui elle va passer le reste de sa vie, son seul ressenti étant que « ça aurait pu être pire ». Je suis dépitée. Son père ne pouvant offrir qu'une maigre dot, il a fallu trouver le meilleur parti dans ses moyens. Le futur mari d'Elia est aussi pauvre qu'elle, mais il est gentil, elle devra s'en contenter. Cette situation me rend plus déterminée que jamais à changer les mœurs, permettre aux femmes de s'instruire, de choisir...

En ce dernier jour avant l'arrivée d'un prince que je vais devoir m'efforcer de courtiser, l'ambiance entre Artus et moi n'est pas des plus sereines. Serrés l'un contre l'autre, assis sur une souche d'arbre, je profite de sa chaleur. Il est en train de me fabriquer une couronne de houx. J'observe son beau visage, ses mains puissantes, habituées au travail, les mèches de cheveux qui s'échappent toujours sur son front. Son nez droit, sa mâchoire carrée font déjà de lui un homme. Je l'embrasse juste sous l'oreille avant de me jeter à l'eau.

Nous sommes presque des adultes et nos baisers ne cessent de nous rendre fous. J'ai plus d'une fois failli écouter mon corps, voulu laisser Artus me soulager de cette tension. J'ai toujours reculé afin de respecter les convenances. Aujourd'hui, je n'y attache plus d'importance. Nous vivons dans un monde qui nous enterre sous les règles, les lois, l'injustice. Tous les plaisirs nous sont interdits. Artus est merveilleux, je suis sûre de pouvoir affirmer que je suis amoureuse de lui. Ne pourrais-je choisir l'homme qui prendra ma virginité ?

J'attrape son visage entre mes moufles afin de le tourner vers le mien, pose mes lèvres sur les siennes, l'embrasse tendrement. Comme toujours, Artus répond à mon baiser, enroule sa langue autour de la mienne. Très vite, la douceur est remplacée par l'urgence. Emporté par notre étreinte, Artus délaisse sa couronne, me dévore. L'envie de sentir plus de chair, d'avoir plus de contact nous terrasse, il s'allonge sur moi, décuple mon plaisir en

pressant son intimité contre la mienne. Ne connaissant rien de l'acte sexuel en lui-même, je suis pourtant persuadée que le laisser me posséder me soulagerait d'un poids pesant trop lourd dans mon bas-ventre.

Pour la première fois, j'ose poser mes doigts sur la protubérance de son pantalon. Le gémissement provoqué par ce geste me pousse à continuer, à descendre puis monter le long de son entrejambe. Le désir s'intensifie aussi en moi à mesure que ma main, coincée entre nos deux corps, frotte mon sexe déjà humide. J'ai envie de plus, de tellement plus !

Artus halète, m'embrasse avec profondeur avant de plonger son visage sous mon oreille. Je me sens sur le point de défaillir et ne peux retenir une série de soupirs quand un plaisir charnel explose entre mes cuisses. Quelques secondes plus tard, Artus grogne dans mon cou.

Les yeux humides, je comprends que je viens de vivre mon premier orgasme au contact de l'homme qui compte le plus pour moi. Quels que soient les événements à venir, je n'oublierai jamais ce moment.

Quelques secondes s'écoulent, Artus reste blotti dans mon col. Je commence à me demander s'il va bien. Je le repousse dans le but de croiser son regard, il s'écarte d'un bond, se met debout sans jamais m'affronter. De façon plus mesurée, je le rejoins, m'époussette, attends une explication. Aucun mot, un contact. Artus me percute, attrape mon visage entre ses mains, m'embrasse avec passion.

— Je suis fou de toi, Ava ! souffle-t-il en posant son front contre le mien.

Parée de mon plus grand sourire, je m'apprête à lui avouer mon amour réciproque lorsque son attitude se transforme.

— Qu'y a-t-il ?

— Nous devons tout arrêter, pendant qu'il en est encore temps ! rumine-t-il.

Je perds pied. J'ai l'impression d'avoir vécu un moment merveilleux en sa compagnie, rempli d'espoir ! À mesure que mes yeux se remplissent de larmes, que mon cœur se serre, je secoue la tête, submergée par l'incompréhension.

— Tu vas épouser un prince ! Un homme de sang royal, tu m'entends ! Une fois que ce sera accompli, qu'adviendra-t-il de moi ?

— C'est loin d'être acté ! Pourquoi faut-il que tu gâches ce moment ? Je ne suis pas encore mariée. Personne n'est sûr qu'un de ces princes acceptera ma main !

— Oh, Ava, regarde-toi s'il te plaît. Tu es si jolie, futée, en plus d'être adorable. N'importe qui voudrait de toi...

Son air désesparé m'empêche de répondre quoi que ce soit. Avec la présence de la famille des Lunes au château, j'ignore quand je pourrai le revoir, je refuse donc que notre dernière journée se termine ainsi. Je le rattrape alors qu'il s'est éloigné de moi, le serre dans mes bras, l'obligeant à m'imiter. Par cette étreinte, j'essaye de transmettre tout l'amour que j'éprouve. C'est insuffisant si j'en crois son attitude sombre.

— J'éprouve de forts sentiments pour toi, Artus. Une vie avec toi dans un château, une chaumière ou même une simple cabane au milieu de cette forêt ne représente que bonheur à mes yeux. Rien d'autre n'a d'importance. Laissons-nous le loisir de rêver encore un peu.

En gagnant ma demeure, mes sentiments sont partagés. Je n'ai pas réussi à rallumer l'étincelle qui caractérise le regard d'Artus. Si je comprends ses appréhensions, je suis pour le moment incapable d'imaginer pouvoir me passer de lui.

L'âme en peine, je me dirige vers ma chambre lorsque je rencontre Riley, agité.

— Martin te cherche depuis des heures ! Va vite le retrouver dans son bureau !

Pressant le pas, je me rue vers l'ami de mon père, la boule au ventre. Que vais-je pouvoir inventer pour justifier mon absence ? Je reprends mon souffle, tente de me façonner un visage innocent, puis frappe à la porte. Cette dernière s'ouvre quasi instantanément sur un Martin rouge de colère. J'entre, reste impassible tandis que le maître des lieux prend place, muet.

— Vous me cherchez...

— Où étais-tu ? cingle-t-il.

— J'étais dans la forêt.

— Avec qui ?

— J'étais seule. Je crois avoir le droit d'aller et venir à ma guise maintenant que les risques de rébellion sont écartés !

Sans répondre à ma supposition, Martin se lève, s'approche de moi, avance une main vers mon crâne.

Trop habituée à recevoir des coups dans l'enceinte de ce château, je me recroqueville afin de parer l'attaque... en vain. Une tension au sein de mes

cheveux m'informe que Martin vient d'y enlever quelque chose.

Lorsque je relève la tête, deux brindilles ainsi qu'une feuille de chêne dansent entre ses doigts.

— Que diable fabriques-tu dans les bois, Ava ?

Un feu prend possession de mes joues à mesure que je rougis, trahissant par-là ma culpabilité. Je refuse de répondre, gardant le visage baissé vers le sol.

— Je voulais te remémorer les façons de charmer un garçon, étant donné que le prince arrive demain... mais il semblerait qu'un entraînement soit inutile. J'espère que tu as conscience de l'attitude à adopter dans ta condition. Certaines... hum... choses doivent être conservées !

Au moment où il évoque ma virginité, je n'y tiens plus. Furieuse, je claque la porte de son bureau avant de m'enfuir vers ma chambre. Je sais qu'il a raison, pourtant je refuse qu'une deuxième personne mette fin à mon bonheur dès ce soir.

Encore une fois, me voilà rattrapée par mon devoir. Au milieu des vapeurs du bain dans lequel je ressasse, je soupire. Puis je pense à Elia, à ce qui l'attend et j'arrête alors mon apitoiement. Si je n'ai pas le choix de mon époux, j'ai au moins la certitude de toujours être à l'abri du besoin. Je me console en me promettant de parvenir à accéder au pouvoir, celui de changer les règles.

CHAPITRE 15



Une véritable pièce de théâtre, voilà ce à quoi je participe. Je prends immédiatement conscience que mon père n'a jamais eu l'intention de me promettre à Nail, du royaume d'Apophère. Il semblerait que le domaine des Lunes soit plus intéressant selon ses critères.

Cette fois-ci, le choix de la tenue ne m'a pas été laissé. Forcés d'exposer le blason de notre famille, nous arborons un accoutrement clinquant. Tous vêtus de rouge et noir, l'emblème de Slore parade épinglée sur notre poitrine à tous : une dague ébène transperçant une pomme trop proche de la couleur du sang pour être innocente. J'ai la désagréable impression d'être mise en vente sur un étal de boucher.

La salle de réception a été décorée afin que toutes les tentures soient étincelantes. Au fond de la pièce, sur une petite estrade dominant l'auditoire, siègent trois trônes. Le roi, la reine et moi sommes assis dans l'attente de l'arrivée de nos invités.

Malgré les enjeux de ce mariage, j'ai plus d'appréhensions à rencontrer les princesses des Lunes que mon potentiel époux lui-même. D'après ce que m'a signalé Martin, deux sont plus jeunes que moi tandis que la troisième a mon âge. Dièz ayant dix-huit ans dans quelques jours.

Le monarque de ce royaume ainsi que son épouse ont la réputation d'être des gens sévères, je redoute alors l'attitude de leurs filles à mon égard.

J'ai été briefée en vue de cette rencontre : demeurer digne, afficher mon regard le plus hautain possible, laisser croire à mon désintérêt. Pousser à penser que le choix nous appartient, me rendre charmante tout de même. Mon père se charge du reste. En gros, je dois donner l'impression d'être une garce imbue de sa personne, dénigrant les autres, tout en sachant me montrer légère.

Je comprends que ce cirque est un jeu de paraître, commun aux rois de notre monde, lorsque la famille invitée investit les lieux. Le monarque, son épouse, suivis de leurs quatre enfants, pénètrent la salle de bal dans une attitude froide, dédaigneuse. Tous sont habillés de la couleur de leur blason : un croissant de lune jaune brodé sur une étoile argentée. Je dois avouer qu'il est splendide, bien plus avenant que la dague qui orne nos armoiries.

Après un salut de rigueur, pendant lequel mes parents et moi ne bougeons pas un cil, le roi Vitor Acévêdo effectue l'exhibition.

— Mes hommages, Votre Majesté. Nous sommes flattés d'avoir été conviés au sein de votre domaine. Permettez-moi de vous présenter ma reine, Ana.

Cette dernière se plie en une nouvelle révérence.

— Voici mes filles, Nina, la benjamine, Isola et Lùz. Enfin, Dièz, le prince du royaume des Lunes, termine Vitor Acévêdo non sans fierté.

L'attitude de Dièz ne laisse en rien présager de ses sentiments à l'égard de la parade qui se joue devant nous, mais je surprends plusieurs fois son regard sur moi.

Une fois les présentations effectuées, nos invités sont conduits à leurs appartements afin de prendre un peu de repos avant le dîner. La salle à manger a, elle aussi, bénéficié d'un coup de jeune, je crains que tout ce rouge ne relève les penchants colériques de mon père.

Je ne suis pas autorisée à enfiler une tenue plus confortable ni à détacher mes cheveux dont la coiffure torture mon crâne. Mes parents ne m'adressent pas la parole, je ne croise ni Martin ni Riley de tout l'après-midi. C'est long. J'aurais apprécié de pouvoir discuter avec une personne qui ne me déteste pas avant de sauter dans la cage aux lions.

Lorsque l'heure de se présenter au repas arrive enfin, l'indifférence prend le dessus. Peu importe ce qu'on pense de moi, je ne suis pas celle qui sera jugée dans le fond, mais bien mon père ainsi que ses moyens. Je me rends donc là où l'on m'attend, sans plus appréhender quoi que ce soit.

Le placement a été ajusté pour que les couples royaux soient installés sans qu'aucun ne domine l'autre, ainsi les quatre enfants Acévêdo et moi-même sommes à l'écart des adultes. Les trois princesses ne cessent de me fixer depuis que nous sommes installés à table contrairement à Dièz qui agit comme si je n'existais pas. L'inconfort de la situation me pousse à la bêtise. Je suis sur le point de leur proposer un portrait de mon visage lorsque la

cadette interrompt mes pensées.

— Vous êtes jolie, me complimente Nina, la plus jeune des sœurs.

Un peu étonnée par sa réplique, je comprends néanmoins qu'elle-même est surprise par ce constat.

— Eh bien, merci.

— Vous avez la réputation d'avoir un physique disgracieux au sein de tous les royaumes, continue-t-elle.

— Nina ! Cesse sur-le-champ ! la réprimande Dièz.

— Quoi ? Ose affirmer le contraire ! Je suis sûre que tu la trouves jolie !

Mon attention penche vers le jeune homme sans que je puisse me retenir, Dièz rougit d'embarras. Il est plutôt beau garçon : la peau mate, les cheveux noir corbeau, des yeux aussi sombres. Sa grande taille ainsi que la barbe naissante au bord de ses joues lui donnent l'allure d'un homme. Je baisse la tête, ignorant la gêne qui transparait sur le visage du prince. Je connais la raison de cette réputation. Mon père la colporte à tout-va, tant son estime pour moi est basse. Quel est son intérêt ? La surprise ? Si ma confiance en moi n'est pas au summum, je suis consciente d'être agréable à observer à l'instar de ma mère à qui je ressemble tant.

Perdue dans mes interrogations, je n'entends pas tout de suite que la sœur aînée s'adresse à moi.

— Veuillez m'excuser, vous disiez ? prié-je.

Oui, en plus d'être hideuse, je suis impolie. Satisfait, Dièz ?

— Je vous demandais si vous trouviez mon frère à votre goût.

C'est à mon tour d'être embarrassée, ma peau pâle ne cachant pas la rougeur qui s'empare de mes joues. J'entends Dièz soupirer, prier ses sœurs de cesser les questions pénibles dans un murmure, pourtant je coupe toute messe basse.

— C'est le cas, Altesse, je serais difficile de m'en plaindre.

L'arrivée du repas me sauve de plus d'investigations auprès des princesses. La place est donc libre afin que le roi et son épouse étanchent leur soif de connaître leur potentielle future belle-fille.

Je passe le dîner entier à satisfaire la curiosité indiscrete de nos convives en enjolivant la vérité comme il m'a été prié de le faire. « Bien sûr, j'adore les toilettes, d'ailleurs, le tissu des vôtres donne à rêver », « Évidemment, la musique, les bals sont mes occupations favorites ».

Pitié, que ce repas se termine vite. J'apprends que la famille restera une

quinzaine de jours à la cité de Slore. Quinze, c'est bien trop long sans voir Artus.

Lorsque, enfin, le dîner prend fin, les femmes ainsi que les enfants sont invités à laisser les rois discuter, fumer ou boire dans le boudoir réservé à l'occasion. J'ai à peine posé un pied à l'extérieur de la salle que les trois sœurs des Lunes me sautent dessus.

— Princesse Ava, vos couturières sont-elles douées ? m'apostrophe Nina.

— Quant à vos tissus ? D'où viennent-ils ? interroge Lùz. En ce qui concerne vos bals, comment se déroulent-ils ?

— Les jeunes hommes ici sont-ils tous aussi bien éduqués qu'on le prétend ?

J'ignore à laquelle répondre en premier tant leurs questions résonnent en même temps.

— Laissez-la donc respirer ! Serait-ce trop vous demander qu'un moment isolé afin d'apprendre à nous connaître ?

Je relâche mes épaules, quelque peu soulagée.

— Je vous prie d'excuser mes sœurs, Ava, vous devenez leur attraction préférée. Voudriez-vous m'accompagner pour une visite de votre demeure ?

Même si je m'étais préparée à des moments en tête à tête, je pensais que j'aurais un peu plus de temps devant moi. Jouer le rôle de la jeune femme lambda, nunuche, durant ce repas, a pompé toute mon énergie. Malheureusement, j'imagine mal comment décliner, j'attrape le bras que me tend Dièz sous les gloussements de ses sœurs avant de l'entraîner vers la première aile du château.

— Les princesses des Lunes vous apprécient déjà ! m'apprend-il.

— Elles semblent adorables.

— Oh, elles peuvent être tout à fait détestables, pourtant la plupart du temps ce sont de gentilles filles. Nina a raison, vous êtes vraiment délicieuse.

Peu habituée aux flatteries, je sens ma peau s'échauffer sous le compliment. Un sourire timide est ma seule réponse.

— D'autant plus lorsque vous rougissez. Je vous avoue être soulagé. Vous êtes décrite comme une princesse à l'ego démesuré, cruelle à souhait, mais je peux déjà constater que ce ne sont que des rumeurs infondées.

Je secoue la tête de contrariété. D'où viennent tous ces ragots, ces fausses informations à mon sujet ? Nail n'aurait pas pu transmettre de tels

renseignements, le seul responsable plausible doit être mon père. Pourtant, je ne saisis pas son but.

J'entraîne Dièz dans tous les couloirs du château avant de m'arrêter face à ma pièce préférée : la bibliothèque. Le prince est un homme attentionné, autant dans son discours que dans ses gestes respectueux. Étant donné la réputation de ses parents, je suis un peu surprise, pourtant comme je viens de le comprendre, il ne faut pas se fier aux rumeurs.

À l'opposé de Nail, je perçois avec satisfaction que Dièz n'est pas insensible à mes charmes. Néanmoins, à chaque fois que ses yeux sombres et charmeurs se posent dans les miens, l'image d'Artus s'impose à moi avec une violence telle que je détourne le regard. Il est certain que les moments passés avec Artus ne peuvent pas être comparés. Dans ces moments-là, je suis moi, Ava en toute transparence, nos buts communs poussent à l'authenticité.

Je constate avec joie que l'éducation du prince le rattrape, dissipant mon trouble. Sans grande surprise, le sujet de conversation favori de Dièz se trouve être lui-même.

— Je pratique la chasse avec passion. C'est un hobby transmis de génération en génération dans notre royaume, j'ai hâte que vous m'aperceviez sur un cheval !

— Et moi donc... susurré-je pleine d'ironie dissimulée.

— J'appartiens, bien sûr, à l'armée du château, je m'entraîne beaucoup, aussi, j'aurai peu de temps à vous consacrer, je suis certain que vous le comprendrez.

— Je vous admire même pour cela, Dièz.

Martin serait fier de moi.

La seule chose qui m'attendrit au fond, c'est son amour sincère pour les animaux auprès desquels il passe de longues journées, notamment les chevaux de l'écurie royale. Pas un mot sur son peuple ou ses projets d'avenir, aucune question sur ce à quoi je pourrais aspirer. Il part sans doute du principe qu'en tant que femme, je dois être aussi cupide que toutes les nobles. Je suis atterrée, pourtant pouvais-je m'attendre à autre chose ?

Tout de même gentleman, Dièz m'offre mon premier baisemain en guise de bonne nuit après un monologue complet d'une heure. S'il a remarqué les cicatrices laissées par la dernière colère d'Andral, il n'en a rien laissé paraître.

Les quinze jours qui suivent sont une torture. On ne m’octroie pas une minute de solitude, pas un seul moment pour m’échapper du château, aller rejoindre mes amis, retrouver Artus.

Les trois sœurs des Lunes sont adorables, bien que Lùz semble avoir quelques réticences à mon égard. Je passe peu de temps avec le prince qui est souvent convié avec les rois. De ce fait, mes journées sont remplies de balades sans intérêt, de goûters agrémentés de thés, de pâtisseries, si ennuyeux les uns que les autres pendant lesquels je suis obligée de feindre de m’amuser. Il arrive que les reines nous rejoignent, s’agitent autour de sujets inintéressants.

Lorsque le moment de leur départ arrive enfin, Lùz s’approche de moi pour la première fois, m’attire à l’écart.

— Tu n’es pas comme eux. N’épouse pas mon frère ou tu seras aussi malheureuse que moi, murmure-t-elle.

Je reste bouche bée tandis qu’elle s’avance vers sa calèche. Est-ce un conseil ? Une menace ? Son attitude détachée tout au long de son séjour prouverait-elle un mal-être profond face à ce qui nous entoure ? J’aurais dû tenter une approche auprès de cette sœur de mon âge. Je dois avouer qu’une vie au royaume des Lunes ne m’enchante pas, sera-t-elle meilleure ailleurs ? Lùz pourrait-elle être une alliée ?

La route à venir pour nos invités étant prévue sur plusieurs jours, leur départ s’effectue au matin, ce qui me laissera le temps de m’enfuir vers le village afin d’aller retrouver Artus.

Par malheur, le convoi disparaît à peine de notre vue, qu’Andral me convoque pour un entretien. Agacée, je n’ai même pas la présence d’esprit d’avoir peur. Escortée par Martin qui va se joindre à nous, je me déplace en traînant des pieds jusqu’au bureau de mon père.

Lorsque nous pénétrons dans la pièce, le roi prend place nonchalamment derrière son secrétaire, les coudes posés sur les accoudoirs, les mains relevées en prière sur sa bouche. La confiance que lui témoigne sa posture me rappelle à l’ordre, me provoquant un frisson d’effroi. Martin, sourd à ma détresse, s’installe face à mon père, tandis que je n’ose pas bouger tant qu’on ne me l’a pas imposé.

Andral de Calligre me sonde, son regard perçant s’infiltrant dans chacune des fibres de mon être, me laissant imaginer toutes sortes de punitions pour quelque chose que je n’ai pas encore conscience d’avoir réalisé.

— Il te reste deux prétendants à rencontrer sur Okéron. Je refuse l'éventualité d'un prince d'un autre continent. J'ai déjà refusé leurs propositions. Pour garder un œil sur mes terres, je veux choisir quelqu'un d'ici. Malheureusement, tu es aussi décevante que je l'attendais. Martin devait t'apprendre à séduire, courtiser les hommes. Comment comptez-vous justifier votre échec ?

Tandis que Martin se confond en excuses, prétextant qu'il n'a pas assez insisté, c'est sur moi que l'attention du roi reste focalisée. Qu'ai-je à stipuler pour ma défense ? Rien. J'ignorais qu'il fallait que je me prostitue afin de gagner l'intérêt de ces hommes.

— Le prince Dièz a eu l'air de m'apprécier, réponds-je.

Andral se déplie de façon subite, effectue le tour de son bureau avant de venir attraper une poignée de mes cheveux défaits, juste derrière la nuque. Si j'avais été assise, il m'aurait sans doute soulevée du siège avec ce geste.

— Je ne veux pas que ces hommes savourent ta compagnie, Ava. J'exige qu'ils te désirent, qu'ils aient tant envie de t'avoir, qu'ils se battent pour t'acheter !

Glacée, tant par les mots que par l'attitude menaçante de mon père, je n'ose rien rétorquer, gênée par ce qu'il sous-entend. Mon regard se pose sur Martin, silencieux, dont la mâchoire est serrée à craquer.

— Tu es le seul apte à dresser cette incapable, Martin. Je compte sur toi pour qu'elle ne me déçoive plus ou bien tu auras à répondre de son inaptitude.

— C'est compris, Votre Majesté.

— Laissez-moi ! ordonne le roi.

Une impression de crasse me colle à la peau, je fuis ce bureau comme si le diable en personne y résidait. Que vient-il vraiment de prétendre ?

— Suis-moi, Ava, crache Martin.

J'ai développé une certaine confiance en lui, pourtant ce soir, je me demande si j'ai eu raison. Mon père a-t-il exigé à son conseiller de m'initier aux péchés de chair dans le but de divertir les princes ? J'espère avoir mal compris. Je croise les doigts afin qu'il ne me pousse pas aussi loin.

Lorsque la porte claque, je ne peux m'empêcher de rester près de la sortie, au cas où. Martin gesticule autour de son bureau, une main dans une poche, l'autre derrière son crâne. Il semble mal à l'aise. Pas autant que moi.

— Que les choses soient claires, je n'accomplirai jamais ce que m'impose

le roi. Il tombe plus bas à chaque fois. Je ne sais plus quoi proposer afin qu'il retrouve la raison... Bon sang... Écoute-moi bien ! Je vais t'enseigner ce à quoi les hommes peuvent être sensibles. Je vais juste te l'expliquer, avec des mots. Tu vas apprendre, Ava, tu dois retenir chaque mot ! Et tu donneras l'illusion auprès de ton père. C'est compris ?

Écœurée par l'attitude qu'on m'impose tout autant que rassurée par le comportement de Martin, je hoche la tête en silence.

— Tu as déjà des cartes en main grâce à ton physique avantageux. La première étape consiste à travailler ton regard. Tu dois donner l'image d'être... bon sang, d'être attirée par le prince qui se trouve face à toi. Vas-y, essaie.

Je m' imagine Artus, j' agis de mon mieux.

— Comme ça ?

Martin reste de marbre, un tic nerveux agite sa mâchoire.

— Exactement comme ça, oui.

Il passe des heures entières à m'expliquer la meilleure façon de manipuler un homme grâce à mes charmes. Je joue les actrices, utilise mon corps. Cette leçon nous éprouve tous les deux, si bien que quand il y met fin, il n'ose plus croiser mon visage.

— Va prendre l'air. Je... Je voudrais être seul, à présent.

Sans hésiter, je déguerpis le plus vite possible. Ces quinze jours ainsi que les derniers évènements me laissent vide. J'ai besoin de rencontrer des gens sains d'esprit, des personnes qui m'apprécient pour ce que je suis vraiment.

Après un rapide passage dans la forêt afin de me changer, je vole jusqu'au village. En ce milieu d'après-midi, j'ignore où se trouvent mes amis, j'opte alors pour me rendre chez Artus. Après avoir couru pour arriver ici, je ne souffre pas du froid. D'autant plus que je porte les moufles que Artus m'a offertes. Maintenant coutumière des lieux, je retrouve sans peine la maison, frappe. Personne.

Elia m'ayant indiqué que son père était ferronnier, je décide de tenter ma chance dans le village. Errant dans les artères animées, je tends l'oreille dans le but de reconnaître le son de l'enclume de métal frappée par les outils. La bourgade est en effervescence, quel que soit le moment de la journée, rendant la tâche plus difficile que prévu. Par chance, au détour d'une rue, le « bang, bang » caractéristique du marteau m'arrache un sourire.

Une porte entrouverte camoufle le travail de l'artisan. Curieuse, je glisse le bout de mon nez dans l'embrasure, aperçois Elia occupée à nettoyer quelques outils dans le fond de l'établi. J'hésite à la déranger, pourtant je brûle de percevoir un visage amical. Avant que je n'aie le temps de me poser plus de questions, la jeune femme prend conscience de ma présence. Elle me salue de grands signes enthousiastes, chuchote dans l'oreille de son père qui se tourne vers moi. Par habitude, mon souffle reste bloqué bien au chaud dans ma poitrine. L'appréhension a la vie dure. C'est une main en guise de bonjour qui se lève, accompagnée d'un hochement de la tête en direction de sa fille qui me rejoint.

— Salut, Ben ! Voilà un bail !

— Je ne te dérange pas ?

— Le patron m'envoie en pause ! Viens, on va se balader, j'ai besoin de prendre l'air.

Elia est un tourbillon de fraîcheur. Elle est vive, et pleine d'esprit, j'aime passer du temps avec elle. Je demande des nouvelles du village, j'en donne du château au détour des rues pavées.

— Où allons-nous ?

— Oh ! j'apprécie de m'installer au milieu des champs pendant mes pauses. J'y croise souvent un des garçons, ça me change les idées. Moins de boucan, moins de gens, de l'air frais.

Il doit être difficile de passer sa journée enfermée dans un atelier avec la chaleur du feu, le bruit du marteau en continu. Ravie qu'elle me mène certainement à Artus, je la suis en souriant. Lorsque nous parvenons aux champs en question, je me fige. Je découvre le carnage effectué par les soldats. Il ne reste rien à part une poussière noirâtre ainsi qu'une odeur âpre, tout a brûlé.

CHAPITRE 16



Absorbée par le désastre auquel je suis confrontée, je ne remarque pas tout de suite que Elia s'est avancée à droite du champ. Je me dépêche de la rattraper avant de découvrir qu'elle se dirige vers Artus. Mon cœur bat plus vite quand je le reconnais, le temps m'a paru si long, loin de ses bras. Pourtant, il s'arrête une fraction de seconde lorsque je prends conscience qu'une femme l'accompagne.

Ajustant mon béret, je les rejoins, toute à ma hâte de revoir celui qui emplit mes pensées depuis quinze jours interminables.

— Salut, Ben, je te présente Céleste, énonce Artus.

— Bonjour, je suis la... la voisine d'Artus et Pavia.

Troublée par l'hésitation perçue dans la voix de la jeune femme, je me montre sous mon meilleur profil en lui serrant la main, un masque de courtoisie bien en place. Un sentiment désagréable, que j'identifie tout de suite comme de la jalousie, envahit mes veines à toute allure, m'emplit de colère. Je suis d'autant plus désorientée que Artus me semble être mal à l'aise. Je me rends compte que je suis en train de les fixer de façon impolie lorsqu'il répète la même question pour la deuxième fois, d'un air réprobateur. Décidant de ne pas nous attirer de problèmes, je passe outre ce malaise et reprends contenance auprès du groupe.

— Ben, tout s'est bien déroulé ? insiste-t-il.

— Oh ! tu sais, avec la visite de la famille du royaume des Lunes, il fallait tout le monde au château. Nous sommes tous bien contents qu'ils soient retournés chez eux, rétorqué-je en forçant sur ma voix afin de répondre à la question d'Artus.

— Il paraît que le prince Dièz est un ange avec ses sœurs. Bien souvent, l'attitude d'une personne envers ses proches est révélatrice de sa véritable

nature. Est-il si beau garçon que ce que la rumeur chuchote ? me demande la jeune femme.

— Je... je ne saurais l'affirmer. Mais il est vrai qu'il est gentil.

— J'avoue qu'un homme est assez mal placé pour juger le physique d'un autre, glousse Céleste en lançant un regard énamouré à Artus. À bientôt ?

Je tente d'ignorer le hochement de tête de celui qui a volé mon cœur. Quel est ce sentiment inconnu qui me transperce ? L'impression qu'une femme empiète sur mes plates-bandes auprès de lui me fait souffrir. Je trépigne d'impatience de me retrouver seule avec ce dernier afin qu'il me donne des éclaircissements, néanmoins Elia paraît si heureuse que nous soyons réunis, qu'il nous est impossible de nous échapper.

Après ce qui me semble durer des heures, elle retourne enfin travailler, nous offrant le répit que j'attends. Vexée, rongée par la jalousie et le mauvais pressentiment, j'agis comme si de rien n'était alors que je crève d'envie d'avoir des explications. Artus soupire avant de s'approcher de moi.

— Les champs sont vraiment dans un sale état... C'est plus qu'un écobuage là ! Réussirez-vous à semer et récolter à nouveau dans les temps ?

— Ava...

— Je constate que certaines parcelles ont été épargnées, c'est une bonne chose, non ?

— Ava, je suis désolé.

Une nausée me submerge, pourquoi s'excuse-t-il ? D'un bond, je me tourne face à lui, dans une attitude défensive, censée camoufler la souffrance qui naît en moi.

— Il ne s'est rien passé avec Céleste, elle m'aime bien, c'est tout. Mon frère pense qu'elle serait une bonne épouse et... il se peut qu'il lui en ait glissé quelques mots.

— Qu'essaies-tu de me confier Artus ? Vas-tu te marier ?

J'ai beaucoup de mal à cacher les sanglots qui me nouent la gorge. Je meurs d'impatience de le voir depuis si longtemps, je me suis nourrie de tous nos souvenirs. Je ne pensais pas le surprendre en compagnie d'une autre, au moment de nos retrouvailles... Il ne s'est passé que quinze petits jours.

— Rien n'a été proclamé, rien n'est prévu, je te le jure. Mais mon frère prend son rôle au sérieux en l'absence de notre père. Notre oncle ayant dû

déménager, il ne reste que nous deux. C'est à lui que reviendra la dot de ma future épouse et Dieu sait que nous en avons besoin.

— Pourquoi ne se marie-t-il pas alors ? Il est le plus âgé de vous deux, c'est à lui de prendre une femme en premier !

— C'est prévu, avec la fille unique de l'orfèvre itinérant. Il a une maison ici au village, il est néanmoins souvent sur les routes et son épouse vient de mourir après une longue maladie. C'est un très bon parti, il habitera dans la demeure de sa femme.

Je ne comprends pas comment cela a pu aller si vite, je soupçonne que tout est peut-être prévu depuis des mois. Les moments avec le groupe ne sont pas destinés à évoquer les choses personnelles, les unions ne sont pas au centre de nos conversations. Enfin, la mienne seulement.

Si Pavia se marie bientôt, Artus vivra dans une maison bien trop grande pour une personne.

— Cela veut signifier que nous pourrons nous retrouver chez toi aussi souvent que possible sans être dérangés ! Ce sera quand même plus confortable que les sous-bois !

Artus sourit, mais son rictus n'atteint pas ses yeux. D'une accolade, il me rapproche de son corps avant de m'entraîner vers la forêt. J'ignore la boule d'angoisse qui monte en moi lorsque je comprends ce qui est en train de se produire.

— Raconte-moi, ces longs jours loin de moi.

À contrecœur, je confie les attentes du roi, son insistance quant à mon attitude, sa demande de courtiser tous les princes se présentant. Je surprends Artus pincer les lèvres, je ne peux que compatir. Nous passons le reste de notre après-midi à nous balader, nous câliner, nous embrasser. Demeurer sage devient de plus en plus difficile, surtout après une si longue période sans se croiser. Malgré les températures basses, j'ai les joues en feu lorsque Artus glisse sa main dans mes sous-vêtements jusqu'à m'arracher un cri qu'il absorbe dans un baiser. Comment pourrais-je laisser un autre me toucher ainsi ? Il me semble que je ne pourrais jamais vivre ça avec un homme différent.

— T'enfuirais-tu avec moi ? questionné-je.

Il sourit en levant les yeux au ciel, replace une mèche derrière mon oreille.

— Je suis sérieuse ! Il me suffit de voler assez de richesses que nous

revendrons en route. Partons dans un autre royaume, personne ne nous reconnaîtra ! Personne ne s'apitoierait sur mon absence !

— Je manquerai à mon frère, Ava. Nous avons déjà perdu nos parents, notre petite sœur, notre oncle, notre tante. Je n'abandonnerai pas Pavia.

En dépit de tous mes efforts pour les endiguer, mes yeux deviennent larmoyants devant son refus. Le sens de ses mots a un double impact, me rappelant alors la solitude qui est la mienne dans cette vie ainsi que l'impasse dans laquelle nous nous trouvons. C'est affligeant de n'avoir aucune emprise sur ses propres décisions. Je comprends la raison pour laquelle il n'accepte pas, je le jalouse même pour ça. Il n'empêche, qu'encore une fois, je n'ai pas le choix. Artus me prend dans ses bras, m'entoure afin de me pousser à oublier notre condition. L'étau se resserre et je ne suis pas prête à abandonner la seule chose qui me rend vivante.

En retournant au château ce soir-là, je suis encore plus morose qu'à mon départ. Il me semble que rien ne se déroule comme je le voudrais, que tout se complique. Serai-je un jour suffisante ? Où la folie de mon père s'arrêtera-t-elle ? Combien de temps me reste-t-il avec Artus avant qu'il ne m'échappe ? Qui sera mon futur époux ? Celui qui sera le plus avantageux pour Andral ? Le royaume ? Le peuple ? Certainement pas pour moi...

Je touche à peine à mon dîner, quitte la table, l'âme en peine.

— Ça ne te ressemble pas d'abdiquer ! me hèle Riley alors que je me dirige vers ma chambre.

— Ai-je un moyen de m'échapper de tout ça, Riley ?

Il secoue la tête en une réponse négative sans me lâcher du regard.

— Suis-je alors condamnée à avoir la même existence que ma mère ? N'ai-je vraiment aucun autre choix ?

— Écoute les conseils de Martin, si vous arrivez à atteindre le but qu'il a fixé, tout sera différent. Ta vie, mais surtout, celle de ton peuple.

Peu consolée par ses propos, je dors pourtant tout mon saoul tant j'ai de sommeil en retard. Les jours qui suivent sont emplis de leçons à propos des prochains visiteurs, de la bonne façon de les attirer à moi sans trop leur en donner. D'ici quelques semaines, l'avant-dernier prince sera là, dans la cité de Slore et ce que m'apprend Martin est loin de me rassurer.

Le royaume des collines oubliées. Rien que le nom de leur territoire me donne froid dans le dos. Qui peut vivre sur un territoire si dur sans le devenir soi-même ? Il est chuchoté que le temps est glacial là-bas. Le vent

règne sur le peuple avant même le maître des terres. Jorge de Tritt ainsi que Loretta, sa reine, ont quatre enfants, une seule fille. Si mon père choisit de s'allier au royaume des collines oubliées, j'épouserai le plus âgé : Adrian. Selon Martin, c'est le moins acariâtre de tous. Devrais-je être rassurée ? Cela ne signifie pas qu'il soit gentil, même pas un peu. Et, si j'ai comme but principal de sauver mon peuple de la folie d'Andral, je ne parviens pas à abandonner ma propre condition. Je rêve de trouver un mari avec qui je partagerai plus qu'un nom, plus qu'un territoire.

Les moments où l'ami de mon père tente de m'apprendre à séduire selon ses codes sont les plus pénibles. On m'enseigne à courtiser comme dans les maisons de joie des villages. Martin semble de plus en plus affecté à chaque nouvelle leçon. Je n'ose pas lui demander si c'est à cause de ma façon d'agir ou si cela devient difficile pour lui. C'est un homme après tout.

Nous travaillons ma gestuelle, ces petits riens qui appâtent le genre masculin s'ils sont bien placés. Une main posée négligemment par-ci, un genou frôlé sous la table, un frisson simulé par-là... c'est grotesque, mais, selon Martin, intraitable.

D'après lui, les hommes sont attirés par les femmes ayant du cran, la plupart en tout cas. Il est de mon devoir de savoir si le prince que je suis censée séduire y est sensible. Attention, tout est relatif. Lui montrer que j'ai du caractère oui, mais bien moins que lui, c'est évident.

Il m'incite à prendre soin de moi. Enfiler mes toilettes les plus somptueuses, ajuster mes coiffures, choisir mes parfums. Tout est si compliqué ! Porter une odeur fleurie donnerait une image infantile, ce que nous ne désirons pas, n'est-ce pas ? Je dois donc miser sur des senteurs musquées, capiteuses qui laissent une trace. Nous travaillons mes regards, telle une comédienne, je joue la timide, l'effarouchée, la séductrice. Quel cirque !

Pour finir, Martin m'octroie des leçons de valse. J'élude d'un geste de la main, ce sont les seuls cours qu'on ne m'a jamais autorisés, en élève modèle, je suis certaine de mes capacités.

— Je vais te montrer l'autre versant des danses de salon, celui qu'on tait, qu'on murmure à peine. La vraie raison de ces parades ridicules. Ce qui se joue réellement entre ces deux enveloppes de chair qui virevoltent, ce que les convives autour devinent, sans le percevoir.

Si mon maître de bal m'ordonnait d'opter pour des postures éloignées de

mon partenaire, Martin me surprend en me collant contre son corps.

— Tu dois donner l'illusion. Laisser croire à l'auditoire que c'est une danse innocente alors que ta poitrine effleure la mienne. Ici, ta main monte un peu plus haut que le veut la bienséance. À ce moment-là, nos jambes se touchent, ça, il n'y a que toi et moi qui le savons.

Tous ces jeux de manipulation me rendent malade. Contempler Martin dans un état second lorsque je quitte son bureau me donne la nausée. J'ai peur de ce que me réserve l'avenir si le bras droit de mon père vient à changer d'attitude envers moi. Bien entendu, je n'ai personne à qui me confier, Brie me manque tant.

Lassée des leçons de courtisane, je m'évade dans la bibliothèque les jours où je ne me rends pas au village. Malheureusement, si partager des moments avec mes amis passe un peu de baume sur mon cœur, je sens bien que Artus et moi nous éloignons. L'image de cette jeune femme lui lançant des regards mielleux ne quitte pas mes pensées. Je retiens les projets de Pavia dont il parle dorénavant à chacune de nos entrevues. Toutes ces informations me mettent le moral à plat.

Aujourd'hui, c'est ma dernière visite avant l'arrivée de la famille du royaume des collines oubliées. J'ignore combien de temps ils resteront au château, mais j'ai peur que cela signe la perte d'Artus. Nous finissons toujours l'un contre l'autre dans une tendresse qui nous est familière maintenant, les au revoir ont néanmoins un goût un peu plus amer à chaque fois.

Pendant mon ascension vers le village, je souris de la lourdeur de mes poches. Afin de régaler mes amis que je ne reverrai pas avant de longs jours, je suis parvenue à subtiliser des pâtisseries en confection pour l'arrivée de nos visiteurs demain. Les réjouir est une des rares choses qui me rend heureuse en ce moment.

Lorsque je rejoins la place centrale, une célébration se prépare. Des tables sont installées dans les rues, des guirlandes sont disposées entre les différents poteaux de l'espace. Des hommes sont en train de mettre le feu à plusieurs brasiers censés réchauffer les invités.

J'aurais tant aimé participer à une soirée comme celle-ci. Serait-ce un jour particulier ? Une fête nationale dont j'aurais oublié la date ? L'anniversaire du plus ancien du village ?

Un chien errant sur la place se rue sur mes poches, sans doute attiré par

l'odeur des douceurs qui s'y cachent. Ce moment simple, tendre, me rend mélancolique.

— Je voudrais tant que tu me suives au château. Ça te plairait ? Tu aimerais ça ?

En grattant l'animal derrière ses oreilles, je pense à mon père, au mal qu'il pourrait lui causer et je déchanter. D'un geste sec, je repousse la boule de poil pour me concentrer sur ma tâche en direction de la maison d'Artus. J'ai un peu de retard, car mon paternel était dans la cour du château. Ne voulant pas l'inciter à me poser des questions, j'ai dû attendre qu'il s'en aille afin de sortir en toute discrétion.

Lorsque je parviens devant la porte d'Artus, des acclamations résonnent derrière le battant. Si bien que personne ne m'entend frapper. Au bout de plusieurs essais, j'entre sans invitation et tombe sur le sourire franc de tous mes amis, des verres de bière à la main.

— Ah Ben ! Nous avons cru que tu ne te montrerais jamais, nous n'avons pas réussi à t'attendre ! m'annonce Anton.

— Viens prendre un verre ! m'ordonne Elia.

Hébétée, je m'avance vers la chope en question, je cherche à comprendre ce que l'on célèbre. Tout le monde rit, s'amuse, l'ambiance est légère, euphorique. Je tente de créer un contact avec Artus, mais ce dernier semble perdu dans la contemplation de ses souliers. De nouvelles chaussures à en croire la brillance.

— Qu'est-ce que vous fêtez ? murmuré-je.

— Artus s'est fait passer la corde au cou ! Le petit cachottier prépare son mariage depuis des semaines ! Nous ne l'avons su qu'hier alors que la messe a lieu ce soir ! m'apprend Haylom. J'espère que tu peux rester avec nous Ben !

Je me fige tandis que l'information s'imprègne en moi, que mon monde s'effondre. Jamais, en quittant le château tout à l'heure, je n'aurais pu m'attendre à cette nouvelle.

Un bruit de vaisselle cassée m'agresse les tympans. Est-ce ma tasse qui vient de s'écraser au sol à côté de mon cœur ? La douleur est telle que les lésions provoquées par la félonie, l'amertume, deviennent intolérables.

J'ai beau savoir que j'ai une couverture à conserver, c'est trop dur. Le mensonge, la trahison, la perte, je ne sais quel sentiment combattre en premier. Tous m'assaillent, me mettent K.O.

Mes oreilles bourdonnent. Si j'entends qu'on s'adresse à moi, je ne suis capable d'en comprendre le sens ou de répondre quoi que ce soit de cohérent.

Artus se marie et m'enterre aujourd'hui.

Impossible de sauver la face plus longtemps, je prétexte un malaise avant de sortir en trombe de la maison de l'homme qui vient de me briser.

Abasourdie, j'ignore vers où me diriger, comment me comporter. Je me sens incapable de retourner au palais dans cet état. De quoi ai-je envie ? De mourir. Là, tout de suite, je voudrais disparaître ou tout oublier. Nos promesses, nos étreintes, l'odeur de sa peau, le goût de ses lèvres, le son de ses soupirs lorsqu'il prend du plaisir. Tout.

Fuyant, sans m'en rendre compte, le bruit de la fête qui se prépare sur la place du village, comprenant que c'est pour le mariage de l'homme que j'aime, je me dirige vers les champs noircis par le feu. À l'opposé de la bourgade, du château, de la déception qui vient de m'anéantir.

Quelque chose au fond de moi me souffle que ce n'est pas une surprise, qu'on le savait tous les deux, pourtant je n'ai pas la force d'affronter la vérité tout de suite. Je suis ravagée par la tristesse, de perdre la seule chose que j'ai jamais obtenue par moi-même, pour ce que j'étais vraiment... La douleur est trop puissante, dévastatrice.

J'ai dû me mettre au sol sans m'en apercevoir, car lorsque Artus se jette à mes côtés, je me rends compte que je suis à genoux dans la terre brûlée. Sans un mot, il reprend son souffle. Moi, j'ai perdu le mien. Les larmes coulent sur mes joues sans que j'essaye de les arrêter alors que Artus y pose une de ses grandes mains afin de tourner mon visage vers le sien.

— Ava, excuse-moi. Je suis désolé que tu l'apprennes comme ça... Ça a été soudain, trop rapide, mais... je n'ai pas eu le choix.

— Qu'en est-il de moi ? Et nous ?

— Ava... Tu vas bientôt épouser un futur roi ! Jamais tu n'aurais pu avoir un avenir avec moi, c'est exclu. Qu'avais-tu prévu pour mon futur ? Que je reste ton amant, que je te regarde vivre ton existence, avoir des enfants avec ton prince, espérant que tu aies une demi-journée à m'accorder de temps à autre ?

— J'aurais voulu ne pas regretter de t'avoir octroyé ma confiance. J'aurais aimé que tu m'avoues : « Ava, je vais épouser une autre femme, car tu ne peux pas me m'offrir ce que j'attends dans la vie ». Plutôt que de

l'apprendre devant nos amis, sans avoir un instant douté de ce qu'il se passait derrière cette porte !

Je me lève d'un bond, ne supportant plus sa présence à mes côtés. Ne tolérant plus le poids de mes souvenirs dans ses bras tout en l'imaginant céder ce que nous avons partagé à une femme qui n'est pas moi.

— Je t'aime Ava, je suis désolé. Je pense que tu me détestes là, maintenant, pourtant tu dois me croire, rien n'était feint. Tu es quelqu'un d'exceptionnel, je sais que la personne que tu épouseras ne pourra que s'en rendre compte, crache-t-il.

Une voix résonne à ce moment-là, féminine, différente de celle d'Elia.

— Artus ? supplie-t-elle.

Les épaules basses, mon premier amour me souffle un adieu silencieux. Son choix est fixé.

— C'est Céleste. Il faut que j'y aille, Ava. Retourne au château s'il te plaît, j'expliquerai aux autres que tu ne te sentais pas bien.

Cette horrible dernière phrase crachée, contenant le prénom de celle qui me le vole, Artus m'attrape dans ses bras, me serre au point que c'en est douloureux. Il dépose un baiser sur ma tempe couverte de mes cheveux emmêlés par le vent, avant de rejoindre le giron de sa fiancée, me laissant déchirée.

— J'aurais préféré que tu me détestes comme au premier jour. Tout plutôt que de m'arracher les entrailles en m'abandonnant, chuchoté-je alors que Artus s'éloigne déjà.

CHAPITRE 17



Voilà des heures que la force de mes émotions m'a poussée à me rasseoir au milieu de ces champs brûlés. Lorsque j'essaye de me lever, mes membres sont engourdis par le froid et l'immobilité. Je daigne poser mes yeux sur le ciel d'encre. *Il semblerait que la nuit soit tombée.* La fête est-elle terminée ? Le mariage est-il déjà consommé ? J'encercle mon estomac torturé de mes deux bras, en une mince tentative d'apaisement.

Pour couronner le tout, la luminosité qui m'entoure ne m'apprend qu'une chose : je suis en retard, vraiment en retard.

Mes pensées sont si sombres que je n'ai pas la présence d'esprit de redouter mon retour au château, d'assumer les conséquences de mon arrivée tardive.

J'avais beau savoir que Artus ne m'était pas destiné, qu'il avait besoin de créer sa vie avec des gens de son rang, la chute n'en est pas moins douloureuse. J'ignore si je me voilais la face afin d'avoir quelque chose à quoi me raccrocher ou bien si je croyais avoir plus de temps. Les épreuves qui m'attendent me paraissent dorénavant insurmontables tellement le vide en moi est grand.

Je doute même de trouver la force de revenir au village visiter à nouveau mes amis... Je ne perds pas que Artus ce soir, je perds aussi le groupe auquel j'appartiens depuis des mois.

Le froid ayant raison de moi, je décide, enfin, de me mettre en route pour le château. Non pas que je veuille me presser dans le but de limiter la fureur de mon père, elle doit sans doute déjà être à son apogée. En chemin vers la forêt dans laquelle sont déposés mes vêtements, je laisse de nouvelles larmes de déception, de solitude humidifier mon visage gelé sans chercher à les retenir. Je me promets que ce sont les dernières, je jure que plus aucun

homme ne sera responsable d'une seule de mes perles salées.

Au pied de l'arbre creux, je me change sans hâte, ma température corporelle descend encore un peu. Mes pieds, mes mains sont engourdis.

Lorsque je parviens devant l'entrée principale du château, la grande porte est fermée, je dois frapper, frapper à nouveau, afin que quelqu'un m'entende. Un soldat finit par m'ouvrir et le soulagement que je devine sur le visage de l'homme me surprend. *Mes parents se seraient-ils inquiétés pour moi ?*

Non. Bien sûr que non. Si l'on m'attend, c'est dans l'unique but de recevoir les invités à venir. Le vide se creuse un peu plus en moi à ce constat, au rappel de mon extrême solitude. Je n'adresse la parole à personne, me dirige sans détour vers ma chambre afin d'y prendre un bain qui, je l'espère, réchauffera mon cœur figé dans la glace.

Rien ne me perturbe. Pas même la porte qui claque derrière moi ni les pas précipités qui se rapprochent petit à petit. Lorsqu'un coup de pied dans le bas du dos me pousse à m'effondrer au sol, je n'objecte pas. J'essaie de me relever, néanmoins plusieurs chocs successifs dans le ventre m'en empêchent, je ne lutte plus. Qu'on en finisse...

Mon assaillant ne doit pas apprécier mon absence de réaction, car malgré les protestations de Martin, il m'attrape par les cheveux, m'envoie plusieurs gifles si fortes que mes oreilles en bourdonnent. J'entends pourtant son intonation menaçante de façon tout à fait limpide.

— N'essaye même pas en rêve d'anéantir ce que je suis sur le point d'accomplir. Tu ne sortiras plus du château jusqu'à ce que je te marie. Si tu tentes quoi que ce soit qui pourrait nuire à mes plans, j'ordonnerai qu'on tue cette servante qui semblait avoir ta préférence ! Si ce n'est pas suffisant, j'irai jusqu'à éliminer ta mère. Crois-moi, je ne serai pas celui qu'on tiendra pour responsable de ces deux cadavres !

Sa tirade terminée, il relâche ma tête qui s'effondre sur le sol de marbre, glacé. Je n'ai ni la force physique ni la puissance mentale d'émettre un mouvement, cependant, je sens que des bras me soulèvent. On me pose sur ce que je devine être mon lit, j'entends la porte se refermer. Je reste de longues minutes sans bouger, m'interrogeant sur la mission que l'univers m'impose. Peut-être suis-je, à l'instar de ma mère, vouée à subir le courroux des hommes toute ma vie.

Je doute de ma capacité à supporter cette existence à endurer un mari

comme mon père. Artus aurait été un bon époux, il aurait été doux, compréhensif. Nous aurions pu rire devant le feu avant d'aller nous coucher. Il doit être uni à Céleste à l'heure où je me morfonds. Ils doivent se sourire avec tendresse. Pense-t-il à moi lorsqu'il dépose des baisers sur les lèvres de sa femme ? Le souvenir de nos soupirs viendra-t-il hanter leurs ébats ?

Demain, le roi des collines oubliées ainsi que sa famille arrivent. Si j'écoute les rumeurs, il ressemble beaucoup à mon père, si j'en crois ce que m'a confié Martin, Adrian pourrait s'y apparenter lui aussi.



Mon sommeil est lourd de tristesse, d'avoir tant pleuré. Je suis réveillée par la douleur qu'entraîne chacun de mes mouvements. Mon abdomen, mon dos me provoquent d'atroces souffrances, chaque inspiration est un rappel des menaces de mon père.

Je m'efforce de me lever, d'aller prendre ce bain que je n'ai pu avoir la veille. Il me faut me préparer avant l'arrivée de nos invités. Un hématome est en train de prendre forme sur ma pommette gauche, personne n'y prendra garde. Même si c'était le cas, convoquer un médecin reste inenvisageable selon les consignes habituelles d'Andral. Je hausse les épaules, il n'est rien en comparaison de ceux qui noircissent mon dos, mes côtes.

J'essaye tant bien que mal d'enfiler une jolie robe aux couleurs de notre maison, néanmoins je suis limitée par mes mouvements. Je laisse mes cheveux libres, n'ajoute qu'un discret diadème orné d'une pomme rouge transpercée par un poignard noir afin de tenir mon visage dégagé.

En chemin pour les cuisines, je croise Martin. Son air peiné ne m'apporte aucun réconfort. Aussi je choisis de l'ignorer, de continuer sans lui adresser un mot.

Les serviteurs sont en effervescence, ils courent dans tous les sens, munis de chariots, de carafes, de vaisselle. Je patiente dans un coin afin de ne gêner personne, puis avance et cherche de quoi grignoter.

Avisant un plateau débordant de scones encore fumants, je suis sur le point de chaparder l'un d'eux lorsque je suis surprise par une tape sur le dos

de ma main. Par réflexe, je recule avant de me rendre compte que la personne me tend une soucoupe remplie. J'observe son regard sur ma joue, prends conscience que la marque est plus visible que je ne le croyais. D'un sourire, j'attrape l'assiette avant de m'asseoir à la table de la cuisine. L'attitude des employés à mon égard a changé depuis quelques semaines, peut-être savent-ils ce que je complotte lorsque je me rends au village ?

Je me régale des douceurs du pâtissier, savoure le breuvage qu'on vient de poser devant moi. C'est un mince réconfort, pourtant la gentillesse de ces deux petits gestes me réchauffe un petit peu.

La tranquillité est malheureusement de courte durée. Une main énergique secoue mon épaule, du café brûlant s'écoule le long de mon avant-bras, éclaboussant la table immaculée.

— Dépêchez-vous, le roi vous cherche partout, les convives arrivent !

Préférant éviter une humiliation devant l'illustre famille invitée, je délaisse mon succulent petit-déjeuner et file retrouver mes parents. Le regard noir de mon père m'indiffère, je suis présente, c'est tout ce qui compte.

Suivant le protocole identique à la fois précédente, nous sommes assis sur nos trônes respectifs, au sein même de la salle de réception, attendant que les nouveaux venus se présentent à nous.

Les six personnes de la famille royale des collines oubliées se montrent, toutes vêtues aux couleurs de leur blason. Du blanc et du bleu roi, un arc et une flèche brodés sur l'épaule, ou sur l'ourlet d'une robe. On pourrait se méprendre, croire à la douceur qu'évoquent ces jolies couleurs pâles, pourtant quand on croise chacun des membres, on comprend qu'il n'en est rien. Toutes les personnes de cette famille ont l'air de meurtriers, toutes sauf Hayley, la dernière née du couple et l'unique fille. J'ai un élan de compassion pour cette pauvre enfant. Il est évident qu'elle est écrasée par l'aura de ses trois frères. J'espère me tromper. Je n'écoute pas les préjugés que s'échangent les adultes depuis leur arrivée, afin de me concentrer sur les trois fils. Jorge de Tritt ne semble de toute façon pas se préoccuper de ma présence.

Si je me fie à mon instinct, Matthew, le benjamin, doit être celui à l'apparence d'un poupon. D'après mes souvenirs, il est le jumeau de Hayley, il lui ressemble d'ailleurs comme deux gouttes d'eau, ils ont douze

ans. Luke, quinze ans, est le suivant. Il porte les cheveux mi-longs, le portrait craché de sa mère. Ainsi, le plus âgé, le dernier des fils, qui a toute mon attention, doit être Adrian. Étant donné la façon dont il me scrute, j'en déduis que j'ai visé juste. Il a dix-sept ans, comme moi. Il est beau garçon. Mon cœur saigne en prenant conscience qu'il ressemble un peu à Artus. Ses cheveux blond cendré, attachés en catogan, lui donnent le même aspect que son père et son regard est glaçant.

Gênée par son introspection, je détourne les yeux afin de me concentrer sur le couple. Je retiens de justesse un sursaut devant la façon dont m'observe Loretta de Tritt. Elle pourrait me tuer sur place d'un seul coup d'œil. Néanmoins, si m'effrayer reste son but, il faudra qu'elle se lève de bonne heure, car j'ai un bon professeur.

Ne voulant pas paraître impolie, mais désirant qu'elle comprenne que, malgré mon âge, je ne plierai pas, je soutiens son affront quelques minutes avant d'esquisser un léger sourire puis de me concentrer sur son fils aîné. Que le message soit clair, mon seul but à présent est de sauver mon peuple. Je me battraï. Jamais personne ne pourra me comparer à ma mère.

Après ce qui me semble durer une éternité, nous laissons les invités investir leurs appartements. Un rendez-vous est donné, comme d'habitude, pour le dîner.

Soulagée que l'inspection se termine vite, j'esquisse un pas vers le couloir quand une poigne de fer se referme sur mon bras déjà meurtri.

— Attention, Ava, mesure tes jeux de regards envers nos obligés. Ce sont les princes que tu dois manipuler ! menace mon père.

D'un coup sec, il me lâche en me poussant vers la sortie. Peu m'importe ce qu'il croit. J'écarterai quiconque se mettra en travers de mon but.

Bien décidée à me reposer avant de participer à cette mascarade, je prends le chemin de ma chambre, par malchance, c'est sans compter sur l'aîné des De Tritt. N'est-il pas fatigué de son voyage ?

— Ava, me hèle-t-il en courant vers moi. Accepteriez-vous d'effectuer quelques pas avec moi ? J'ai besoin de me dégourdir les jambes après ce long voyage.

Rattrapée par le protocole, je n'ai aucun moyen de fuir cette entrevue et me pare donc d'un sourire enjôleur avant d'acquiescer.

— Avec grand plaisir. Laissez-moi récupérer un manteau afin de vous montrer la partie la plus intéressante de ce château.

— Préférez-vous les discussions au grand air ?

— Je me méfie des oreilles qui traînent, réponds-je.

Il rit et je me surprends à apprécier ce son. C'est un son... franc. Dieu sait que j'ai besoin d'honnêteté. Il est joli garçon, vraiment agréable à observer, pourtant je comprends vite que je ne suis pas la seule à jouer un rôle aujourd'hui.

— J'étais ravi de venir vous rencontrer ! J'ai entendu de merveilleuses choses sur la cité de Slore. Sur vous, tout particulièrement.

— Je suis curieuse de savoir ce que vous en avez retenu...

— Oh, j'ignore par où commencer ! Votre beauté, déjà. Il se chuchote dans le monde entier que la princesse de Slore pousserait à pâlir d'envie la moindre demoiselle. Je ne peux que confirmer, bien que mon sentiment soit loin de la jalousie.

— C'est ce qui se murmure aux collines oubliées ?

— C'est plus que ça. On vous dit rusée, proche de votre père que vous admirez, de votre peuple qui vous le rend bien.

Je pouffe, submergée par le ridicule de son monologue. Adrian se méprend, me pense flattée.

— Je sais que d'autres princes se bousculent à vos portes, chère Ava. Pourtant, je serais comblé si une union pouvait se conclure entre nous.

Un vrai discours appris par cœur. J'ai tant envie de contrer chacune de ses paroles et de le démolir, néanmoins je dois être plus intelligente alors je rentre dans son jeu, le complimente, moi aussi.

Je mets en pratique tout ce que m'a enseigné Martin, prétextant trébucher sur une motte de terre, je me rattrape de façon maladroite à mon invité, en profite pour poser mes mains sur son épaule. Cette mascarade me rappelle à l'ordre, mon dos ainsi que mon ventre m'incommodent atrocement, mais le regard d'Adrian ne ment pas : il est troublé. J'en rajoute des tonnes en m'excusant mille fois.

— Vous sentez si bon Adrian !

Il se fige, un demi-sourire bloqué entre gêne et flatterie. La main toujours posée sur son corps, je ferme les paupières, vérifiant bien entendu qu'il soit témoin de mon manège.

— Même après toutes ces heures de route, vous restez attirant, poursuis-je.

Son torse bombé s'exprime pour lui-même, conforté dans son rôle, sa

masculinité, il exulte sans s'en cacher. Il doit croire que tout est dans la poche, malgré moi, je prends plaisir à jouer la comédie, pour atteindre mon but. Cette mise en scène me demandant beaucoup d'énergie, je prétexte une migraine afin d'aller me reposer avant le dîner.

Comme lors des repas partagés avec la famille Acévêdo du royaume des Lunes, les adultes sont installés d'un côté de la table tandis que nous cinq sommes un peu à l'écart. Hayley s'est assise juste à côté de moi. Elle a du mal à cacher son malaise. J'ai de la compassion pour cette jeune fille qui semble à l'opposé de ses frères, de ses parents. Je tente, comme je le peux de la détendre avec des compliments sur sa coiffure, la couleur de ses cheveux. Ravie de constater que mes qualités ne s'arrêtent pas à la séduction envers la gent masculine, je sens Hayley souffler un peu.

Les fils de Tritt, d'humeur taquine, ne cessent d'essayer de me déstabiliser depuis le début du repas. Hayley a remis la tête dans son giron, sans doute gênée, mais l'Ava qu'ils ont devant eux n'a pas encore usé de toutes ses armes. Alors que Luke me sort une remarque désagréable pour la troisième fois depuis que nous sommes assis, je décide enfin de lui répondre. Frustré que ses propos ne m'aient pas heurtée, il augmente le niveau, frôle l'insulte en sous-entendant un ragot sur mes capacités sexuelles.

— Oh ! vous savez Luke, certaines rumeurs sont vraies, j'en suis le premier témoin vous concernant ce soir !

— Qu'insinuez-vous par là ? s'insurge-t-il en pâlisant.

— Non, laissez tomber, je refuse de m'abaisser à colporter des injures aussi basses.

Luke, vexé, sort de table, plein de rage à moitié contenue en jetant sa serviette sur sa chaise sous l'œil indifférent des monarques dont la conversation paraît plus importante. Je ne peux retenir l'esquisse d'un sourire à son absence. Un sur trois, à qui le tour ?

Si j'ai toujours été une gentille fille, les derniers événements m'ont appris qu'il fallait se démenier pour chaque centimètre de vie. Je me battraï donc, néanmoins il y aura des victimes. Matthew, pourtant influencé par Luke, s'est apaisé depuis le départ de son frère, le repas se termine dans un calme appréciable.

Adrian ne me laisse aucun répit. Alors que je soupirais d'aise à l'idée de me retrancher dans ma chambre, j'ai à peine eu le temps de pousser la porte de la salle à manger.

— Ava, j'aimerais beaucoup prolonger cette soirée en votre compagnie.

J'étouffe un bâillement, deux entrevues dans la même journée... Il semblerait que le prince des collines oubliées soit un adversaire à ma taille en termes de détermination. Malgré la fatigue, j'accepte sa requête en l'entraînant vers la bibliothèque dans laquelle nous pouvons, au moins, nous asseoir de façon confortable.

— Je suis épatée par votre calme devant mon frère. Personne n'avait tenu aussi longtemps !

— Certaines personnes peuvent me croire faible lorsque je ne réponds pas à leurs attaques, le fait de se contenir demande une force qui les dépasse. J'ai les armes, mais je suis la seule à décider du moment de les sortir.

— Je saurai m'en souvenir. Je dois être honnête avec vous, Ava. Vous n'êtes pas comme les autres. Différente des femmes que je connais ainsi que des rumeurs qui courent à votre sujet.

— Ce n'était pourtant pas votre discours cet après-midi.

— Je m'en excuse... Vous savez ce que c'est... le protocole. Je dois avouer être surpris de la plus exquise des façons. Vous êtes fascinante, loin du portrait qu'on façonne de vous ailleurs.

— Les gens sensés vérifient la véracité d'une rumeur. Seuls les idiots croient sur parole les envieux qui les inventent. Je suis ravie de vous être agréable. Oublions les sujets d'usage, avez-vous des projets pour votre peuple ?

Adrian cache mal sa surprise. Je le choque ? Tant pis, je n'ai pas de temps à perdre. J'ai besoin de savoir, de pouvoir effectuer un choix. J'observe son visage passer par diverses émotions. Quels sont les rapports homme-femme sur ses terres ?

— C'est un sujet dont on ne traite qu'entre hommes, rois, princes... J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous partager ce genre de débat.

À mon tour, je suis persuadée de laisser entrevoir la frustration que m'évoque sa réponse. *Oui, tout est combat...*

— Très bien, je vais donc vous abandonner là pour vous souhaiter une bonne nuit, Adrian.

Malgré son air éberlué, je prends la direction de la sortie. Consciente que la partie n'est pas terminée. Une main sur son épaule, je me penche vers son oreille.

— Si vous changez d'avis, je serai honorée de pouvoir tenir une

conversation avec une personne cultivée telle que vous, susurré-je.

Sa bouche bée ne m'apporte aucun réconfort. Adrian est comme la plupart des hommes que je connais : étouffé par son ego. L'impression de perdre mon temps m'agace au plus haut point. D'un pas rageur, je parcours les couloirs de marbre à toute vitesse. *Vite, me retrouver seule !*

Je rêve d'enlever cette robe dont le corset m'a broyé les côtes toute la journée. Enfin à l'abri dans ma chambre, je verrouille la porte, rajoute une chaise sous la poignée. Nous ne sommes jamais trop prudents, je n'ai donc aucune confiance en la famille de Tritt. Mes gestes saccadés par la colère rendent laborieux mon changement de tenue pour la nuit. La rage de devoir supporter tous ces idiots assoiffés de pouvoir, celle de me découvrir changer...

Quelque chose en moi enfle, m'effraie. Je commence à prendre goût à ce jeu.

Une envie de vengeance tapie tout au fond de mon cœur se réveille au contact de tous les vils personnages que je suis forcée de côtoyer.

CHAPITRE 18



Adrian m'attend tous les matins afin de m'accompagner au petit-déjeuner. Il insiste pour que je me joigne à lui dans toutes sortes d'activités. Il semblerait que les leçons de Martin fonctionnent un peu trop bien. J'ai fini par mettre Luke dans ma poche. Il a fallu quelques joutes verbales avant que la rage se transforme en jeu. Depuis, j'ai l'impression qu'il s'est pris d'amitié pour moi. Je mentirais en stipulant que ce n'est pas partagé. Adrian parvient à être drôle lorsqu'il n'est pas accablé par le rôle qu'il doit endosser. Le fait qu'il me courtise avec élégance y participe aussi, c'est sûr. J'ai tant manqué d'attention. J'imagine que je suis une proie facile à présent. Pourtant, en sa présence, je ne me sens pas traquée, juste... appréciée, c'est agréable. Les jumeaux sont plaisants. J'essaie de fréquenter Hayley autant que possible, dont je savoure aussi la compagnie, mais Adrian accapare quasiment tout mon temps libre. Notre proximité est telle que je partage l'air qu'il respire à tous les repas.

— Père ? J'aimerais beaucoup visiter les terres de notre hôte.

— Quelle bonne idée, Adrian ! Qu'en pensez-vous, Andral ? Je suis certain que vos villages valent le détour !

Quelle délicate façon de vouloir connaître le royaume dont héritera son fils en cas de mariage !

— Nous avons les meilleurs joailliers ainsi que les plus nobles tissus aux portes du palais. Quant à nos paysages... Je vous laisse découvrir la surprise. C'est avec joie que j'accepte, Jorge ! se pavane mon père.

Que sait-il de ses habitants ?

Loretta de Tritt saute sur l'occasion afin de s'offrir quelques souvenirs, nous voilà donc tous en route pour la visite des trois villages les plus proches du château. Une angoisse sourde prend naissance au fond de mon

estomac. Je ne suis pas retournée à la bourgade depuis le mariage d'Artus, les images vives sont encore trop douloureuses.

Je suis forcée de partager la calèche avec Adrian ainsi que nos pères respectifs. Les reines ont été reléguées à la garde des autres enfants. L'attention dont Andral me fait part ravive ses menaces quant à mon avenir, le rôle qu'il m'impose, je surveille chacun de mes faits et gestes. Les siens aussi, ainsi je perçois ses regards incertains, ceux qu'il tente de cacher. Mon père est un curieux personnage.

Les deux premiers villages procurent de la joie à nos invités puis lorsque nous prenons la route pour le dernier, celui de mes amis, mon souffle devient plus laborieux.

— C'est une bourgade stratégique. Lors du chemin retour, vous pourrez admirer le coucher de soleil sur le réservoir d'Auclemont, se vante le roi de la cité de Slore.

Depuis quand Andral est-il sensible aux paysages qui nous entourent ? J'aurais aimé connaître l'homme qu'il était dans le passé, découvrir cet adolescent rieur vide de cruauté. En observant Adrian aux côtés de son père, je prends conscience que la relation avec le mien n'aurait pu être plus terrible. Un pincement au cœur m'emplit de déception.

Alors que les calèches se rapprochent de la place centrale, je prie pour ne pas rencontrer un de mes amis en chemin, bien qu'un seul d'entre eux serait susceptible de me reconnaître... Il est celui que j'aimerais éviter de croiser si possible.

Les villageois ont un air paniqué à chacune de nos pauses, je ne peux que les comprendre. Chaque visite du roi de la cité de Slore se solde par des punitions ou des meurtres. Cette fois-ci, rien de tout cela n'est prévu, à mon plus grand soulagement.

Lorsque les véhicules s'arrêtent, qu'on nous enjoint à sortir, mon cœur ainsi que mon estomac ne sont plus qu'un nœud informe douloureux. Je suis partagée entre le désir de croiser le beau visage d'Artus, et la peur de ne pouvoir cacher ma peine si je l'aperçois au bras de son épouse. Nous descendons sur la place qui a été témoin de l'attentat d'une de nos calèches. Je sais qu'aujourd'hui, rien de tel ne se produira. Du moins, pas tant que le mariage n'aura pas eu lieu.

— Je constate que vous avez gardé le meilleur pour la fin, Andral. Cet endroit est adorable, n'est-ce pas Loretta ?

— Magnifique ! J’aperçois quelques boutiques dans lesquelles dépenser notre or !

C’est une aubaine pour les villageois, une marque de respect envers mon père qui, je peux le lire sur son visage, est comblé. Cette expression est si rare chez lui que j’en suis, quelques secondes, décontenancée. Malgré l’appréhension que soulève en moi cette balade improvisée dans les rues, ma joie pour les artisans n’a pas de fin. Nous pénétrons dans chacune des échoppes, terminons par les marchands qui déambulent sur la place. Un vendeur propose ses bijoux sur un étal de velours rouge. Se trouvait-il ici lors du dernier marché auquel j’ai participé ? Son visage ne m’est pas familier, pourtant j’ai souvenir d’avoir essayé de me rappeler de chacun. Puis des images me frappent de plein fouet. Le joaillier, ce doit être le beau-père de Pavia ! Et s’il se tenait à ses côtés ?

Je tente d’être discrète, refusant que quiconque me reconnaisse, demeurant en retrait, néanmoins Adrian ne l’entend pas de cette oreille.

— Ava, rejoignez-moi, s’il vous plaît.

Mes efforts pour rester invisible sont anéantis par un signe menaçant de mon roi. Je n’ai d’autre choix que de me rapprocher d’Adrian, juste devant l’étal. Je maintiens la tête baissée.

— Ne trouvez-vous pas ces objets merveilleux ? me questionne-t-il.

— En effet, c’est un travail splendide. Les Sloriens sont connus pour leur talent d’artisans.

— J’aimerais vous offrir le bijou qui aura votre préférence, Ava.

— Oh ! gardez-vous cette peine, Adrian. Ils sont tous si beaux, je ne saurais en choisir.

L’appréhension grandit en moi, tandis qu’une foule se masse autour de nous. *Qu’on en finisse avant qu’un malaise ne m’emporte !*

— J’insiste. J’aimerais vous laisser un souvenir afin que vous ne puissiez m’oublier.

— Si c’est là votre inquiétude...

— Ici ! Ces boucles d’oreilles seront parfaites sur vous ! Approchez, que je vous les essaye.

Je serre les dents devant cet ordre déguisé, ce geste a priori élégant cache une intolérance à la frustration, montre à quel point le contrôle de ma vie m’échappera si Adrian devient mon époux. Je bous, forcée d’obéir telle une poupée. Le dégoût s’empare de ma bouche, se répand sur ma langue. Je

crève qu'on me considère enfin comme une personne, non une opportunité ! On lève mon menton, dégage mes cheveux.

— Oh, vos oreilles sont nues, Votre Altesse ! s'excuse le marchand.

— Percez-les donc ! Un cadeau ne se refuse pas ! ordonne Andral de Calligre.

Ce n'est pas la douleur à venir qui me pousse à ciller, mais bien le ton employé par les hommes qui m'entourent. Mon avis ? Inutile. Je me laisse alors mutiler comme une vulgaire poupée de paille. La main tremblante, le joaillier appuie la tige d'or contre le morceau de chair tendre vierge et me meurtrit. Je sursaute à peine, trop habituée à la souffrance. Je découvre la joie sur le visage d'Adrian, l'embarras sur celui du bijoutier tandis qu'il me tend un miroir, comme si j'avais envie d'observer la violence qui vient de m'être infligée.

— Vous êtes encore plus belle si cela est possible, Ava.

Je laisse Adrian admirer sa première agression envers ma personne, le roi de Slore offrir un sourire de connivence à celui qui pourrait devenir mon beau-père. Rien. Je ne suis rien d'autre qu'une monnaie d'échange. Je me perds dans le regard de celui qui a percé ma peau, perturbé par mon attitude, soupire, avant de baisser les yeux vers mon reflet. Pourtant, à la place de mon image, c'est celle d'Artus enlacé par son épouse que je découvre. L'effet d'un coup de poing en pleine poitrine me coupe le souffle, je mets quelques secondes à me détacher de lui. Quelques secondes pendant lesquelles, lui aussi me scrute, puis je tourne le visage vers la femme à son bras, et manque de défaillir. J'ai besoin d'une diversion.

— Alors, vous plaisent-elles ? demande Adrian.

Pour rompre le contact avec le seul homme pour qui je n'ai jamais eu un intérêt, je jette un œil sur le bijou. J'y découvre que même si elles ne sont pas à mon goût, Adrian n'aurait pu choisir de joyau plus approprié. Des larmes d'or ornent mes lobes d'oreille.

J'affirme les apprécier afin de m'éloigner au plus vite du groupe et surtout du couple qui me rappelle ce que je n'aurai jamais.

Les hommes qui partagent ma calèche sont conquis. Les uns par les autres, nos invités par leur balade. Adrian paraît fier de lui, croyant sans doute qu'un tel cadeau me poussera à succomber. Je ne peux nier qu'il sait se montrer charmant, je n'oublie néanmoins pas que nous jouons tous une partie cruelle, ici.

La nécessité d'air, d'être seule alors que je l'ai longtemps redouté devient urgent. Si seulement j'avais un ami... Mon immense solitude me tombe dessus comme une chape de plomb. Une fois au château, je prétexte avoir besoin de me rafraîchir afin de pouvoir m'isoler un peu. C'est trop. Trop d'émotions, de pression. J'ignore si je serai capable de jouer ce rôle jusqu'au bout.

Revoir Artus m'a blessée bien plus que je ne l'avouerai jamais. Même si j'ai pu apercevoir un orage dans son beau regard, j'ai aussi perçu la bonté de son épouse. L'évidence me frappe tel un rappel, bien sûr qu'il lui était nécessaire de se marier avec une femme comme elle ! Comment ai-je pu croire un seul instant qu'il se contenterait du peu que je pouvais lui offrir ?

Je me déclare malade pour le dîner, me sentant incapable de garder en place ce masque qu'on m'oblige à porter une minute de plus aujourd'hui. Allongée sur mon lit, toujours vêtue de mon manteau de l'après-midi que je n'ai eu la force d'ôter, je pense à l'existence dont j'aurais joui si j'avais été Céleste. Vivre de peu, mais vivre réellement.

J'aurais aimé cela.

Je doute de dénicher un époux apte à la bonté envers mes gens. Il me semble que tous les nobles sont si imbus d'eux-mêmes, si égoïstes... Je n'ai pas l'impression qu'un seul d'entre eux n'ait envie d'améliorer les conditions d'un peuple souffrant. La sensation de tomber dans un trou sans fond, de ne trouver de but à rien prend le dessus sur tout mon être. Je perds espoir, je ne crois pas pouvoir réaliser la mission promise.

Déconnectée de ce qui m'entoure, je n'entends pas qu'on frappe à ma porte et ne prends conscience de la présence de Martin que quand le lit s'affaisse à mes côtés.

— J'ai conscience de la difficulté qui est la tienne, Ava.

— Non ! Vous n'en savez rien...

— C'est bientôt terminé.

— Quoi donc ? La souffrance ? Les mensonges ? Quoi ? Parce que si vous me parlez du séjour des De Tritt, ça ne va pas suffire, Martin.

— Qu'en est-il de ton... du jeune homme que tu fréquentes au village ?

— Il s'est marié la veille de l'arrivée de nos invités.

— Ah...

Oui. Il n'y a rien d'autre à répondre. Rien que Martin puisse prononcer afin d'alléger mon fardeau et lui-même le sait.

— Si vous êtes ici dans le but d'être rassuré, vos méthodes marchent à merveille !

— Je n'en doute pas. Elles ont déjà fonctionné sur moi alors sur un jeune homme plein d'ambitions...

Que dois-je comprendre ? Sans bouger de mon lit, je tourne le visage vers Martin pour la première fois depuis son arrivée dans ma chambre. La tête basse, il ne semble pas désirer soutenir mon regard. Il doit pourtant sentir que je le scrute, car, après un soupir et un hochement de menton, il se confie enfin.

— J'ai toujours eu un faible pour toi. Quand tu étais enfant, jusqu'à ce que tu commences à devenir une femme, je te trouvais attachante. J'aurais aimé pouvoir te témoigner l'affection dont tu as cruellement manqué. Lorsque tu as mûri... mes sentiments ont changé. Tu es belle, Ava. Même sans les méthodes de séduction que je t'ai apprises, tu mettras qui tu voudras à tes pieds.

Le choc de ses confessions me paralyse un instant. Martin paraît bien plus jeune que mon père, cependant, j'ignore son âge. J'en viens à douter, serait-ce de la manipulation ? J'ai tant besoin qu'on m'aime, qui de mieux placé que cet homme qui m'a contemplée grandir pour en être convaincu ? Je n'ai confiance en personne...

— Je... je souhaitais te l'avouer. Je sais que cette situation t'est inconfortable : mentir, jouer... J'espère que ton futur époux sera à ta hauteur. Mon titre ne me permettra jamais de te courtiser comme je l'aurais souhaité. Sois certaine d'une chose, je serai là si tu as besoin de moi.

Mes émotions sont chamboulées, cette journée aura-t-elle une fin ? Que penser de ces révélations ? Elles sont presque gênantes pour moi. Il n'est pas si vieux, c'est vrai, pourtant je l'ai toujours considéré comme un oncle. Le doute est plus fort que tout. Je tourne mon visage à son opposé sans un mot, puis le regarde à nouveau et finis par me livrer.

— Je n'ai pas confiance en vous. En personne au fond. Tous ceux que je connais m'ont blessée ou abandonnée. Certains m'ont menti, d'autres m'ont frappée, humiliée... Aujourd'hui, je ne suis plus qu'une coquille vide. Un corps qui se bat pour les autres. Les forces me lâchent, c'est trop difficile de jouer, de tromper, ce n'est pas pour moi. Je doute de pouvoir aller jusqu'au bout.

Pendant quelques secondes, il n'y a que le doux chant des animaux

nocturnes perçu à travers ma fenêtre entrouverte qui résonne. Martin se déplie, se prépare à me laisser seule à nouveau.

— Tu es la personne la plus robuste, la plus altruiste que je connaisse. Il n’y a que toi qui puisses sauver notre peuple ainsi que leurs descendants. C’est beaucoup de responsabilités, je reste néanmoins persuadé que Dieu t’a mise sur Terre pour cette raison, murmure-t-il en un souffle.

Lorsque la porte se ferme, une larme solitaire coule le long de ma joue avant d’aller s’écraser sur mon couvre-lit. C’est un beau compliment... je crois.



Plus que deux jours à tenir avant le départ des De Tritt et je pourrai enfin souffler un peu. Je n’oublie pas mon interdiction de sortir hors des murs du château, cesser de jouer la comédie sera déjà un soulagement.

Je suis sauvée par les réunions entre hommes qui me permettent de passer plus de temps avec Hayley, dont la compagnie m’est agréable. Sa douceur, sa timidité me confirment qu’elle se sent écrasée par la dominance masculine de son foyer. Elle n’est pas beaucoup soutenue par le caractère d’acier de sa mère.

Comme un interlude au milieu de tout ce vacarme, nous profitons de la présence l’une de l’autre. Nous jouons de la musique, visitons le jardin dont je vante chaque fleur, chaque vertu des plantes que j’affectionne et son intérêt me cause plus de peine qu’autre chose. Hayley s’ennuie, les filles n’ayant pas le droit d’apprendre dans son royaume non plus. Je repense aux mots de Martin, prends conscience qu’il a raison : j’ai envie d’aider les autres, peut-être pourrais-je essayer encore un peu pour toutes les Hayley de notre monde ?

Le soir du dernier dîner, les conversations sont animées par des débats politiques. Les deux rois s’entendent bien, je sens pencher la balance entre les princes déjà rencontrés. Il n’en reste qu’un, celui que je redoute le plus.

Au moment de quitter la table, je suis une fois de plus attrapée par Adrian qui souhaite profiter des ultimes instants en ma présence. Je sature de la sienne, pourtant je me dois de demeurer fidèle à mon rôle. Je l’entraîne donc au sein de la bibliothèque que je considère comme un lieu neutre. Au

cas où, je laisse toujours la porte ouverte, les rumeurs vont bon train.

Adrian a un peu plus bu que d'habitude ce soir, je suis d'autant plus attentive à ce que j'entreprends. Inutile de minauder, il me mange déjà dans la paume, c'en est pathétique.

— Ava, vous allez me manquer. J'espère que votre père m'accordera votre main, je pense que nous sommes sur la bonne voie.

Alors que je n'ai ni esquissé un geste ni prononcé le moindre mot, le prince ne semble pas affecté par mon attitude. Sûr de lui, il s'approche en dégrafant les premiers boutons de sa chemise. Que fabrique-t-il ? Je recule d'un pas vers la porte ouverte, de deux, dans l'optique de déguerpir de la pièce avant que la situation ne dégénère. Malgré son ébriété, il est encore maître de ses mouvements puisqu'il me barre le passage, rendant toute fuite impossible.

— Votre odeur, Ava, elle ne quitte pas mes pensées.

— Poussez-vous Adrian, votre attitude n'est pas correcte, que raconterait-on si nous étions surpris ?

Un rictus pour seule réponse n'empêche pas le prince de s'approcher à nouveau. Perdant patience, je le repousse avec fermeté. Plutôt que de reculer, Adrian attrape mon poignet d'une de ses mains, mon visage grâce à l'autre. Sans aucune délicatesse, il presse mes deux joues entre ses doigts, colle sa bouche à quelques millimètres de la mienne.

— Voilà quinze jours que vous me séduisez, ce soir, je veux plus. Je désire une récompense pour mon comportement.

D'un geste un peu plus assuré, mais empreint d'urgence, j'écarte Adrian de mon corps. Ai-je bien entendu ? Une récompense ? Se prend-il pour un chien ? Même s'il en a l'allure, il est hors de question qu'il obtienne quoi que ce soit de ma part...

— Poussez-vous !

— Je me tirerai lorsque vous m'aurez donné un baiser, Ava ! Bientôt, je serai votre époux.

— Il me reste un prince à rencontrer. Un dont le royaume est plus imposant que le vôtre, ne criez pas victoire trop vite, Adrian !

Ma réponse le contrarie. Agacé par mon refus, il me plaque contre la porte, tente de m'embrasser alors que je me débats. Par des paroles dures, j'essaye qu'il reprenne la raison, pourtant rien ne semble fonctionner. Puis, sans que je ne l'anticipe, une de ses mains entre en contact avec ma poitrine

tandis que sa bouche, aux effluves ambrés d'un alcool trop fort pour mon palais, se colle contre la mienne.

Écœurée tant par son attitude que par son haleine, je n'ai d'autre choix que de mettre en pratique les parades apprises en cachette.

Adrian n'est pas censé connaître les aptitudes physiques dont je dispose à force d'entraînements. Aussi il est surpris que je l'amène au sol sans peine comme s'il ne pesait rien. Une fois qu'il est par terre, le souffle court, je m'accroupis à sa hauteur, je le préviens :

— Apprenez à respecter les attentes d'une femme avant de vous prétendre être un homme, Adrian ! Quel type de monarque croyez-vous devenir avec une telle attitude ?

— Un roi qui obtient ce qu'il désire, quels que soient les moyens ! Cédez Ava, si vous ne voulez pas que le beau monde pense que vous êtes une traînée.

— Agressif, menteur, manipulateur... Beaucoup de défauts pour une seule personne. Seriez-vous prêt à assumer le fait qu'une simple femme ait pu vous envoyer au sol auprès des gens que vous paraissiez affectionner ?

— Personne ne vous croira !

Alors que je suis sur le point de me lancer dans un combat perdu d'avance avec cet idiot, la porte s'ouvre à la volée, me forçant à me remettre debout en quatrième vitesse. Mon cœur bat si vite que j'en suis essoufflée. Martin me fixe, réalise un rapide check-up afin d'être persuadé de mon intégrité puis, avise l'homme sur le carrelage.

— J'ai l'impression que moi, on me croira ! rétorque l'ami de mon père.

— Elle a tenté d'outrepasser les règles du mariage ! J'ai bien entendu refusé, elle est devenue violente ! Cette femme est folle ! halète Adrian.

Le regard que Martin me sert me rassure un peu.

— Va te coucher, Ava, murmure-t-il avant de sceller le battant derrière moi.

J'y colle mon oreille afin de ne rien rater. *Vous ai-je avoué que je n'avais confiance en personne ?*

— Écoutez-moi bien, jeune prince, vous allez vous lever avant d'aller décuber dans votre lit. Si vous aviez pris la peine de vous intéresser aux habitudes d'Ava, vous sauriez qu'elle ne ferme jamais la porte d'une pièce quand elle s'y trouve avec quelqu'un. Maintenant que je connais votre véritable nature, je pourrai nuire à votre famille. Vous allez agir comme si

rien de tout cela n'était arrivé. Seulement, si jamais l'envie vous vient de colporter des mensonges sur la princesse de Slore, je raconterai ce dont j'ai été témoin à tous les rois présents au bal final. M'avez-vous bien compris ?

Sans attendre la pathétique réponse d'Adrian, je fuis le couloir de la bibliothèque afin de me ruer dans ma chambre et de m'y enfermer. Martin vient de m'éviter de gros ennuis. Se pourrait-il qu'une personne ici soit digne de confiance ?

Le lendemain signe le départ des De Tritt. Le bien-être est tel que, malgré mes mésaventures d'hier soir, je me sens bien. Adrian ne s'est pas présenté au petit-déjeuner. J'ai appris, par Luke, que des douleurs abdominales induites par ses excès de la veille le clouaient au lit. Pratique. Il est manquant aux au revoir.

— J'espère que vous excuserez l'absence de mon aîné, Andral !

— Oh, qui serais-je pour blâmer les premières retombées d'un jeune homme en pleine découverte ? ricane mon père.

Ces deux-là s'apprécient un peu trop bien...

Cependant, malgré les apparences, les pions ne sont pas tous en place. Pour connaître mon roi, j'ai la certitude qu'une bonne entente n'est pas suffisante. Andral rêve de pouvoir, de territoire et de richesses. Si l'ultime prétendant est en capacité de lui apporter plus que ce que Jorge De Tritt lui propose, alors Adrian n'a aucune chance. Je suis pleine d'espoir pour le dernier prince en lice malgré mes appréhensions personnelles. Quoi qu'il en soit, je refuse d'épouser Adrian !

Prise de remords quant à la distance que j'ai imposée à Martin depuis quelques jours, j'ai la soudaine envie de présenter mes excuses. Au contraire de la mienne, son attitude est égale à ce qu'elle a toujours été, malgré ses récentes révélations.

Ayant, de toute façon, désespérément besoin d'une oreille amicale, je me rends à son bureau alors que le château s'apaise enfin.

— Ava ? Tout va bien ?

— Je suis venue m'excuser de mon comportement enfantin.

— Tu es jeune, tu as le droit d'être puérile parfois. Comment te sens-tu ?

— En toute honnêteté ? Mal. J'avais trouvé en Artus ce que je n'ai jamais pu obtenir ici même : la tolérance, l'amour gratuit, le partage. Ça n'a pas suffi. Pas pour lui, confessé-je.

— Tu te trompes de responsable. Ce garçon devait bien savoir qu'il

n'aurait aucun avenir à tes côtés.

— Maintenant que je l'ai aperçu au bras de sa femme, j'ai conscience que notre histoire était vouée à l'échec, ça n'en est pas moins douloureux. Le perdre m'a poussé à reconnaître mon extrême solitude.

— Tu n'as jamais été seule.

— Et pourtant... Quant à Adrian...

— Cet imbécile n'a pas ton étoffe. Je prie le ciel afin que ton père s'en rende compte par lui-même. Il essuyait ses larmes en sortant de la bibliothèque !

Je pouffe. Quel bien fou cela procure de pouvoir s'épancher.

— Il reste un prince. J'ai espoir que le meilleur ait été gardé pour la fin !

Mon soulagement est de courte durée lorsque j'aperçois Martin baisser la tête, pincer les lèvres sans lâcher des yeux le document qu'il tient entre ses mains.

— La famille Pederson d'Oriasa décline notre invitation. Le prince ne se rendra à la cité de Slore que lors du dernier bal.

Décontenancée, je regarde Martin la bouche ouverte afin qu'il m'explique ce que je ne comprends pas.

— Pourquoi ?

— Il va falloir que nous le découvrons...

CHAPITRE 19



— Selon ses propos, je serais celui qui a manqué de respect ? J’espère que c’est une plaisanterie ! s’insurge Andral de Calligre.

— Il assure que vous n’êtes pas forcé de venir, mais que la coutume veut que la princesse se déplace en vue de la première rencontre, répond Martin avec calme.

Tous réunis autour du bureau de mon père, Andral accuse le coup à la lecture de la lettre reçue ce matin même. La famille Péderson de la cité d’Oriasa m’invite.

Enfin, elle me convoque, plutôt.

Nos mœurs sont claires, en tant que princesse, je me dois de me « vendre » pour cela, parcourir tous les domaines auxquels nous prétendons afin de prouver notre intérêt. Or, mon père ayant été malade en Apophère, il s’est permis de modifier les règles pour ne pas avoir à effectuer le voyage. Jusqu’ici, aucun problème. Les autres souverains n’ont pas trouvé d’inconvénients à se déplacer.

Il semblerait pourtant que Andral soit tombé sur un adversaire à sa taille, car le roi Céril Pédersen ainsi que sa famille, eux, ne réaliseront pas cet effort et prendront comme affront un refus de ma part. Mon père a alors deux choix : se rendre en Oriasa ou me laisser y aller sans lui.

Cette nouvelle m’ébranle. Je suis ravie que quelqu’un ose enfin tenir tête au souverain de Slore, néanmoins, j’appréhende sa réaction. Le royaume de la cité d’Oriasa est le plus vaste territoire du continent d’Okéron. Il se trouve derrière les montagnes de la barrière d’Utlendoro que je rêve de traverser depuis toujours.

— Ava n’est même pas capable de se tenir correctement en ma présence ! Comment veux-tu que je lui témoigne une once de confiance ?

— Je pourrais l’accompagner. Le prince Pédersen serait le meilleur parti pour vous. Ce serait risqué de contrarier le monarque, surtout que les filles des Lunes sont plutôt intéressées par Cameron ainsi que par Jasper.

J’observe le visage de mon père se renfrogner. Andral est capricieux, mais intelligent, malgré sa colère, la réflexion de l’appât domine.

Je suis congédiée, décrétée inutile à la discussion qui s’annonce. J’en profite pour procéder à quelques recherches sur le territoire d’Oriasa dans les livres ou les cartes de la bibliothèque de Martin.

La première chose qui me frappe, c’est que malgré mon impression de territoire lointain, le trajet ne sera pas plus pénible que lors de notre périple en Apophère. Il nous faudra traverser la cité de Slore dans toute sa largeur afin de parvenir au pied de la montagne d’Utlendoro. Le seul passage vers l’autre côté réside en un boyau. Le tunnel de l’impossible dont le nom provient de sa création.

Longtemps, les peuples d’Oriasa et de Slore sont restés des inconnus, néanmoins sur le commandement d’un ancien roi d’Oriasa, un tunnel a été creusé à même la montagne afin de réunir les deux terres. Des générations entières d’hommes se sont relayées dans le but de terminer cet ouvrage. L’entreprise a tant duré que le nom d’impossible est apparu le plus judicieux.

De nos jours, il s’emprunte sans problème bien que le traverser soit pénible. L’ultime rempart avant le domaine étant la rivière de Morgy qui coule au pied du boyau ainsi qu’aux portes de la cité d’Oriasa.

Cette dernière est si vaste que la famille y possède deux palais. Un au nord, un second au sud. Ils y déménagent au gré des saisons, certains écrits racontent qu’il faut sept jours entiers pour aller de l’un à l’autre.

Le château se trouvant au plus proche de la frontière est occupé à l’automne et en hiver. Ce qui m’arrange bien, car j’aurais dû parcourir un voyage encore plus long dans le cas contraire.

Si je redoute de rencontrer cette famille mystérieuse, j’ai aussi un immense besoin de me changer les idées. L’assurance de découvrir de nouveaux paysages me permet d’oublier que l’on en sait peu sur les caractères ou manières de régner des Pédersen.

La grande soirée finale se produira dans quelques mois, le temps presse de visiter ce dernier prince. Ensuite, tout un protocole concernant le choix doit être mis en place chez nous afin d’organiser la fête. Lorsque le bal aura lieu,

j'aurai dix-huit ans depuis quelques semaines et une fois la décision annoncée, je serai mariée dans la foulée. Il ne me restera que quelques jours dans le but de préparer le peu d'effets personnels dont je dispose avant de déménager au sein de mon nouveau foyer.

J'ai une pensée pour Elia, Pavia, Anton et les autres. Il m'est interdit de sortir du château depuis longtemps. Si j'avais pu, aurais-je eu la force d'aller les rencontrer ? L'image de Céleste entourant Artus de ses bras n'a pas quitté ma mémoire. Même si les semaines transforment la situation en un souvenir un tout petit peu moins douloureux, je doute de pouvoir rester insensible face à eux. Peut-être à mon retour d'Oriasa. Rien n'est encore sûr, pourtant mon père n'a que peu de choix concernant ce voyage.

En sortant de la bibliothèque, je rencontre Riley au détour d'un couloir.

— Je te cherchais ! Nous devons nous rendre en ville afin de te trouver des tenues.

— J'en ai déjà des dizaines !

— Ordre du roi, il faudra en mettre plein la vue à Céril Pédersen.

Voilà la confirmation que j'irai bien en cité d'Oriasa, les papillons qui naissent au fond de mon ventre prouvent que cela me réjouit. Je doute que de nouvelles toilettes soient d'une quelconque aide, Andral est si centré sur le paraître qu'il oublie qu'il ne suffit pas toujours. Résignée, je me retrouve assise aux côtés de ma mère au fond d'une calèche.

— Où nous rendons-nous ? questionné-je.

— Chez le meilleur tailleur de la cité de Slore.

Réponse laconique de Cléo, je n'obtiendrai pas un mot de plus.

Je pense qu'il s'agit de l'unique activité que je n'ai jamais réalisée en compagnie de la reine. Cléo de Calligre n'a cessé de m'éviter, de m'ignorer depuis ma naissance, mon allure serait-elle la seule chose à ne pas négliger ? À chaque fois qu'il a fallu me créer de nouvelles tenues, Cléo m'a accompagnée. Le tout se déroule en silence, mon avis sur les couleurs, les tissus ou les formes n'est jamais demandé. Elle décide, j'abdique. Si ce cinéma m'indiffère, la vraie raison de mon mutisme est la peine que me provoque ma mère. Bien qu'elle ne mérite aucune compassion de ma part, pour rien au monde je ne souhaiterais prendre sa place.

Escortées par Riley et William, nous nous laissons conduire chez le tailleur qui a privatisé sa boutique pour l'occasion. Des dizaines de tissus différents sont posés sur les tables, les chaises, les mannequins de bois,

partout où cela est possible. Le rouge et le noir dominant à l'instar de notre emblème, pourtant je discerne d'autres tonalités plus douces parmi elles.

La robe de mariée ne sera réalisée qu'après la décision du choix du prince afin de rallier les couleurs des deux maisons sur le vêtement, mais aujourd'hui, il faut honorer la cité de Slore.

Le couturier m'impose une tenue légère, prend l'intégralité de mes mesures sans jamais croiser mon regard ni m'adresser la parole. J'ai l'impression d'être un simple épouvantail pendant que ma mère discute avec le professionnel des formes, tailles, couleurs, jupons. Sous-entendant que l'absence de hanches et de poitrine devra être camouflée par le tissu.

Qu'importe la mode, mon corps me convient tel qu'il est. J'ai d'ailleurs pu constater que ma minceur n'avait pas déplu aux garçons fréquentés pour le moment. Si on ne tient pas compte de Nail.

Ma mère commande trois robes de soirée rouge et noir, des déshabillés de nuit rose pâle, des ensembles de jour aux couleurs pastel. Je n'ai pas besoin de tout ça.

— Il nous faut le tout d'ici quinze jours, impose Cléo.

Le délai laissé au tailleur le met dans une panique quasi comique.

— Oh ! euh, non, je... Ça risque d'être compliqué, ma reine. Si je peux me permettre, deux semaines c'est beaucoup trop court afin de réaliser autant de toilettes.

— C'est le temps dont vous disposez, sans quoi je demanderai à une personne compétente d'accomplir les tenues à votre place, répond-elle sans hausser le ton.

J'observe les gouttes de sueur perler sur les tempes du pauvre couturier qui se confond en excuses avant de promettre l'impossible. Pour ma part, c'est la première fois que je remarque Cléo être aussi autoritaire. Se pourrait-il que ma mère soit dotée d'un caractère plus charismatique que celui d'un batracien ? Je l'examine à la dérobée pendant plusieurs minutes, réfléchissant à la véritable nature de cette femme camouflée sous des airs effacés lorsqu'elle me décontenance.

— Cesse donc de me scruter ainsi. Parle !

Surprise qu'elle m'adresse la parole, qu'elle me donne une opportunité de dialoguer, j'ignore par où commencer. Tant de questions se bousculent en coulisse que les secondes s'égrènent, Cléo perd patience. Afin de ne pas louer le coche d'une conversation mère-fille, je sors la première pensée qui

me passe par la tête profitant de l'absence du professionnel perdu au milieu de ses étoffes.

— Avez-vous été heureuse une fois dans votre vie ?

Son air surpris reflète le mien. Juste avant qu'elle ne détourne le visage vers la fenêtre, j'ai le temps d'apercevoir un voile de tristesse parer son regard.

Je crois d'abord qu'elle va rester muette.

— Jusqu'à ce que je sois forcée de me marier, je l'étais. J'aimais.... J'étais amoureuse d'un autre homme lorsque mon père a pris la décision de m'unir à Andral. Il n'était pas si cruel au début.

— Pourquoi l'est-il devenu ?

— Pour plusieurs raisons, dont certaines qui me sont inconnues. Je n'étais pas si effacée étant jeune. Je refusais cette alliance. Andral a été éprouvé par mon rejet. Il savait que mon affection ne lui était pas vouée, ça le rendait fou. Et puis, à la mort de son père, il a endossé le costume de cet homme perpétuellement en colère.

— Il devait souffrir de la perte.

— Non, glousse-t-elle, oh non ! Il pâtissait de l'aveu qu'on venait de lui souffler.

— Quelle révélation ?

— Ta curiosité est égale à la sienne. Tu lui ressembles plus que tu ne le crois.

— Est-ce pour cette raison que vous me haïssez ?

La surprise affichée sur son visage me pousse à m'interroger. Je pense que nous avons, là, la plus longue conversation depuis ma naissance, j'en profite donc. Il y a tant de secrets...

— Je ne t'ai jamais détestée. C'est... Tu... Rien n'est de ta faute. J'espère que tu auras la combativité dont j'ai manqué afin de choisir le respect.

Cette phrase signe la fin de notre échange. C'est à mon tour de paraître étonnée. Elle réfute l'idée de me haïr alors que toute son attitude crie le contraire. J'aurais aimé qu'elle me prenne dans ses bras. Qu'elle me raconte cet autre homme, être dans la confiance, rattraper un peu de temps perdu. Je n'arrive même pas à lui en vouloir d'avoir laissé mon père m'isoler, me battre depuis toujours. Je meurs d'avoir un peu d'attention de la part de cette femme.



Les deux semaines qui me séparent de ce voyage sont les plus longues de toute ma vie. Mes journées sont vides, je n'ai aucune occupation, les livres ne me suffisent plus, je ne peux même pas aller me promener à l'extérieur, car un froid polaire s'est installé.

La veille de notre périple, je suis convoquée dans le bureau de mon père. Lorsque j'arrive, la reine est présente ainsi que Martin, Riley et William. Ces trois derniers seront mes compagnons de voyage, j'ai droit à un petit discours menaçant de mon cher paternel avant le départ.

— Les femmes d'Oriasa sont belles et n'ont rien à t'envier, je doute que le prince soit intéressé par ta personne. Néanmoins, si par le plus grand des hasards, tu parvenais à ne pas me décevoir, tu pourrais me venger de ce crétin de Céril via son fils. Donc, agis comme il le faut, traîne-toi à ses pieds s'il le désire, mais lorsque tu partiras de chez eux, Cameron doit te désirer.

Si les mots de mon père concernant mon physique ne me touchent plus, je suis témoin qu'ils écorchent encore ma mère. En me dédaignant, il percute sa femme aussi sûrement que sa fille étant donné que nos visages sont presque identiques. Si son regard noisette est plus intéressé par ses chaussures à ce moment-là, mes yeux ardoise ne quittent pas le monstre qu'est Andral de Calligre. J'aimerais que ce prince soit le bon, non pas pour le satisfaire, mais parce que quelque chose me laisse à penser que je pourrais atteindre Andral grâce à lui.

La haine qui transparaît à travers mes prunelles doit percuter le roi, car, d'un bond, il s'approche de moi, attrape une poignée de mes cheveux défaits sans que personne dans la pièce ne bouge le petit doigt.

— Ne t'avise pas de me regarder avec un tel dédain. Certaines ont essayé, observe à présent ! crache-t-il en tournant ma tête vers sa femme, prostrée.

Un nouvel élan de compassion envers ma mère m'envahit. Malgré tout, il se pourrait qu'elle soit bien plus malheureuse que moi. C'est une motivation supplémentaire pour trouver un mari digne de partager ma vie.

Nous partons à l'aube afin de parvenir au pied des montagnes pour la nuit. Je pensais que nous mettrions plus de temps, car ces grandes dames me

semblent si éloignées...

— Prête ?

— On ne peut plus. C'est un long voyage, j'appréhende, pourtant, plus il y aura de distance entre mon père et moi, mieux je me sentirai.

— Nous serons plus rapides sans le roi. Il impose un rythme lent au risque d'être nauséeux tout le trajet.

Ainsi démarre notre périple. La tête à la fenêtre de la calèche, j'ai l'impression de goûter à la liberté pour la première fois. Ce périple, c'est une aubaine. Je ne suis qu'en compagnie de gens que j'apprécie, hormis William que je connais peu. Je suis surtout sur le point de réaliser tout un tas de découvertes. En apercevant, au loin, le village d'Artus, un léger pincement au cœur se manifeste, pourtant la raison l'emporte sur la rancœur.

Je partage la calèche avec Martin, tandis que Riley ainsi que William conduisent les chevaux. L'ami de mon père, ou plutôt le mien maintenant, reste silencieux, le nez plongé dans des documents depuis notre départ.

Qu'importe ! J'ouvre la lucarne, me repais de tout ce qui m'entoure. Un fin manteau blanc s'est déposé sur le paysage. Chaque respiration provoque un petit nuage de vapeur devant ma bouche. J'aperçois quelques animaux qui cherchent une écorce à grignoter, puis il se remet à neiger. Fascinée, je tends la main afin d'essayer d'attraper un de ces flocons. Les souvenirs des moments avec Brie me remplissent de nostalgie.

— Ava ! On gèle ! Ce ne sont que des flocons ! s'insurge Martin.

— Le fait que vous soyez blasé n'induit pas l'interdiction de m'émerveiller devant cette beauté, râlé-je en fermant néanmoins la fenêtre par politesse.

Lors de la pause déjeuner, je supplie de me laisser passer une partie du voyage sur le siège extérieur, à la place d'un des soldats. Vaincu par mon insistance, Martin abdique pour quelques heures.

Assise aux côtés de Riley, je ne tiens pas en place. Nous arrivons bientôt au pied des montagnes, plus nous nous en approchons, plus mon admiration s'accroît.

Cette immense barrière qui me fascine depuis toujours, première vision depuis l'ouverture de ma chambre le matin, est là, devant moi. Elle est si grandiose que j'en suis émue. J'aperçois des chèvres sauvages sur les versants me demandant par quelle magie elles parviennent à tenir sans

s'effondrer au sol. Des plaques de neige sont accrochées donnant l'impression que la montagne est recouverte de glaçage au sucre. Mes cils sont parsemés de minuscules grelots de givre, je ne sens même plus mon visage, cependant, je crois n'avoir jamais été plus heureuse. Les yeux humides d'une émotion que j'essaye de contenir, je me tourne vers Riley qui me sourit à son tour.

Qu'est-ce que c'est beau !

— Rentre tout de suite ! Imprudente ! Pour sûr que tu plairas au prince avec un nez bouché, si tu ne meurs pas avant de le rencontrer ! me réprimande Martin paniqué à la vue de mon visage glacé.

Les lèvres toujours étirées malgré un claquement de mâchoire de tous les diables, c'est dans un fou rire partagé avec le bras droit de mon père que je regagne à l'intérieur. Martin oublie ses remontrances, baisse les yeux en soupirant.

— J'aime lorsque tu es sereine.

L'attitude jointe à cette phrase me plonge dans un silence. Sans ajouter un mot, Martin retourne à ses papiers comme si de rien n'était. Je suis reconnaissante de l'avoir dans ma vie, heureuse que notre roi lui octroie assez de sa confiance afin de l'autoriser à m'accompagner dans ce voyage.

Nous parvenons au sein de la dernière auberge avant le tunnel de l'impossible quand la nuit est déjà tombée. William et Riley sont frigorifiés, bien que plus couverts que moi, ils soupirent d'aise lorsque nous pénétrons dans l'établissement.

Une foule est entassée. Un brouhaha assourdissant règne, entre les chopes qui s'entrechoquent, les clients qui rient, chantent. Une immense cheminée occupe presque tout un pan de mur tandis que le reste de la salle est occupé par des dizaines de tables, de chaises. Dans le fond de la pièce, je peux apercevoir une cuisine surmontée d'un bar où les gens peuvent passer commande.

Deux serveuses d'un certain âge courent dans tous les sens afin de satisfaire les clients d'assiettes garnies, mon estomac creux gargouille à cette odeur.

Je suis fascinée par les personnes que je rencontre. Il y a là tant de gens différents de par leurs vêtements, physique ou accent. Je me perds mille fois dans chacune de leurs conversations, avide de m'enrichir de leurs histoires.

— Ava. Je comprends ton intérêt, mais n'oublie pas que tu es la princesse

de Slore. Tu te dois de te comporter comme telle, me sermonne Martin.

J'ignore par quel tour de magie William nous trouve une table libre, juste à côté de la cheminée. Le contraste des températures taquine ma peau sensible mettant le feu à mes joues, à mes oreilles.

Nous mangeons ce qui ressemble à une soupe épaisse garnie de viande, de légumes et de pain. Les hommes boivent plus de vin qu'une personne normale peut en consommer sans être malade. William, qui s'avère être aussi sympathique que Riley, nous abreuve d'histoires abracadabresques vécues du temps où il travaillait sur les bateaux, j'en pleure de rire.

— Il était si sûr de lui qu'il avait refusé mon aide. Alors lorsqu'il est sorti assis sur le dos d'un âne, nous nous sommes tous esclaffés, ce qui nous a valu une belle punition, glousse-t-il.

— Quel genre de réprimande ? questionné-je, avide de connaître la suite.

— Interdiction de pénétrer un bar ou une femme pendant trois semaines ! Une horreur, allez annoncer ça à un marin qui ne vit que pour ces moments-là !

Je crois n'avoir jamais été aussi insouciante, ne jamais m'être sentie si libre qu'en cet instant. Entendre les hommes qui m'accompagnent discuter en ma compagnie comme si je n'étais pas un problème, comme si j'étais des leurs me ravit. C'est peu, pourtant face à l'indifférence que je subis depuis toujours, c'est beaucoup. Je ris tant que mes joues deviennent douloureuses, la vie des soldats semble si riche ! Malheureusement, mon corps n'est pas aussi costaud que le leur et au bout de quelques heures, garder les yeux ouverts est difficile tandis que ces messieurs paraissent en pleine forme.

— Princesse fragile ! Tiens, voilà la clef de ta chambre, je vais t'accompagner, affirme Martin.

L'immense fatigue que je ressens m'empêche de rebondir sur la taquinerie de mon nouvel ami. En basculant la porte de la petite pièce cosy, j'ai un élan de compassion. Je ne vivrai rien de tout ça, sans lui.

— Merci Martin. Pour tout, chuchoté-je en le serrant dans mes bras.

Le menton posé sur le haut de mon crâne, Martin se contente de m'étreindre en retour, laissant planer le silence, ponctué de rires gras provenant de la salle à manger. Je peux tout de même percevoir le bruit mat du cœur de Martin qui résonne fort contre ma joue. Vraiment fort. Trop fort pour être normal. J'ai tendance à oublier deux ou trois détails.

Un tantinet gênée par la situation, je m'écarte avant de m'isoler dans la

chambre. Ma spontanéité pourrait me jouer des tours. Devrais-je imposer une distance entre nous ? Ce revirement d'attitude pourrait-il le blesser ? Voilà bien trop d'éléments à gérer pour moi. Lasse de toujours devoir m'adapter aux autres, je décide de ne rien changer à mon comportement.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 20



Nous ne sommes pas les seuls à vouloir parcourir le tunnel de l'impossible ce matin. Au moins quatre autres calèches se préparent à effectuer le trajet. C'est plus sombre que les enfers, ce qui nous oblige à allumer nos torches en espérant qu'elles ne s'éteignent pas à cause du courant d'air qui traverse l'intégralité du boyau. L'excitation se mêle à l'appréhension, j'aperçois les chevaux piaffer devant l'entrée. Sont-ils anxieux à l'idée d'avancer à l'aveugle ?

Selon les marchands ambulants habitués à l'arpenter, deux heures sont nécessaires avant d'enfin revoir la lumière du jour. Le parcours est oppressant, le silence domine, comme si un monstre endormi gisait là, et qu'il ne fallait pas le réveiller. Je tente de profiter de ce calme pour me reposer, en vain. Je suis si impatiente !

Lorsque le jour surgit à nouveau, je ne tiens plus en place. Mes yeux, habitués à la pénombre, ont du mal à s'adapter au soleil levant. Une fois ma vue revenue à la normale, je hoquette, le souffle coupé. Une bande de terre de deux mètres tout au plus nous sépare d'une rivière au lit étroit. Malgré notre visibilité limitée, je sais, pour l'avoir lu, qu'elle prend naissance dans l'océan. Je prie pour avoir l'occasion d'aller taquiner ces berges.

Un pont de bois large, robuste, nous permet de traverser afin d'atteindre la forêt de l'autre côté

— Arrêtons-nous, les chevaux ont besoin de se détendre, ordonne Riley.

De là où nous nous trouvons, la forêt paraît dense. Seule la végétation s'impose à la vue. Le cou tendu vers notre objectif, je trépigne d'impatience délaissant mes compagnons de voyage.

— Ava... souffle un Martin empli de lassitude en déposant mon manteau sur mes épaules.

C'est vrai, le froid est mordant. Pourtant, l'excitation qui m'anime occulte toute prudence. Un grondement met fin au silence qui nous entoure.

— Je crois que j'ai déjà faim, m'excusé-je.

— Il est heureux que tu puisses compter sur moi ! répond-il en me tendant un morceau de pain enduit de confiture.

Mon sourire avide de croquer dans cette tartine généreuse semble suffire à le contenter.

— Ché trop bon, merci.

— Quelle princesse tu formes, plaisante-t-il en levant les yeux au ciel.

— Mon tuteur me permettrait-il la traversée de ce modeste pont ? demandé-je afin d'avoir gain de cause.

— Devant l'effort évident que vous fournissez en ce qui concerne votre diction, Votre Altesse, j'accepte avec joie.

En arpentant la passerelle, je profite d'admirer les poissons qui tentent de remonter le courant. L'eau paraît dangereuse, ne me donnant pas vraiment envie d'y tremper les pieds, sans compter que sa température doit figer sur place, je ne m'aventure pas plus longtemps pour rejoindre l'autre rive. Comme je m'en doutais, la forêt est épaisse. D'énormes sapins côtoient d'autres arbres et arbustes ne laissant qu'un chemin étroit permettant la circulation.

À mesure que nous avançons, je perçois des bruits évoquant la vie humaine, au détour d'un sentier : une nouvelle rivière.

Dans les souvenirs que j'ai des livres consultés, le palais sud est protégé par un autre cours d'eau, des villages étant disposés de chaque côté de ses rives. Nous ne devons pas être bien loin.

Il est midi lorsque nous parvenons au bord de l'« affluent vivant » : le ruisseau nous séparant du chemin du château. Nous nous y arrêtons pour le déjeuner.

— Pourquoi m'observez-vous sans arrêt ?

— Je t'ai toujours scrutée, Ava. Seulement, la tête baissée, nul n'a conscience des gens qui nous portent de l'attention, répond laconiquement Martin.

Gênée par son regard insistant, l'interrogation a surgi sans que je ne la commande. Je le regretterais presque. S'il est vrai qu'il veille sur moi depuis mon enfance, j'aurais apprécié m'en apercevoir, ne serait-ce que pour consoler la petite fille laissée pour compte que je croyais être.

Dorénavant, je m'empourpre à ce constat, dévie les yeux sans plus penser à l'attitude de mon tuteur.

L'affluent vivant est, comme son nom l'indique, mouvementé. Son lit est bien plus large que la rivière de Morgy au pied des montagnes, et le pont plus long, plus épais que le dernier. Si jamais une personne venait à tomber dans cette eau, je doute qu'il s'en sorte. C'est un bon moyen de défense, une stratégie intelligente afin de protéger le château en cas d'attaque, car, tel que nous pouvons le constater, la passerelle se rétracte grâce à un mécanisme ingénieux.

Focalisée sur ce dernier, fascinée par la complexité des rouages, je prends conscience du paysage qui se dessine autour de moi qu'une fois de l'autre côté de la rive.

— Quelle splendeur ! m'émerveillé-je.

Malgré l'hiver, pas de neige ici. Le château est plus au sud que celui dans lequel j'ai grandi. Nous pénétrons dans d'immenses prairies recouvertes de végétation. Je me surprends à espérer revoir ce lieu au printemps, afin d'admirer les différentes fleurs qui y poussent. En dépit des températures vivifiantes, le chant des oiseaux emplît chaque arbre, chaque buisson, un calme serein envahit les lieux.

— Cet endroit paraît presque magique, vous ne trouvez pas ?

— Ça donne toujours cette impression la première fois, répond Riley.

— Vous êtes déjà venus en Oriasa ? m'étonné-je.

— En tant que soldats, nous avons parcouru nombre de continents... termine William.

Je me sens soudain si envieuse que j'en ai honte. Être un homme, être un garde, donne accès à tant de choses qu'on me refuse depuis ma naissance... D'une profonde inspiration, je repousse ma déception au loin, peut-être l'avenir me permettra-t-il d'élargir mes droits, et surtout ceux des femmes de Slore.

À mesure que nous avançons, je distingue enfin les contours du palais. En hauteur, caché derrière une forêt de sapins filiformes, il semble demeurer à flanc de falaise.

Une bonne heure supplémentaire est nécessaire pour traverser cette forêt avant de toucher du doigt l'entrée du château. Ici, pas de gardes, pas de muraille de bois. Un portail de métal ajouré fermé se trouve face à nous. À l'approche de notre calèche, l'ouverture s'active d'elle-même sur un

homme à l'allure bienveillante.

— Bienvenue, Votre Altesse. J'espère que votre route a été agréable. La famille Pedersen est ravie de vous recevoir. Venez, je vous en prie. Messieurs, les écuries sont sur votre droite. Un palefrenier vous y attend.

— Le parc est splendide, me sens-je obligée de commenter.

— Vous apprécierez sans doute votre séjour, Votre Altesse.

Après que Riley et William ont confié les chevaux, nous suivons l'homme jusqu'à l'entrée principale. Une ribambelle de personnel surgit afin de s'occuper de nos bagages.

Les marches de pierre sont décorées de buissons touffus, sur la majestueuse porte d'entrée, une couronne de houx. Je suis déjà sous le charme. Nous ne sommes pas encore parvenus sur la terrasse quand l'accès s'ouvre, laissant sortir ce que je devine être la famille royale. Loin du cirque entretenu par mon père durant l'accueil d'invités, c'est en toute simplicité que le souverain, accompagné de son épouse, nous accueille. Moi qui m'attendais à des êtres froids, je suis surprise de façon agréable. Une révérence plus tard, Martin s'avance.

— Vos Majestés, nous vous sommes reconnaissants de nous recevoir sur vos terres. Je m'exprime au nom de mon roi afin de vous présenter ses excuses. De légers ennuis de santé l'empêchent de se déplacer, il vous transmet néanmoins ses amitiés.

— Allons, allons Martin. Nous savons tous les deux que ce n'est pas un problème, répond-il sans détourner son attention, un sourire franc ourlant ses lèvres pleines.

La reine, elle aussi, fixe son doux regard clair sur mon visage depuis le début. Quelqu'un peut-il m'expliquer ce qu'il se passe ? Les Pedersen m'ont été décrits comme similaires à mon père. Ce que je perçois depuis mon arrivée prouve tout le contraire.

Aux côtés des monarques se tient un grand jeune homme brun, fin, aux yeux couleur miel, qui me scrute de la même façon que ses parents. J'imagine alors rencontrer le prince Cameron, celui qui m'est destiné. N'a-t-il pas un frère ?

— Entrez donc vous réchauffer, propose la reine.

L'intérieur est chaleureux, bien plus que ma propre maison voire ma chambre. Des tableaux de la famille sont accrochés un peu partout sur les murs, je prends conscience de ma méprise.

Le garçon qui marche nonchalamment à mes côtés n'est pas Cameron, mais Jasper, le plus jeune. Si je me fie aux peintures, celui qui m'est peut-être destiné est le portrait craché de son frère en beaucoup, beaucoup plus costaud. Leurs yeux sont hypnotisants, pourtant le regard de l'aîné me donne des frissons, j'espère que le rencontrer en personne sera moins intimidant. D'ailleurs, où est-il ? N'est-ce pas pour lui que je suis ici ?

Nous sommes conduits dans une sorte de boudoir, des boissons chaudes ainsi que des biscuits moelleux nous sont proposés autour d'un feu réconfortant.

— Enchantés de vous avoir pour invitée, Ava. Vous ressemblez beaucoup à votre mère, m'informe le roi.

— Vous la connaissez ? demandé-je, surprise.

Son visage se fane quelques secondes avant qu'il ne sourie à nouveau, il hoche la tête pour répondre par l'affirmative.

Sa femme prend le relais.

— J'espère que vous n'en voudrez pas trop à Cameron. Il a des fonctions en tant que gouverneur de la cité d'Oriasa et se trouvait au sein du château nord. Son trajet a été retardé par les conditions climatiques, il devrait arriver dès demain.

— Je comprends. Il dirige malgré son jeune âge ?

Une conversation polie s'ensuit, dans laquelle j'apprends la droiture dont démontre le fils aîné. Un frisson d'appréhension me parcourt, serai-je à la hauteur de ce futur roi ? Néanmoins, les doutes se fanent devant la gentillesse des Pédersen. Je savoure l'idée d'avoir le temps de prendre mes marques avant l'arrivée de celui que je sais déjà impressionnant.

Alors que je rêve de découvrir le reste du château, il semble que le deuxième prince m'ait percée à jour. Ne demandant l'intervention d'aucun membre du personnel, Jasper me propose une visite guidée. Après un accord silencieux de Martin, je saute sur l'occasion, servant un grand sourire au jeune homme à l'abord sympathique.

— Vous allez beaucoup plaire à Cameron ! Je suis presque jaloux de ne pas être l'aîné.

Je ris de sa franchise, de sa fraîcheur.

— Vous m'avez déjà conquise avec vos terres. Tout est si majestueux !

— C'est vrai, nous avons beaucoup de chance. Si mon frère ne peut être présent demain, je vous proposerai la visite d'un village. Enfin, avec votre

accord et celui de votre chaperon, bien sûr, termine Jasper avec un clin d'œil taquin.

— Ce serait un immense plaisir.

Je remercie ma bonne étoile. Les événements seraient-ils en train de tourner en ma faveur ? *Calme tes ardeurs, Ava, tout n'est question que de guerres de pouvoir et d'appât ici. Essayons de ne pas donner notre confiance à un inconnu si rapidement !*

Le château est adorable, on perçoit le bonheur partagé entre les murs. Tous les domestiques que nous croisons sont souriants, nous saluent sans montrer la moindre trace de peur ou de méfiance.

— Qu'est-ce que... c'est impossible ! m'exclamé-je.

— Ah, l'oasis produit souvent cet effet ! Une simple serre permet une floraison en toutes saisons.

— C'est improbable, magnifique, cela paraît irréel ! déclaré-je en tentant de cacher au mieux les bâillements qui s'imposent à moi.

— Vous êtes épuisée ! s'esclaffe Jasper en me tirant par le bras. Venez, allons voir votre chambre.

Le charme du prince, du même âge que moi, apaise mes incertitudes ainsi que les angoisses qui me taraudent depuis le début de notre voyage. Il semble que tout soit simple depuis notre arrivée.

Après avoir parcouru deux couloirs éclairés, nous parvenons jusqu'à une porte que Jasper ouvre pour moi. Malgré l'immense fatigue qui me terrasse, je m'extasie devant la décoration. Le beige ainsi que le rose poudré sont les couleurs dominantes, des bouquets de roses blanches provenant sans doute du patio sont disposés dans des vases à plusieurs endroits de la pièce.

Sur la droite après l'entrée, je dispose d'une armoire tapissée dans laquelle j'avise qu'on a déjà déposé mes tenues. À gauche, une commode, puis le lit sur le mur attenant. Il est parsemé de coussins et, en son centre, trône une grosse boîte ronde enrubannée.

Une charmante salle de bains se cache derrière un paravent fleuri. Pour finir, une grande fenêtre donne vue sur l'océan déchaîné.

Toujours muette, je délaisse mon bonnet ainsi que mes gants sur la coiffeuse située à côté de la baie vitrée avant de me perdre dans la contemplation de cette eau sauvage.

— La chambre est-elle à votre convenance ?

— Vous plaisantez ? Elle est parfaite, rétorqué-je.

— Je suis ravi de l’entendre. Reposez-vous bien, Ava. À plus tard.

— Merci pour votre accueil.

Je rêve de me prélasser au milieu d’un bain brûlant, pourtant, la curiosité étant un de mes défauts, je me jette sur la boîte posée sur le lit. Après avoir tiré le gros ruban rose, je soulève le couvercle, trouve une robe de mousseline beige rosé époustouflante ainsi qu’un serre-tête assorti d’une petite fleur de la même couleur. Dans le fond, emballée dans du papier de soie, une paire de souliers. Je suis touchée par la délicatesse de cette attention. Mon père a-t-il pris ce genre de disposition quant à nos invités ? J’en doute. En tout cas, malgré un accueil impeccable en Apophère, je n’ai pas été aussi gâtée.

J’ai à peine le temps de me rafraîchir, de me changer que Jasper vient, comme promis, me conduire à la salle à manger. Tandis que Riley ainsi que William dînent en compagnie des soldats d’Oriasa, Martin et moi sommes conviés à la même table que Leurs Altesses.

— Merci beaucoup pour vos attentions, c’est tout à fait dans mes goûts.

— Je suis persuadée que la robe vous ira à ravir, me complimente la reine.

J’ignore ce qui se passe ici, deux réponses s’imposent à moi. Soit j’ai trouvé la famille qu’il me faut, soit il y a anguille sous roche et je ne tarderai pas à le découvrir.

— Alors, Ava, parlez-nous de vos passions, vos projets ? Avez-vous des ambitions pour votre peuple ? m’interroge le souverain.

La surprise me rend muette. Jamais un monarque ne s’était directement adressé à moi concernant l’avenir des royaumes. Jamais personne ne l’avait entrepris pour être honnête. Devrais-je me confier en toute sincérité ? Livrer mes batailles ? Ou bien rester prudente, mentir, me confronter à mon rôle ? Le temps de réponse tarde, aussi Martin sauve les meubles.

— Euh, hum, eh bien, Andral de Calligre préfère que les filles... les femmes, gardent une place privilégiée, les dispensant de réfléchir à de telles occupations. Ava a appris à danser, à se tenir en société et... à supporter son futur époux, bien entendu.

Je surprends le regard choqué de la reine, ainsi que celui du roi : mécontent. Sont-ils déçus ? Me pensent-ils ignare ? J’ai tant envie de leur montrer cette facette de moi que peu connaissent. Au fur à mesure du repas, l’ambiance, qui s’était refroidie, se corrige. Chacun discute de choses et

d'autres, futilités qui ne m'atteignent pas. Non. Moi, je réfléchis. J'ai l'impression d'être sur un nuage, c'est la raison pour laquelle je commets une erreur.

— En fait, j'ai pensé à tout un tas d'améliorations, rebondis-je à retardement. Certaines inspirées sans le savoir de ce que j'ai pu observer en peu de temps chez vous.

— Ava, murmure Martin.

Néanmoins, je refuse de l'entendre. J'attends ce moment depuis si longtemps.

— L'éducation aux femmes, dans un premier temps. Une vision différente des choses n'est pas toujours un problème, cela peut aussi devenir une solution. L'égalité, l'amélioration des conditions de vie de mon peuple me tiennent à cœur.

— Vous devriez vous entendre avec Cameron, Ava. Vivement qu'il vous rencontre.

Martin cesse de retenir sa respiration. Je sais, c'était risqué, pourtant l'occasion était trop belle.

— Martin, accepteriez-vous que je propose une visite des environs à la princesse demain matin ? Cameron ne devrait arriver que le soir venu.

— Si Ava le désire, vous avez toute ma confiance.

Le rendez-vous fixé pour le lendemain, je piaffe d'impatience de parcourir le village le plus proche. Dans cette chambre de poupée, je sombre en quelques secondes et n'ouvre les yeux qu'après plusieurs coups portés à ma porte. Une adorable servante me propose son aide, m'invite à gagner la salle à manger après avoir décliné. Depuis quand n'avais-je pas si bien dormi ? Depuis le bonheur partagé avec Artus...

Le petit-déjeuner est pantagruélique. Plusieurs boissons chaudes, fraîches. Des œufs, du pain, de la viande, des brioches, des scones... J'ignore où donner de la tête et je dévore comme si c'était mon premier repas depuis des lustres. Habituee à chaparder le peu qu'on m'autorise pour chez moi, je ne me retiens plus.

D'un raclement de gorge, Martin me rappelle à l'ordre tandis que Jasper éclate de rire. Je sens mon visage s'empourprer, avale l'énorme bouchée qui gonfle mes joues avec difficulté. Un coup d'œil au couple royal me rassure, tout le monde sourit. Pourtant, une réminiscence assombrit mon humeur « Comment veux-tu que lui donne ma confiance ? » Mon père a raison, je

suis intenable.

Bien décidée à ne plus me ridiculiser, je termine mon repas sans plus attirer l'attention. Contenir mon excitation quant à la sortie que me promet Jasper m'est tout aussi pénible. Le prince et moi nous dirigeons vers les écuries, je grimpe sans difficulté, talonne Jasper jusqu'au village avoisinant. La tête haute, le vocabulaire mesuré. On ne m'y reprendra pas. Pourtant Jasper est un homme si simple, abordable que j'oublie vite mes résolutions.

— Oh ! les filles ont accès à la lecture, ici ?

En chevauchant devant une école, j'aperçois plusieurs enfants assis autour d'une camarade occupée à leur narrer une histoire.

— Les filles ont les mêmes droits que les garçons. Aucune différence n'est commise. Si Cameron était né de l'autre sexe, il aurait quand même choisi son époux, par exemple.

— Pourtant, il semblerait qu'il ne lui incombe pas dans cette union, murmuré-je.

— De qui tenez-vous cette information ? Cameron vous adorera, j'en suis convaincu. Ensuite, vous deviendrez ma belle-sœur, affirme-t-il en haussant les épaules.

Son assurance est telle que j'en reste bouche bée quelques secondes avant d'éclater de rire, surprise par l'aisance avec laquelle il accueille la vie.

— Tout est donc si facile en Oriasa ? Je ne crois pas que mon père serait de votre avis au sujet du mariage. Il est possible que votre frère ne m'apprécie pas autant que vous l'espérez.

Il élude ma remarque d'un geste de la main en levant les yeux au ciel avant de m'attraper par le bras dans le but que je le suive.

En ce jour de marché, il semble que tous les villageois soient massés dans les rues. Il devient difficile d'avancer sans heurter une épaule, marcher sur une chaussure tant il y a foule. Sans que leur attitude ne soit impactée par la présence d'une figure royale, j'observe, ravie, les saluts polis, les signes de gentillesse qui nous sont attribués. Pas de crainte, pas de suspicion. Les rapports entre chaque classe sociale sont lisses, rien ne change, aucun traitement de faveur, aucune fuite. C'est si plaisant... Je récolte sourires, signes de la main à la louche, les enregistre un par un dans ma mémoire, émue. Je suis transportée vers les différents étals, éduquée à la cuisine, aux tissages, à l'artisanat.

En hôte parfait, Jasper m'offre une tasse d'un breuvage succulent, une

pâtisserie jusque-là inconnue pour moi. Le moment fantastique a des allures de rêve éveillé, je découvre tout ce que je pourrais apporter à mes gens. Sans Cameron, je suis d'ores et déjà convaincue de le désirer comme élu.

J'accepte, malgré mon envie de demeurer parmi le peuple, le retour au palais. Sur la route, Jasper m'abreuve de mésaventures vécues en compagnie d'amis que j'aurai le plaisir de rencontrer bientôt. Si mes yeux sont humides des larmes provoquées par l'humour du second prince, mon attitude se fige alors que nous parvenons à l'entrée du château.

— Cam' ! Tu es enfin revenu ! Comment vas-tu ? N'as-tu pas trop souffert du froid ? Pas de blessures ? Je suis content que tu sois là ! Voici Ava, la princesse de la cité de Slore.

À l'inverse de son jeune frère, Cameron possède la conduite et le regard les plus perturbants auxquels j'ai dû me confronter jusqu'ici. L'éloquence de Jasper ne lui permet pas une grande fenêtre d'action, Cameron ne bronche pas, se concentre sur quelqu'un d'autre, moi. Il se contente de me fixer d'un air sévère. Ses sourcils froncés, sa bouche généreuse pincée devraient me pousser à frissonner d'effroi, pourtant le sentiment qui m'anime à sa vue est loin d'être désagréable.

Figée par la surprise, je manque à tous mes devoirs en ne l'accueillant pas comme il se doit. Dans un sursaut, je me reprends, effectue la révérence qu'il attend sans doute.

— Enchantée, Votre Altesse, laissez-moi vous certifier ma joie d'être votre invitée. Vos terres sont incroyables, votre peuple tout autant.

Silence. Aucune réponse, pas la moindre esquisse de sourire. Décontenancée, je cherche du réconfort sur le visage de Jasper qui semble aussi perturbé que moi.

— Tout va bien Cam' ? l'interroge-t-il.

— J'aimerais m'entretenir seul à seule avec la princesse si tu le veux bien, soumet Cameron laconiquement sans jamais quitter mon regard.

Immobile depuis plusieurs minutes, je tremble de froid et, je dois l'avouer, d'appréhension. Si j'ignorais l'accueil qui me serait réservé, jamais je n'aurais imaginé que le prince me serait si hostile. De par son physique, Cameron est identique aux portraits accrochés dans le château. Sa haute taille, ses épaules semblables à la largeur d'une porte, ses bras, qu'il a croisés sur son torse, ne cachent rien du soldat qu'il est déjà ainsi que de la puissance qu'il pourrait déployer. Je frissonne à nouveau, parcourue cette

fois par une onde de lave. *Que m'arrive-t-il ?* Ses cheveux sont aussi bruns que les miens, mais sa peau plus mate donne à ses pupilles miel une allure hypnotisante. Il pourrait paraître plus doux sans ses épais sourcils froncés. Je suis perdue, ne comprenant ni son attitude ni son mutisme.

— Aurais-je agi d'une manière qui vous aurait déplu, Votre Altesse ? questionné-je.

La surprise déride son visage le temps d'une fraction de seconde. *Attendez... La surprise ?* Le silence commence à peser alors qu'il semble m'analyser de la tête aux pieds.

— Vous tremblez de froid, allons au chaud, ordonne-t-il d'un geste de la main.

Génial, il sait parler ! En revanche, il paraît aussi affectueux qu'une porte de prison. Peut-être me suis-je réjouie un peu trop vite...

CHAPITRE 21



Je n'ai d'autre choix que d'emboîter le pas à Cameron. Si la température est plus agréable au sein des murs du château, celle qu'entretient le prince entre nous demeure glaciale. Lorsque nous parvenons au salon, le roi, la reine, Jasper, ainsi que Martin sont présents. Désemparée, je cherche le bras droit de mon père du regard afin de tenter de comprendre ce qui se déroule et qui m'échappe. Relevant la panique dans mon attitude, mon ami s'approche, pose une main se voulant réconfortante sur mon épaule. L'enfant en moi rêve de fuir cette pièce, pourtant la bienséance n'autorise pas la faiblesse, surtout pas vu les instants houleux en compagnie de Cameron.

Malgré moi, l'angoisse transparait dans des frissons incontrôlables. Ces derniers ne passent pas inaperçus aux yeux de Martin qui m'observe, l'air soucieux, alors que le roi échange avec son fils aîné. Néanmoins, il reste focalisé sur le duo que mon ami et moi formons. Son attitude fermée ne m'annonce rien qui vaille.

— Ava, je suis si heureuse que vous rencontriez enfin mon cher Cameron, me confie la reine.

Comme par magie, le visage de Cameron change du tout au tout. Ses traits se détendent, son regard s'illumine lorsqu'il se tourne vers sa mère. Le coup de grâce, c'est l'infime rictus qui se dessine sur ses lèvres. Un uppercut dans l'estomac pour moi. Je comprends déjà que je suis perdue.

Comment peut-on briller ainsi juste en souriant ?

— Il n'est pas que bourré de qualités humaines, vous savez, Ava ? Cameron est un fin stratège, proche de son peuple. Il sera un roi aussi fabuleux que son père, continue Livia Pedersen alors que son fils baisse la tête par pudeur.

Je dois avoir l'air d'une sombre idiote, pourtant, je suis incapable de décrocher de mon admiration. J'ai chaud, trop chaud, faites que la rougeur de mes joues ne soit pas identifiée ou qu'elle soit attribuée à la lampée de vin que je peine à déglutir. La panique ? Sans doute. Jamais je ne serai à la hauteur de cet homme, impossible qu'il me désire pour épouse ! Cette famille est si remarquable face à celle d'où je viens... Je les admire d'être aussi proches les uns des autres, de leur peuple. Qu'advient-il lorsqu'ils comprendront que je n'ai reçu aucune éducation en ce sens ? Quand ils verront la relation que j'entretiens avec mes parents ? Je rêve si fort de ce qu'ils ont.

Cette journée, qui avait bien commencé, est en train de m'échapper. Je cherche du réconfort auprès de Martin, mais il est en pleine conversation avec le couple royal, loin de ma prise de conscience. Lorsque j'ose un regard vers Cameron, je le surprends occupé à m'observer, la mâchoire serrée, l'air à nouveau mécontent. La courbe anguleuse de cette dernière happe mon esprit, je me perds une ultime fois dans la contemplation de son magnifique visage. Quelle femme futile suis-je en train de devenir ? Il est impératif que je parvienne à me secouer. *Il n'est pas question de toi, Ava. Pense à ton peuple !*

Une grande inspiration m'offre un court répit pendant lequel je tente de me concentrer sur le roi occupé à énoncer les mesures mises en place pour ses gens, happant mon attention.

— Nos règles sont établies en concertation avec des membres de la population élus par les villageois eux-mêmes, nous informe-t-il.

— J'aspire à pareille harmonie chez les Sloriens, Votre Majesté. Vous seriez un exemple pour mon futur rôle, m'exprimé-je en toute sincérité.

Cette société, c'est tout ce dont je rêve au sein de mon royaume. Tout y est juste. Je prends alors conscience que je n'ai pas le choix, il me faut subtiliser le cœur de Cameron. Les demandes de mon père, ses sombres projets n'ont plus aucune importance face à tout ce que me promet une alliance avec le prince d'Oriasa. Le problème, c'est que j'ai l'impression que même si j'ai gagné en confiance dans ce jeu de séduction, de pouvoir, je viens de tomber sur plus fort que les autres, plus fort que moi.

— Vous savez, Cameron a vingt ans maintenant, si nous lui avons toujours laissé le temps ainsi que le choix, nous souhaiterions qu'il se décide enfin à s'unir à une personne de son envergure. Je suis capable

d'assurer mes fonctions bien sûr, pourtant j'aimerais pouvoir profiter avant d'être trop âgé !

Si j'accompagne l'hilarité polie de Martin, cette information cruciale vient apporter une difficulté supplémentaire à ma mission. Cameron n'est pas célibataire faute de prétendantes, il paraît juste qu'il n'ait pas encore trouvé chaussure à son pied. Or, son attitude à mon égard ne me donne pas beaucoup d'espoir pour la suite.

Il me semble que cette entrevue dure des heures, je suis incapable de manger une seule des délicieuses pâtisseries, qui nous sont proposées, tant mon estomac demeure noué.

Lorsqu'enfin, nous sommes autorisés à vaquer à nos occupations, je n'ai qu'une idée en tête : m'entretenir avec Martin. Je suis la première à m'échapper de la pièce dont l'ambiance est lourde. Du coin de l'œil, j'observe les deux frères se diriger vers les écuries tandis que ma patience à attendre mon ami s'évapore.

— Il faut qu'on parle et vite ! soufflé-je en attrapant le bras de Martin afin de le conduire à l'extérieur.

— Laisse-moi au moins enfiler un manteau, bon sang !

— Pas le temps, je suis à deux doigts de vomir d'angoisse ! Nous devons nous mettre à l'abri des oreilles indiscrètes.

Je n'ai pas gain de cause, Martin m'abandonne alors que je me ronge les ongles en effectuant des allers-retours incessants sur la terrasse. Une fois qu'il me rejoint, je gémis :

— Je n'y arriverai pas. C'est impossible !

— Qu'est-ce tu racontes ?

— Cameron, il me déteste déjà ! Vous avez entendu son père ? Il n'a pas trouvé une seule princesse digne de lui ! Non, mais regardez-moi ! Je ne serai jamais suffisante. Pourtant, il est l'unique prétendant qui conviendrait à notre peuple !

Nous avons migré dans le jardin, j'arpenne une lignée d'orangers dont les branches croulent sous le poids des fruits odorants. Une de mes mains broie ma hanche tandis que l'autre enserme mon front dans une optique de massage bienfaiteur inutile. Martin, immobile, les bras croisés sur son torse, me sourit comme si j'étais en pleine représentation humoristique.

— Vous allez vous moquer encore longtemps ? N'avez-vous pas entendu ce que je viens de vous énoncer ?

— Ava. Il va t'adorer.

— Vous vous trompez de frère, je peux vous assurer que Cameron me déteste. Avez-vous surpris les regards qu'il me lance ?

— Tu l'intrigues ! Il est intelligent, je ne m'inquiète pas le moins du monde.

— Eh bien moi si ! Seigneur, je ne me pense pas capable de jouer à ça avec lui.

— Il te plaît aussi, affirme-t-il.

Je m'immobilise pour la première fois depuis le début de notre discussion. Son ton, le fait qu'il lise en moi si facilement...

— Je...

— C'est une bonne chose, Ava. Je serai heureux pour toi s'il devient ton époux.

— Cette phrase sonne comme une fatalité.

— Parce que mon existence en est une. Cet homme aura la chance de partager sa vie avec une femme incroyable.

J'ignore comment répondre. Ce compliment me va droit au cœur, l'attitude de Martin, pourtant, ne me permet pas d'en être satisfaite.

— Aie confiance en toi. Demeure telle que tu es, tu n'as jamais eu besoin de mes leçons afin de charmer qui que ce soit.

— Merci, Martin.

— Allez, rentrons, tu es frigorifiée.

Alors que nous prenons la direction du château, mes neurones sont en effervescence, rester moi-même suffira-t-il vraiment ?

Une conversation me tire de mes pensées, alors que j'en cherche la provenance, je surprends les deux frères nous observer. Depuis quand nous espionnent-ils ? Nous auraient-ils entendus ? Impossible, nous étions trop éloignés d'eux, n'est-ce pas ? Cette journée risque de me rendre malade si l'ascension des émotions ne se calme pas vite. Je soupire, après tout, rien ne sert de m'inquiéter. Attendons que Cameron réclame ma compagnie avant d'imaginer quoi que ce soit.

Une fois à l'intérieur, loin de celui qui me perturbe les hormones, je respire déjà un peu mieux.

— Avez-vous connaissance du patio du château ? questionné-je Martin.

— J'ai comme l'impression que tu aimerais me montrer ça ! devine-t-il.

— C'est un vrai bijou d'architecture, vous ne trouvez pas ? Je me

demande comment ils ont réussi à planter ce genre d'espèces au vu des températures... m'interrogé-je à voix haute.

— C'est, en effet, assez agréable, confirme Martin le nez en l'air.

Des arbres aux odeurs sucrées, des fleurs aux couleurs exotiques sont posés çà et là. Une petite fontaine circulaire assez large afin que nous puissions nous asseoir finit de parfaire l'endroit.

— Vous voyez ce plafond ? Il ressemble à une bulle de savon laissant la lumière du soleil pénétrer. C'est ingénieux, c'est sans doute grâce à cela que la pièce se maintient en tempé...

Martin ne m'écoute plus. Il se lève d'un bond avant de me souffler un « À plus tard ».

Les yeux écarquillés, j'observe mon ami me fausser compagnie sans explication et avise de la présence de Cameron épaulé à l'embrasement de la porte du patio, les bras croisés. Mon palpitant accélère immédiatement sa course, un frisson de panique remonte de ma colonne vertébrale vers ma nuque. *Dieu qu'il est beau !* À l'opposé d'Artus, Cameron est sans doute l'homme le plus attirant qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Le silence s'impose, ni lui ni moi ne bougeons. Puis, toujours muet, le prince s'avance vers moi, s'installe à la place qu'occupait Martin il y a quelques secondes, avant de m'examiner sans aucune gêne.

Il est proche, bien trop pour me permettre de garder l'esprit clair. Mon cerveau s'est mis en pause, si bien qu'aucun sujet de conversation ne me vient. Il doit me penser stupide. Sa prestance, son impression de supériorité me désarment.

— Est-ce un jeu pour vous, Ava ?

— Que sous-entendez-vous ?

— Les hommes. Sont-ils une sorte de défi pour vous ? ose-t-il demander.

— Je vous demande pardon ?

Ne vient-il pas de m'insulter ?

— N'ayant pas la décence d'attendre ma venue, vous vous rabattez sur mon cadet au bras duquel je vous découvre, lors de notre première rencontre.

Un filtre tombe, celui de la prudence. Me laisser injurier ? Jamais, aussi charmant soit-il.

— N'ayant pas la décence d'être présent lors de mon arrivée dont je n'ai pu choisir la date, car vous me l'aviez imposée, j'ai poliment accepté

l'invitation de votre frère !

— Qu'en est-il de cet homme qui vous accompagne ?

Il n'est pas vexé ? Parfait.

— Martin ? Il est le conseiller et ami de mon père ! Qu'insinuez-vous ?

— Sa façon de vous scruter n'est pas celle d'une personne censée vous chaperonner.

Décontenancée par son audace, aucune répartie ne me vient. Son sens de l'observation est impressionnant, Martin voit juste, il est préférable que je reste moi-même face à ce prince.

— Que vous ayez raison ou non, je ne suis pas responsable de l'attitude des hommes à mon encontre. J'aimerais comprendre votre animosité à mon égard. Avant même de m'adresser la parole, vous m'aviez déjà jugée.

Sa manière de me dévisager, pleine de confiance, me déroute malgré moi. J'en viens à détailler l'intégralité des couleurs au sein de ses pupilles lorsqu'il détourne la tête afin de préférer le dôme de lumière au-dessus de nous.

— Les gens sont si... superficiels. Je n'ai pas encore décidé dans quelle catégorie j'allais vous placer. Je me méfie de tout le monde, surtout des femmes pour être honnête, confie-t-il avant d'expirer lentement.

J'essaye au maximum de repousser la fascination que j'éprouve pour son profil marqué, son nez droit, ses yeux hypnotisants ainsi que cette mèche de cheveux indomptable, sans arrêt en travers de son front. Il engage une conversation franche, la plus intéressante que j'aie pu avoir jusqu'ici avec les princes. Je dois saisir l'opportunité.

— Croyez bien que la méfiance m'accompagne aussi en ce qui vous concerne. Étant donné les enjeux pour mon peuple, je vous accorde pourtant le bénéfice du doute avant de vous cataloguer sans même vous connaître. Si vous le voulez bien, nous pourrions recommencer sur des bases saines, honnêtes, afin d'ainsi apprendre à nous découvrir vraiment. Personne ne vous forcera à m'épouser, Cameron.

Un sourire désarmant pour seule réponse agace la peau fine et sensible de mes joues pâles, ne cachant rien de l'impact de son charme.

— Que diriez-vous d'une balade à cheval, Princesse de Slore ? propose Cameron en me tendant son coude.

J'ai bien peur de ne pas pouvoir refuser grand-chose à Son Altesse. En attrapant son bras, je dois me retenir de ne pas trembler. Il sent bon,

beaucoup trop, je perds la tête. Je le laisse me guider près des écuries, d'ores et déjà sous le charme.

— Les personnages royaux ont-ils une quelconque appréhension à monter à la cité de Slore ? demande-t-il en sortant un cheval de son box.

Il me confie les rênes que j'attrape sans hésiter avant de vérifier que la selle est bien attachée.

— Certaines apprennent en secret, surtout celles qui n'aiment pas trop l'injustice, réponds-je sans le regarder.

Me voilà à flirter avec un homme avec tant de facilité que c'en est effrayant. J'ose un coup d'œil vers son visage et... ce sourire... Est-ce une manière de me prendre dans ses filets ? Martin met peut-être trop de confiance en ma capacité à égaler ce prince en question. Nous montons en selle sans un mot supplémentaire, Cameron mène nos chevaux sur un chemin différent de celui emprunté par Jasper un peu plus tôt.

— Ce village-là n'existait pas, il y a de ça quelques mois, m'informe-t-il en désignant une bourgade de la main.

— Votre population s'agrandit ?

— J'ai formé mon armée, mon clan. J'ai besoin qu'ils m'accompagnent lors de mes déplacements, besoin qu'ils vivent près de moi. Refusant d'imposer une vie au château à personne, nous leur avons construit ce hameau.

L'admiration que je ressens transparaît sans doute sur les traits de mon visage, pourtant ça n'a plus d'importance. Écouter Cameron m'expliquer le travail accompli pour les siens sans même tenter de se vanter annihile les enjeux, le paraître.

Je passe un moment enrichissant. Le prince chérit ses terres ainsi que son peuple. Loin de vouloir s'en cacher, il semble même fier de cela. La visite s'étend aux endroits demeurés sauvages.

— J'aime beaucoup Oriasa, vos forêts en particulier, me confié-je.

— Vous n'avez pas encore aperçu les falaises qui dominent l'océan d'Orluire.

Je secoue la tête, foudroyée par le charme de cet homme. J'ai peur, tout à coup, de souffrir d'un échec envers mon peuple, ainsi que mon cœur. Heureusement, la vue m'offre un exutoire bienvenu.

— Nous y sommes presque.

Je peux déjà entendre le fracas des vagues, le mugissement du vent. C'est

à la fois effrayant et fascinant.

— Incroyable, murmuré-je pour moi-même.

Les falaises meurtrières sont d'une beauté sans égale. Le contraste le plus saisissant qu'il m'ait été donné d'observer. L'air humide maltraite mes cheveux défaits, le sel imprégnant l'oxygène se savoure. Je me sens libre, à ma place. Tant à ma place que je me surprends à me projeter vivant au sein de cette région. Cameron reste discret, se lasse-t-il de la vue, lui qui la côtoie depuis sa naissance ?

— Vous avez une parole avenante pour chacun des villageois que vous croisez. On pourrait penser qu'aucun ne vous est inconnu.

— J'aimerais tous les connaître. Beaucoup me sont déjà familiers. Je fréquente ces gens depuis toujours, j'ai grandi avec leurs enfants, étudié avec leurs mères, leurs tantes alors quoi de plus normal ?

Muette devant cette attitude que j'admire, je l'observe à la dérobée. Ce comportement m'en apprend beaucoup plus sur la personne qu'il est vraiment, bien plus que tout ce que j'ai pu lire, entendre jusqu'à présent. Je savoure ma chance d'avoir l'opportunité de partager un peu de son temps. Il est plus engagé, plus responsable que les autres princes... Je n'ai aucun doute. Si je parviens à épouser Cameron, je sais que je serai comblée à ses côtés malgré tout, si ce n'est que pour la bienveillance qu'il démontre envers son peuple. J'esquisse un sourire inconscient, heureuse de le connaître, qu'enfin j'aperçois un peu de bonté, de justice dans ce monde de fous.

Malheureusement, je ne suis pas certaine qu'il partage mes sentiments, car, abasourdie par ses relations avec les villageois, je n'ai été capable d'aucune réaction. Étirer mes lèvres ne sera pas suffisant, je crois. Perdue dans le ressac, je me remémore les paroles de Martin, appliquant ses conseils pour rester moi-même.

Alors que nous sommes appuyés contre le muret qui forme le dernier rempart entre nous et les falaises abruptes, je me tourne vers lui.

— Ne prenez pas mon absence de réaction pour de l'indifférence. Je... J'aurais aimé avoir un père comme le vôtre. Vous êtes ce que j'espère pour mon peuple.

Son silence ne m'effraie pas. Je dois prouver ce dont je suis capable, montrer quelle princesse se tient devant lui.

— Je sais ce qui se joue lors d'un mariage dans notre rang. Si on m'a

poussée à endosser un rôle afin d'obtenir les faveurs de la totalité des hommes qu'on mettait sur mon chemin, je ne m'amuserais pas avec vous, Cameron. Mon peuple souffre depuis trop longtemps de la cupidité d'un mauvais roi. Il a besoin de quelqu'un comme vous.

— Qu'en est-il de vos choix personnels ?

— Ils sont secondaires. Je me contenterai de ce qu'on me donnera, tant que le quotidien des Sloriens s'améliore.

Affronter un regard si franc, celui d'un homme qui ne m'est pas indifférent, s'avère bien plus difficile que d'endosser un rôle. Je ne joue pas que pour l'avenir de mon peuple, ici. Le silence s'étire. Un vent furieux, venu du large me frigorifie, pourtant je maintiens ma position, tente de transmettre tous mes espoirs, toute ma bonne volonté à celui qui pourrait sauver mon futur. Ce qui se déroule devant l'océan, là, maintenant, est plus important que tout.

— Comme vous l'avez souligné, cette mascarade n'est qu'un divertissement dans lequel seul le plus intelligent ressort gagnant. Nous possédons le plus vaste territoire du continent d'Okéron, Ava. Les prétendantes sont nombreuses. Je connais bien le roi Andral de Calligre... Je n'ai aucune envie d'être lié à lui, quels qu'en soient les enjeux, récite-t-il comme si cette phrase avait été apprise par cœur.

Sans me laisser l'occasion de répondre, Cameron pose une main dans le bas de mon dos avant de me pousser vers mon cheval. Le contact de sa peau contre mon corps ne permet pas à mon esprit d'analyser ses ultimes paroles. Les frissons qui me recouvrent ne sont sans doute pas dus au froid ambiant.

La chevauchée vers le château ne dure pas assez longtemps afin de me permettre d'effectuer un tri dans les informations reçues. Cameron reste muet. Pense-t-il avoir scellé l'issue ? Je n'ai pas prononcé mon dernier mot, pourtant je ne peux m'empêcher de me sentir vexée. Si je suis loin d'être insensible à son charme, il semble que je n'aie aucun effet sur le prince d'Oriasa.

De façon tout à fait ridicule, je laisse Cameron déposer une nouvelle fois sa main au creux de mes reins afin de m'accompagner à l'intérieur du château, sans broncher. Quand il me libère, mon traître de corps a l'audace de ressentir un vide. J'aimerais trouver un argument intelligent, un élément qui pourrait lui imposer réflexion. Nous sommes à la croisée d'un carrefour, dont celui menant à ma chambre. Pourquoi reste-t-il ? Qu'attend-il de moi ?

Alors que j'inspire un bol d'air afin de plaider ma cause, des pas résonnent à l'autre bout du couloir.

Cameron me surprend alors, se penche vers mon visage, si près que je peux sentir la chaleur de son corps s'étendre sur le mien, le parfum de sa peau.

— Vos cheveux ébouriffés par le vent vous donnent une attitude sauvage qui vous sied à merveille, Ava. À ce soir, au dîner, murmure-t-il.

Avant qu'il ne m'abandonne pantelante au milieu du passage, je jure que son nez touche la pointe de mon oreille. Le souffle chaud qui l'accompagne laisse une traînée de nouveaux frissons dans son sillage.

Oh ! Cameron Pederson, je vois clair dans votre jeu ! Croit-il pouvoir me déstabiliser si facilement ? Eh bien, en toute honnêteté, il y arrive. Je me secoue afin de regagner ma chambre au plus vite. La partie commence à peine, donnons un peu de fil à retordre à cet homme sûr de son charme.

Un bain vivifiant plus tard, je choisis de porter la robe offerte par le roi, de remonter mes longs cheveux bruns en un chignon tressé qui dégage l'intégralité de mon visage. Puis je dépose quelques gouttes de parfum musqué sur ma peau. Le serre-tête fleuri en place, je suis prête afin de gagner le cœur de Cameron.

Je jaillis hors de ma chambre, bien décidée à trouver Martin, dans le but de lui raconter ce qu'il vient de se passer. Pourtant, au détour d'un croisement, je suis dissipée par une musique mélancolique s'échappant d'une pièce entrouverte.

— J'ignorais que vous jouiez du piano ! m'exclamé-je en entrant sans frapper.

Martin sursaute, cesse sa musique. Son silence accompagne son observation. Il me détaille de bas en haut avant de siffler d'approbation.

— J'en déduis que la tenue produira son effet ? demandé-je.

— Bonne déduction. Tu me cherchais ?

Je raconte alors la balade, nos conversations ainsi que la façon dont Cameron m'a abandonnée pantelante dans le couloir un peu plus tôt dans la journée. Martin a un sourire désabusé.

— Il agit comme je l'attendais. Je suis persuadé que tu lui plais déjà. Je me répète, reste toi-même, tout ira bien. D'ici notre départ, il sera fou de toi. Tu es jolie, Ava.

La tristesse dans l'intonation de sa voix me laisse morose, Martin n'a-t-il

jamais pensé à son avenir ? À sa vie personnelle ? Je me secoue, ignorant le côté midinette en moi. Il serait bon de se souvenir que rien de tout cela n'est pour moi. Mon peuple a le droit d'avoir un monarque comme Cameron, je me dois donc de le lui apporter.

— Je vais rester un peu ici, jouer m'avait manqué. À tout à l'heure au dîner, murmure-t-il.

Un plan. C'est ce dont j'ai besoin, un allié dans le but de me faciliter la tâche. Jasper pourra remplir ce rôle à merveille, j'en suis certaine. Le château est immense, il me faut de longues minutes afin de retrouver la chambre du jeune prince, lorsqu'enfin j'y parviens, la porte est entrouverte.

— Il y a quelqu'un ?

— Oh, Ava, entrez, entrez ! Vous êtes divine, ma mère a de bons goûts.

— C'est gentil.

Jasper m'a déjà conquise. Sa franchise, son naturel enjoué forment de lui une personne aimable. Je refuse de l'entraîner dans une quelconque manipulation. J'ai seulement besoin d'un peu plus d'informations afin d'attirer Cameron dans mes filets.

— Vous êtes si différent de votre frère, affirmé-je.

— Cameron a beaucoup d'obligations contrairement à moi qui suis libre comme l'air, me répond-il en souriant.

Sa réplique me heurte de plein fouet. Il est vrai qu'autant Cameron que moi ne sommes émancipés de rien, nous croulons sous les responsabilités malgré notre jeune âge. La culpabilité m'assaille soudain... puis je me secoue. Non, la vie de beaucoup de gens dépend de l'issue de cette visite.

— Lui arrive-t-il de se détendre, d'avoir des occupations moins... responsables ?

— Lorsqu'il est en compagnie de ses meilleurs amis, oui. Ils font partie de la garde de la couronne aujourd'hui, au même titre que mon frère et moi, nous avons grandi ensemble tous les quatre. Nous sommes inséparables depuis.

— Quelle chance vous avez eue ! J'aimerais beaucoup avoir des personnes de confiance comme ça moi aussi.

— Vous allez les adorer ! Venez, nous avons encore du temps avant le dîner, je vais vous les présenter.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 22



En suivant Jasper dans les couloirs, je doute de mon idée. J'ignore où il m'emmène, devrais-je me méfier de lui ? Il est facile de détruire la réputation d'une femme.

— Où allons-nous ? demandé-je.

— La salle de repos des gardes. Ne vous inquiétez pas, c'est juste après ce couloir, nous y sommes presque.

Quelques secondes plus tard, nous parvenons, en effet, devant une porte depuis laquelle se dégagent des rires masculins. Jasper entre sans frapper, m'invite à le suivre dans cette pièce confortable. D'épais tapis recouvrent l'intégralité du sol, une cheminée réchauffe l'ambiance. Les murs d'un vert sombre, la multitude de tables, chaises, fauteuils éparpillés sans ordre précis appellent à la détente. Une sorte de petite cuisine occupe le pan de gauche tandis qu'une porte dans le fond mène sans doute aux commodités.

Pour mon plus grand soulagement, je découvre Riley ainsi que William en pleine discussion avec deux hommes moins âgés que je comprends être les amis des princes. Chacun un verre en main, des larmes d'hilarité constellent leurs visages. Par mimétisme, je souris devant ce tableau comique.

— Ava, je vous présente Elias et Frédéric. Les gars, voici Ava, la princesse de la cité de Slore.

Aucun d'eux n'a prononcé le moindre mot depuis notre entrée, je mime un salut embarrassé tandis que les plus jeunes se lèvent dans l'urgence afin d'effectuer une révérence maladroite. Je ne suis a priori pas la seule à être dans mes petits souliers.

— Détendez-vous, Ava est à l'image de vos princes. Alors, cette auberge, affirmez-moi qu'on peut encore y aller ? s'impose Riley.

— Si les femmes au caractère fort ne t'effraient pas, je t'y emmène dès ce

soir ! répond Elias.

Je reste discrète, tentant d'apprendre à connaître les amis de Cameron avant de pouvoir les utiliser. Elias, un grand blond au visage constellé de taches de rousseur, possède un regard franc qui inspire la confiance. Il ressemble à Jasper dans sa façon de parler, d'appréhender la vie. Je l'apprécie sans plus attendre. Frédéric, quant à lui, est un peu plus effacé, mais tout aussi sympathique. Ce brun baraqué aussi costaud que William a les cheveux plus longs que les miens. Il semble m'analyser depuis mon arrivée, ne me considère que peu.

Oubliant vite la mission que je me suis imposée, je me perds dans les conversations des hommes qui m'entourent, en riant à l'évocation des frasques du métier de soldat. Si leur rôle de défendre le royaume est capital en cas de conflit, la plupart du temps, ils doivent intervenir sur des sujets un peu plus légers.

— Il était tellement saoul, qu'il s'était couché dans le lit des voisins. Sa femme était hystérique ! s'esclaffe Elias.

— Si nous étions arrivés deux minutes plus tard, elle lui aurait sans doute percé un deuxième trou au derrière ! continue Frédéric.

L'écho de nos rires résonne sur les murs de la salle de pause lorsque Cameron investit la pièce. Je me tais dans la seconde. Je doute qu'il apprécie ma présence ici. En rejoignant ses amis sur le canapé, après avoir salué Riley et William, il m'ignore. Le fait qu'il ait investi la salle me met dans tous mes états malgré moi, je peine à détourner le regard de son physique attractif, je suis surprise une paire de fois par l'homme que je suis censée courtoiser. Les expressions froides de son visage ne m'indiquent rien de bon. M'en voudra-t-il ? Lui qui doutait de mes intentions au premier abord, je me retrouve entourée de son frère ainsi que de quatre soldats quelques heures après avoir tenté de lui prouver le contraire. Lorsqu'il esquisse, enfin, ce sourire en coin trop séduisant pour être innocent, je jure que mes joues virent au rouge dans la seconde.

Nous demeurons quelques minutes supplémentaires à échanger sur des sujets banals, me permettant de me détendre à nouveau. Les amis des princes m'interrogent sur les coutumes de la cité de Slore, taquinent un peu mes deux accompagnateurs.

Cameron n'interagit pas avec moi. Il se contente de m'observer. Une impression d'être mise à nue chaque fois que ses prunelles se posent sur

mon corps me pousse à frissonner. J'apprécierais que l'entrevue se termine sous peu afin d'éviter de me ridiculiser, car tous sont témoins de l'effet Cameron. Si seulement je parvenais à ne pas rougir toutes les trente secondes, tout devrait bien se dérouler...

Lorsque l'heure du dîner approche, je saute sur mes pieds afin de fuir cette fournaise, attirant bien entendu toute l'attention. Cameron sourit, je suis perdue. Pourtant, sans attendre ni Jasper ni moi, l'objet de mes désirs s'enfuit en nous ignorant. *Bon... Quelqu'un aurait-il le décodeur spécial Cameron Pedersen, s'il vous plaît ?*

— Je suis désolé de l'attitude de Cam', il peut être caractériel parfois. Je ne comprends pas la raison pour laquelle il vous néglige, j'en suis confus, s'excuse Jasper.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, votre bras m'est aussi confortable que le sien afin de me rendre au dîner.

Il sourit par politesse, néanmoins je sens bien qu'il est contrarié à ses lèvres pincées ainsi qu'à son rictus qui n'atteint pas ses yeux. Il est vrai que Cameron se montre incorrect en faisant fi de mon existence de la sorte. Fait étrange, une petite voix me souffle que cette attitude cache du positif à venir. Martin aurait-il raison ? Si le prince aîné sort la carte du dédain, ses œillades, elles, indiquent un intérêt certain. J'arpente les couloirs en compagnie de Jasper en silence, chacun plongé dans ses propres pensées. Aussi, il n'y a rien de pesant, c'est même plutôt confortable de se sentir à l'aise en compagnie d'une personne que l'on connaît si peu. Une fois devant l'entrée de la salle à manger, Jasper s'immobilise et m'accorde enfin un vrai sourire avant de m'ouvrir la porte afin d'investir les lieux.

— Ava, vous ressemblez à un ange ! Cette couleur a été créée pour vous, complimente la reine à notre entrée.

— Merci encore pour votre attention, Votre Majesté.

Touchée par cette femme douce comme Cléo ne l'a jamais été, la gratitude se mêle au désespoir de ne jamais avoir connu la bienveillance d'une mère.

Son intervention a le mérite d'attirer toute l'attention vers moi, y compris celui qui m'intéresse tout particulièrement. Cameron ne m'ayant pas étudiée depuis notre rencontre à la salle des gardes se permet un examen complet de la pointe de mes pieds à celle de mon chignon. Je halète. *Que quelqu'un cesse ce manège avant qu'un malaise ne me terrasse !* Néanmoins, si Cameron paraît plus fort que moi au jeu du paraître, il semble qu'il soit

aussi perturbé par l'image que je renvoie. La flamme que je décèle au fond de ses pupilles couleur miel témoigne de l'effet réciproque. *Un point partout, cher prince !*

Le personnel, entrant pour servir, met fin au supplice. Je prends place autour de la table accueillant avec joie chaque instant passé avec la famille Pédersen. Le couple souverain est charmant, drôle, plein d'autodérision. Qu'il doit être plaisant de grandir dans une telle ambiance... Nous échangeons sur des sujets qui me préoccupent, j'apprends beaucoup de choses sur le commerce et l'étendue des terres d'Oriasa.

— Il y a une plage au pied de notre deuxième Château, c'est un réel bonheur lorsque les chaleurs nous étouffent, me confie le roi.

— J'aimerais tant savoir nager ! Vous avez vraiment un territoire agréable, m'exclamé-je.

— C'est une chance, je le concède. Chaque été, nous organisons une fête en compagnie de tous les villageois qui souhaitent participer. Des olympiades, des marchés, des soirées dansantes. C'est un moment convivial qui nous permet de nous connecter avec notre peuple. Je suis certain que vous apprécierez, Ava.

Le menton dans la main, j'écoute Céril Pédersen comme s'il me récitait des prières. Rêvant d'accéder à cette promesse muette qui me donne à penser que j'aurai l'occasion de découvrir ce château dans quelques mois. Tout ce que j'entends ne cesse de me conforter dans mon idée première. Je désire vivre ici. Je veux toute cette bonté pour mon peuple. J'observe les gens qui m'entourent. La bienveillance qui se dégage de chacun, le respect, le partage, la justice ainsi que le regard de Cameron fixé sur mon visage.

Quoi ?

Je me force à maintenir le contact une seconde, puis deux, puis trois, avant de lâcher. Il est plus fort, plus expérimenté et surtout, il n'a pas autant à gagner que moi dans ce mariage. Je tâche d'être captivée par toutes les conversations, mes lacunes sociétales me handicapent souvent, me poussent à poser des questions pouvant paraître infantiles. Il se peut que Cameron me croie inculte, je ne dois pas rougir de ça. Perçoit-il à quel point son royaume me fascine ? Si c'est le cas, il ne semble pas intéressé. Il ne s'adresse pas à moi une seule fois durant tout le dîner, lorsqu'il se décide enfin, c'est dans le but de me piéger.

— Pourquoi êtes-vous ici, Ava ? demande-t-il suspicieux.

Sa question est à double sens, je pourrais me sentir offensée. Néanmoins, j'ai conscience de ce qu'il cherche. Ce qu'il ne sait pas, c'est que je n'ai rien à me reprocher, que j'entreprendrai tout ce qu'il faudra pour gagner ce combat, que je suis aussi plus intelligente qu'il n'y paraît. Je coule une œillade vers Martin qui observe le prince aîné, les sourcils froncés.

Mon interlocuteur ignore les contrariétés de mon ami. C'est moi qu'il scrute dans l'attente d'une réponse.

— Qu'insinuez-vous ?

— Nous sommes tous conscients des enjeux pour votre père, sa réputation le précède.

— Bien que je lui ressemble, vous avez dû remarquer que je n'étais pas Andral de Calligre, n'est-ce pas ? Si vous vous trouvez dans l'incapacité de passer outre les rumeurs, de tenter de connaître la personne que je suis vraiment, que vous préférez vous conforter dans des pseudocroyances... libre à vous. Ne tentez pas de me reprocher les actes d'un être à qui je ne dois rien, ce serait minable, même pour un homme comme vous.

— Ava... gémit Martin sans pour autant parvenir à cacher un sourire satisfait.

Le couple royal ne pipe mot. Jasper soupire en secouant la tête de gauche à droite. Cameron, quant à lui, soutient mon affront. Le léger rictus qu'il esquisse pourrait passer inaperçu si sa fossette ne le trahissait pas, celle que mes yeux n'arrivent pas à quitter.

Le reste du dîner se déroule comme si cette conversation n'avait pas eu lieu avant que chacun ne regagne sa chambre. Pas de réunion entre hommes après le repas. Pas de secrets, seulement des « face à face » à table. Quelque chose ici finira-t-il par me déplaire ? Jusqu'à maintenant, j'évolue dans un environnement utopique.

Martin a tout juste le temps de se pencher afin de me chuchoter un « bien joué » avant que Cameron ne m'interpelle :

— Accepteriez-vous de partager une infusion avec moi dans le patio ?

— Avec plaisir, affirmé-je, surprise par la première phrase agréable que Cameron m'adresse depuis notre rencontre.

Mes nerfs sont à fleur de peau. Cet homme va devoir choisir un camp, se cantonner à une attitude stable afin que je puisse me calquer dessus. Je suis épuisée de tenter d'anticiper chacune de ses réactions.

Lorsque nous parvenons au sein de mon lieu préféré ici, une petite table

ainsi que quelques bougies ont été installées. Des tasses fumant d'un liquide odorant n'attendent que nous. Cameron avait déjà imaginé son coup.

— Vous étiez certain que j'accepterais de partager ce moment avec vous, soupiré-je, blasée.

— J'ai demandé qu'on le prépare, dans l'espoir d'une réponse positive.

— Vous êtes difficile à suivre, Cameron. Votre attitude n'est jamais prévisible, justifiée.

— Elle l'est pour moi. Je ne croyais pas que Andral pourrait enfanter une personne si... différente.

— Je vais prendre cette énième remarque comme un compliment.

— Vous pouvez. Alors, Ava, que pensez-vous des autres princes ?

— C'est une question bien étrange, murmuré-je contrariée de devoir m'étendre au sujet du chaos qu'ont été les premières rencontres par rapport à la sienne.

Ne serait-ce pas un moyen de lui donner à croire qu'il n'est pas mon seul espoir, au fond ? Il n'a pas besoin que je lui rappelle qu'il est celui que je choisirais si j'en avais le pouvoir.

— Eh bien, Nail du domaine d'Apothère est... intéressant... Je ne suis pas sûre de... pourquoi souriez-vous ?

— Pour rien, excusez-moi. Continuez, je vous prie.

— Dièz pourrait être un bon roi si tant est qu'il suive les ordres à la lettre... Quant à Adrian, je... Nous n'avons pas les mêmes points de vue, ça ne peut rendre les choses que plus palpitantes, non ?

Je passe sous silence l'agression d'Adrian qui n'a pas d'intérêt dans ma confiance. Nous discutons ainsi un long moment, pendant lequel lui-même se livre sur quelques-unes de ses rencontres.

— Oh ! je connais Lùz, moi aussi. Si son abord m'a paru froid au début, elle est celle qui semble la plus terre à terre dans sa famille.

— Lùz est une fille intelligente, elle est néanmoins désespérément pressée de quitter son foyer. Ce ne sont pas d'assez bonnes raisons pour moi.

Mon cœur se serre à l'idée qu'il aurait pu la choisir.

— Que pensez-vous des rumeurs à votre sujet, Cameron ? Concernant votre âge, le fait que vous ne soyez toujours pas marié ?

— Que croyez-vous que j'en pense ? demande-t-il l'œil malicieux.

— Rien...

Un sourire éblouissant éclaire son visage à ma réponse, me coupant le

souffle. Je vais avoir du mal, beaucoup de mal, à ne pas souffrir dans cette histoire.

Avant que j'aie pu reprendre mes esprits, une pression sur ma main me force à pencher la tête. De ses doigts, Cameron s'agrippe à moi avant de porter cette partie à présent sensible à ses lèvres sans jamais rompre le contact visuel. Il est proche, trop proche de moi. La pulpe de ses lèvres s'écrasant de façon délicate tout près de mes phalanges, puis sur ma paume, m'arrache une inspiration désespérée. Comment pourrais-je lutter ?

Alors qu'il me raccompagne à ma chambre, je prends conscience d'être tombée dans son piège. Qu'importent les enjeux, Cameron m'a déjà anéantie.

— Bonne nuit, Ava, souffle-t-il en déposant sur ma joue un baiser si léger que je crois l'avoir imaginé.

Les picotements qui résident après son départ me prouvent qu'il a bien eu lieu. Cameron est en train de jouer au même jeu que celui pour lequel on m'a formée, cependant, il a commencé l'entraînement bien avant moi. Le problème étant de savoir qui de nous deux sortira vainqueur.

Cet homme me plaît. Beaucoup. Moi qui croyais être tombée amoureuse d'Artus en peu de temps... Aurais-je succombé au besoin d'attention de la jeune femme esseulée que j'étais ? Rien de ce que Cameron me pousse à ressentir n'est comparable à ce que j'ai déjà vécu.

Un point positif ressort de cet imbroglio de sentiments. Le prince d'Oriasa devient un peu plus avenant avec le temps laissant sans doute de côté ses préjugés à mon sujet.

Ce matin, je suis plus pressée que jamais de retrouver mon élu.

La machine est en route dans l'acquisition de mon avenir, je compte bien profiter de chaque minute à ses côtés afin que la balance penche en ma faveur. Par malheur, l'univers en décide autrement, car plusieurs lunes se couchent sans que je ne revoie Cameron, appelé à résoudre un problème dans un village lointain. L'angoisse pointe le bout de son nez, le départ approche et je n'ai pu avancer sur le chemin de la conquête.

Rongée par l'ennui au début de cette troisième journée, je me mets en quête de Jasper, dans l'espoir qu'il m'emmène visiter les environs. J'arpente les couloirs, les différentes pièces, sa chambre, en vain. L'ultime endroit qu'il me reste à vérifier étant la salle des gardes, je m'y rends avec une certaine réserve ne me sentant pas légitime de m'y présenter sans

escorte. Je dois patienter devant la porte depuis quelques secondes, nécessaires à rassembler mon courage dans le but de toquer, lorsque cette dernière s'ouvre m'arrachant un sursaut.

— Ava ! J'allais venir vous proposer une balade ! C'est le jour du marché à la châtaigne. Accepteriez-vous de m'y accompagner ?

— Avec joie !

Ce qui est agréable avec Jasper, c'est son humeur stable, joviale en toute circonstance. Une fois parée de mon grand manteau noir, de mon bonnet et de mes gants, nous nous rendons aux écuries.

— Les Sloriennes apprécient-elles le galop ?

— Certaines pourraient vous surprendre !

— Je doute que vous parveniez à me suivre. Si vous vous perdez, demandez votre chemin, nos habitants sont courtois !

J'éclate de rire, en suis la première étonnée et relève le défi. Alors que nos montures fendent la brise à travers les plaines, je profite de ce moment de liberté que m'offre Oriasa. Le nez levé vers le ciel, j'accueille les bourrasques, puis laisse échapper mon bonnet. Les sabots des chevaux au galop frappent la terre, dispersant les odeurs d'une nature emplie de vie. Des groupes de badauds nous saluent, des troupeaux paissent tranquillement. Cette vie... c'est celle à laquelle j'aspire.

Après quelques courtes minutes, nous parvenons au village en question, les joues rouges, mais un immense sourire plaqué sur le visage.

— Défi relevé, cher prince !

— J'avoue que vous m'avez impressionné. Vous êtes néanmoins moins riche d'un bonnet, à présent !

Je glousse en haussant les épaules, avide de partir à la découverte de ce qui se présente sous mes yeux.

Une foule inonde les rues ainsi que la place de la bourgade. Des familles entières se baladent. J'aperçois des tables sur lesquelles chacun peut s'amuser à relever les défis des jeux en bois. On y vend toutes sortes de préparations à la châtaigne. Des boissons chaudes, des bières aromatisées, des gâteaux, des marrons braisés. J'ai l'eau à la bouche devant toutes ces senteurs.

Nous sommes sans cesse arrêtés par des villageois désireux de recevoir des nouvelles de leurs monarques. Comme son frère avant lui, Jasper manifeste une courtoisie digne d'un prince pour qui le peuple compte.

Je suis attendrie par les gentillesse de chacun à mon sujet. Nous rencontrons une famille avec plusieurs enfants en bas âge, dont une petite fille brune, toute décoiffée, qui attire mon attention. Elle doit avoir cinq ou six ans peut-être.

— Maman, joue avec moi ! râle-t-elle en tirant sur la jupe de la femme.

— Attends Millie, je discute avec le prince et la princesse, souffle la mère à l'allure épuisée tout en berçant un nouveau-né dans ses bras.

Portée par l'agréable journée que je traverse, je m'accroupis.

— Bonjour, Millie, je suis Ava. Je suis d'accord pour une partie avec toi, si tu m'acceptes comme adversaire.

— Ouiiii ! hurle-t-elle en me sautant au cou.

Ma main bien accrochée à la sienne, je suis tirée avec une force impressionnante pour un si petit gabarit vers le jeu en question.

— Tu dois m'apprendre, Millie, je ne connais pas ce jeu.

— Ben t'es super grande pourtant, t'en avais pas chez toi ?

Je secoue la tête de façon négative, bien plus impactée par le constat de tristesse dans lequel j'ai évolué. J'écoute avec patience les consignes de ma petite adversaire puis nous voilà lancées dans une partie endiablée.

— Oh, t'es trop forte, tu m'as menti ! C'est sûr que t'as déjà joué, marmonne-t-elle.

— C'est la chance du débutant, je t'assure !

— Je vais gagner de toute façon, ce serait trop injuste que tu repartes avec le cadeau alors que t'es une princesse !

J'emporte la partie et avec ça, un lot de châtaignes toutes chaudes. Contre toute attente, ce n'est pas la déception qui anime les pupilles de Millie lorsque je me tourne vers elle.

— T'es trop belle et puis t'es trop forte aux quilles ! Quand je serai grande, je voudrai être comme toi !

— Oh ma puce, je te souhaite bien mieux. Tiens, c'est pour toi, affirmé-je en lui tendant le cornet de marrons grillés.

— Mais c'est ton cadeau !

— Je voudrais te remercier pour ce que tu m'as offert, toi ! Je ne m'étais jamais autant amusée !

Une étreinte plus tard, Millie effectue une danse de la joie, la bouche déjà pleine de sa première châtaigne. Sa grimace devant la chaleur de la douceur pousse sa maman à lever les yeux au ciel, déclenchant un rire salvateur chez

Jasper et moi.

Lorsque je me relève, c'est un regard intense que je n'ai pas croisé depuis plusieurs jours qui met fin à mon hilarité. Cameron m'observe à quelques mètres de l'endroit où je me trouve, accompagné d'Elias ainsi que de Frédéric. Il porte son costume officiel de garde rendant sa prestance plus percutante encore. Emplie de jalousie, je perçois d'ailleurs les soupirs énamourés de nombre de jeunes femmes autour de moi.

J'ignorais qu'il était revenu. Ma respiration devient chaotique. Qu'est-ce qui peut bien occuper son esprit ? Son attitude insondable ne me donne aucun indice.

L'arrivée de Jasper m'offrant une châtaigne d'un cornet qu'il vient d'acheter rompt le contact visuel avec son aîné.

— Comment est-ce qu'on déguste ça ?

— Non ! Ne m'annoncez pas que vous n'avez jamais mangé de marrons grillés ? Alors voilà, vous enlevez l'écorce comme ça et hop, un délice, vous m'en direz des nouvelles !

Je suis les consignes de Jasper, puis au moment où ma langue rencontre le fruit tiède, mes papilles frétilent face à l'explosion de saveurs.

— Donnez-moi en d'autres ! ordonné-je les yeux écarquillés.

— Hey, quelle attitude déplacée ! Vous allez toutes les manger, j'en suis sûr ! Non, non, c'est à moi ! s'esclaffe-t-il en rendant le cornet inaccessible au-dessus de sa tête.

Dans un concert de rires, je tente de sauter afin de récupérer une douceur lorsque le monde autour se rappelle à nous.

— Il semble que ceci vous appartient, murmure Cameron en me tendant mon bonnet.

— En effet, merci beaucoup.

— Cam ! Alors, comment s'est passée cette mission ? interroge Jasper.

Néanmoins, seuls Elias et Frédéric prennent part à la conversation. Cameron, lui, m'entraîne à l'écart.

— Je suis désolée de ne pas vous avoir attendu au château, le temps était long... commencé-je à me justifier anticipant toute remontrance.

Pourtant, comme souvent, Cameron me surprend en me coupant la parole.

— Vous avez l'air heureuse.

— Sans doute parce que je le suis. Tout est fantastique, ici.

— Il se pourrait que vous me plaisiez, Ava, chuchote-t-il.

Un coup de poing dans l'estomac, une bouffée de chaleur. Les symptômes d'une maladie ? Une pathologie cardiaque sans aucun doute... Ou cérébrale étant donné que, telle une carpe, je me contente de l'observer bouche bée.

J'ai beaucoup de mal à le suivre. Ses réactions sont si imprévisibles qu'il parvient à me mettre dans tous mes états beaucoup trop souvent. Comme si son physique d'Adonis n'était pas suffisant...

Cameron, lui, toujours maître de son attitude, lève une main dans la direction de mon visage, lisse une mèche de mes cheveux entre ses doigts. Ses yeux sont ancrés aux miens. Peut-il entendre mon cœur cogner contre ma cage thoracique ? Peut-être mettra-t-il la rougeur de mes joues sur le compte du froid ambiant ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 23



Le lendemain matin, je suis tirée du sommeil par une multitude de sons aigus désagréables. À moins que ce ne soient des cris de joie... féminins. Après avoir passé une plaisante soirée en compagnie de Cameron, Jasper, Elias ainsi que Frédéric, nous nous sommes couchés si tard que j'ai eu peur qu'il ne soit bientôt le moment du repas.

Pendant des heures, Cameron est resté assis à mes côtés, une main posée sur le dossier juste derrière mes épaules. Des regards complices nous ont parfois surpris dans notre hilarité. Que penser ensuite du baiser qu'il a abandonné à l'orée de mes lèvres en guise de bonne nuit ? Il a duré si longtemps que j'ai senti le poids de sa bouche sur ma peau des heures après. Est-ce bien raisonnable d'avoir fermé les yeux pour en apprécier la saveur au lieu de le repousser ?

Fini de rêver, dans un soupir, je me lève afin de me préparer en vitesse. Je choisis une nouvelle robe commandée par mère, aux couleurs de ma maison, cette tenue rouge et noir est aussi la plus chaude de mes toilettes. La dentelle sombre ornant le haut de mon cou ainsi que le tour de mes poignets met en valeur la blancheur de ma peau. J'espère que Cameron appréciera.

Après avoir pris mon manteau, je risque un coup d'œil par la fenêtre afin de tenter d'identifier l'auteur de mon réveil. Le prince s'y trouve, entouré de plusieurs personnes qui me sont inconnues. La curiosité l'emportant, je loupe le petit-déjeuner, file à l'extérieur dans le but d'aller me présenter.

— Tu m'as tant manqué, Cam' ! s'insurge une intonation féminine.

— Je ne suis parti que depuis quelques jours, Diane ! répond Cameron, un rire contenu dans la voix.

Lorsque je parviens près du groupe, une grande rousse est pendue au cou

de mon prince. Les mains de Cameron, elles, sont posées lascivement autour de la taille de la jeune femme dans une attitude familière. Le choc me cloue sur place. Se pourrait-il qu'il ait déjà une compagne ? Serait-ce la raison pour laquelle il a repoussé toutes ses prétendantes jusqu'ici ? Refusant qu'on me confonde avec une espionne, je m'avance à tâtons, le cœur battant à tout rompre.

La chance n'étant pas de mon côté, c'est Diane qui me repère en premier. Je ne manque aucun des gestes qu'elle effectue de manière à me déstabiliser. Son sourire en coin, son regard hautain, sa façon de rapprocher son corps de Cameron... Lorsqu'elle pousse le vice jusqu'à se pencher avec volupté vers lui pour lui susurrer des mots inintelligibles aux autres, Cameron se redresse, la scrute et, pendant quelques secondes, je crois qu'il va l'embrasser. Je me racle la gorge dans le but d'annoncer ma présence, si cela éloigne le prince de son amie, ce n'est que coïncidence. S'il lâche la jolie rousse en vitesse maintenant une distance respectable, c'est qu'il souhaite me cacher un élément. Je déchante. Je le trouvais presque parfait, aujourd'hui, je prends conscience de ma naïveté.

— Ah, Ava, bonjour. Je vous présente mes amis. Ils vivent en ce moment du côté nord du territoire, ils ont tenu à venir nous rendre visite pour vous rencontrer.

Chacun m'accueille avec bienveillance. Tous sauf Diane qui, elle, me scrute avec dédain, se permettant même un ricanement.

— Les rumeurs sont bien fondées. Prenez le soleil Ava, vous êtes aussi pâle qu'une morte, me lance-t-elle en gloussant, provoquant quelques éclats gênés parmi les amis de Cameron.

Je fulmine, reste muette d'indignation. J'ignore ce qui m'agace le plus. Qu'elle soit pendue au cou d'un prince censé être disponible ? Qu'elle se montre désagréable avec moi sans même me connaître, ou bien qu'elle m'insulte, le tout sans tenir compte de mon titre ? Cameron se contente de baisser les yeux en secouant la tête de gauche à droite. *Lâche*. Voilà un qualificatif qui ne convient pas à un roi.

L'intelligence est ce que je dois mettre en avant. Je décide alors d'ignorer ma prochaine cible, pour le moment.

— Bonjour, excusez-moi pour le retard, nous nous sommes couchés tard hier. Je suis ravie de faire votre connaissance.

— Bonjour, Princesse. Nous sommes les amis de Jasper et Cameron. Nos

parents ont toujours été proches du royaume, nous nous côtoyons donc depuis notre plus jeune âge, m'informe un homme courtois.

— Énoncé ainsi, ça ne nous rajeunit pas. Heureux de vous rencontrer, princesse Ava, répond un autre.

J'apprécie que chacun garde une attitude correcte sans jouer un rôle, j'ai tout de même du mal à me concentrer sur les conversations, entrecoupées par le rire grinçant de Diane. Elle n'affectionne ni ma présence ni le fait que ses amis soient aimables avec moi.

Pour mon plus grand soulagement, Jasper me sauve en nous rejoignant, accompagné de sa fidèle bonne humeur.

— Un pique-nique, ça tente quelqu'un ? propose-t-il.

— Pardon ? m'étonné-je.

Le froid est si mordant que je me permets de lui faire répéter, pensant avoir mal compris.

— Oh ! Pauvre fille, vous ignorez ce qu'est un pique-nique, n'est-ce pas ? Ah, mais quelle sotte ! J'oubliais que vous n'avez pas d'amis dans la cité de Slore, vous n'avez sans doute jamais eu personne avec qui partager un tel moment !

— Tais-toi, Diane ! Personne ne te demande ton avis, ici, la coupe Jasper les sourcils froncés.

Retenir une remarque acerbe devient de plus en plus compliqué. J'imagine que la jalousie motive son attitude à mon égard, pourtant rien n'excuse son manque de respect ni le silence de Cameron face à ses attaques. Je suis vexée. Tout d'abord parce qu'elle a raison. Bien que je sache ce qu'est un pique-nique, je n'en ai jamais partagé avec personne. Je n'ai pas d'amis, c'est vrai, et ma famille... Bref. Mais ce qui me heurte par-dessus tout, c'est l'absence de réaction du prince aîné. En la laissant œuvrer, il encourage cette cruche à me dénigrer.

— Vous avez peur d'avoir froid, Ava ? s'inquiète Jasper.

— Je dois l'avouer, néanmoins je ne raterai ça pour rien au monde, allons-y !

— Super !

Je n'ai aucune attente particulière concernant ce pique-nique. Si je n'en ai jamais partagé, je ne suis pas stupide au point d'ignorer ce en quoi cela consiste. J'aide alors au portage d'un panier, apprécie de préparer un endroit confortable en compagnie de Jasper ainsi que de ses amis. Si Cameron fait

fi de ma présence, ce n'est pas le cas de sa camarade, bien trop proche de lui, qui ne manque pas une seule occasion de me mettre en difficulté. J'esquive au mieux les questions intimes, détourne ses remarques impolies. Grâce au ciel, je peux compter sur le cadet des Pedersen ainsi que les autres participants pour changer d'air. Mon humeur s'assombrit en même temps que la décroissance du soleil. J'ai l'habitude d'être reléguée de côté, moquée, pourtant je suis déçue, inquiète de la relation du prince héritier avec cette jeune femme désagréable, mais ô combien attirante.

Lorsque nous retournons au château, en fin d'après-midi, je suis si gelée que je ne sens plus mes extrémités.

Chacun se dirige vers ses appartements puis, au moment où j'esquisse un pas vers ma chambre, j'aperçois Cameron venir à ma rencontre.

J'hésite entre le fuir ou l'affronter. Une chose est certaine, je ne lui faciliterai pas la tâche. Toute la journée, j'ai dû subir les regards, les remarques de cette femme abjecte sans que jamais il ne se manifeste. Si Jasper et les autres ne m'avaient pas entourée afin de m'intégrer au groupe, j'aurais subi cette après-midi. Je l'ignore donc, puis pénètre dans la pièce, si fatiguée que je doute d'avoir les armes nécessaires à une discussion. Me réchauffer dans un bain brûlant sera la première étape. Je profite d'un moment infini dans cette eau fumante. Temps qui me permet de réfléchir à la situation. Pourquoi ne m'a-t-il pas confié la présence de cette femme à ses côtés ? Parce qu'il est clair que la relation qui lie ces deux-là n'est pas superficielle. Je soupire. Dans quel but m'avoir demandé de me rendre en Oriasa ? Pour quelle raison tenter de me charmer ainsi ?

Pour couronner le tout, le dîner s'avère pénible. Les parents de Cameron qui connaissent, bien sûr, toutes les fréquentations de leurs fils les estiment, surtout Diane. Ils ne tarissent pas d'éloges sur sa bonne mine, ses progrès en musique. Le visage qu'elle montre ce soir pourrait me pousser à l'apprécier, moi aussi. Sa taille élancée, ses formes alléchantes, ses longs cheveux roux bouclés, ses grands yeux verts ainsi que son sourire étincelant sont hypnotisants. En effet, à ses côtés, on pourrait croire que je suis malade.

Je surprends même Martin l'admirer avec du désir dans ses prunelles. Lorsque ce dernier perçoit mon malaise, il essaye de se détacher de son attraction, pourtant je ne suis pas dupe. Il n'a pas été témoin de son affront à mon égard un peu plus tôt, il a le droit à la façade lisse, douce de cette petite

hypocrite.

Plus que son double jeu, c'est l'attitude de Cameron qui me perturbe.

Si on met de côté le fait qu'il ait laissé son amie me ridiculiser toute la journée, son visage, ce soir, ne peut pas mentir. Il est plus détendu, plus souriant que je ne l'ai jamais aperçu en deux semaines. Tous ces éléments me désarment. J'ai besoin de savoir si nous avançons dans la même direction ou si mes efforts pour épouser le bon prince sont vains.

De toutes mes forces, je tente de jouer mon rôle, celui qu'on attend de moi. Pourtant à la vue de Martin qui se perd dans les conversations en compagnie de sa voisine de table, à son air hypnotisé, je perds espoir. Si je me réjouis pour lui, car l'intérêt paraît partagé, je me sens plus trahie encore et la solitude m'engloutit.

J'aurais besoin de me confier à un ami, mais avant tout, il faut que Cameron mette les choses au clair avec moi. Une fois le repas terminé, chacun retournant dans ses appartements, je décide de confronter le prince.

— Oh non, Ava, ne partez pas, j'ai prévu une anecdote devant l'âtre ! supplie Jasper alors que je parviens à la porte dans le but de sortir.

Parce qu'il est ma bulle d'oxygène depuis mon arrivée en Oriasa, j'accepte à contrecœur.

Diane se tait. Fait étrange. Les adultes s'étant retirés, il ne reste que Jasper, Cameron ainsi que leurs amis devant le feu de cheminée réconfortant.

— Il était une fois, lors d'un soir secoué par une terrible tempête, l'histoire d'un paysan à bout de souffle... commence Jasper.

Le jeune prince est un orateur impressionnant, il pourrait jouer du théâtre sans même se forcer. En dépit de mes préoccupations, je ne peux m'empêcher de rire avec les autres.

— Désolé, je vous quitte, la fatigue me rattrape, annonce Cameron alors que la narration n'est pas terminée.

Je tente un contact visuel afin d'y trouver une invitation au dialogue, cependant, Cameron se contente de me souhaiter une bonne nuit. Comme si la journée avait été quelconque, comme si tout allait bien, sans geste perturbant cette fois-ci. J'hésite à le rejoindre dans le couloir, afin de forcer une discussion.

— Oh, je te suis Cam', je n'osais pas partir avant la fin, mais je ne tiens plus, s'exclame Diane.

Le sourire qu'elle m'adresse pourrait passer comme amical si je n'avais pas subi son courroux un peu plus tôt.

Mon humeur s'assombrit encore, Jasper met tout en œuvre afin de me divertir. Je lui en suis reconnaissante bien que la situation me dépasse et me laisse perplexe.

— Ne prenez pas les apparences pour ce qu'elles paraissent demeurer, Ava, conseille Jasper alors que mon regard traîne dans le vide depuis quelques longues secondes.

Je pince les lèvres.

— C'est difficile.

— Je comprends. Pourtant, il y a des éléments que vous ignorez, des choses que Cameron ne peut vous divulguer si tôt, poursuit-il. Tentez de croire en sa bonne foi.

— C'est impossible, murmuré-je.

— Alors, peut-être pouvez-vous croire que je ne vous mentirai pas, moi ?

Je souris enfin. Oui, Jasper semble avoir gagné ma confiance en plus de mon estime. Je prends conscience que les jeux de pouvoir sont bien plus compliqués que ce à quoi on m'a préparée. Il ne s'agit pas seulement de charmer, mais de prouver ce dont je suis capable, l'épouse que je peux devenir.

Finalement, je délaisse le groupe, décidée à demander des explications à Cameron. Le silence est mon unique compagnon, que ce soit dans les longs couloirs ou même face à la porte du prince aîné. Je frappe dans l'espoir qu'il vienne m'ouvrir, mais n'obtiens aucune réponse. Dépitée, je rebrousse chemin, jette mon dévolu sur la seule personne à même de m'écouter, me conseiller ici : Martin. Une fois devant sa chambre, je me fige. Les rires d'une femme résonnent. Il semblerait que Martin ait, lui aussi, trouvé une occupation plus fascinante ce soir. Encore une fois terrassée par ma solitude, je gagne mes appartements, le moral au fond des souliers.

Ma nuit est agitée, l'inquiétude que je ressasse me pousse à me confier au principal intéressé. Bien résolue à briser la glace, j'attrape mon courage à deux mains. Cependant, la journée défile sans qu'aucune occasion ne se présente. Lassée de lui galoper après, de devoir presque imposer ma présence afin qu'on me remarque, je finis par aller m'asseoir dans un des petits salons. Est-ce cette existence qui m'attend avec Cameron ? Aurais-je inventé nos moments de complicité passés ? Mon bonheur a-t-il une place

dans l'équation du regain de mon peuple ? Peut-être devrais-je accepter que ma vie demeure solitaire, malheureuse plutôt que de courir après une utopie.

Dans cette jolie pièce vide, un feu brûle. Là, tout près de la cheminée, repose une harpe. La mélancolie me submerge, j'en caresse les cordes, tentant de mettre en pratique les rares leçons que Andral m'autorisait à recevoir. Emportée par les douces notes, je m'isole dans cette bulle de musique, n'entends pas la personne arriver dans mon dos.

— C'est un air si triste ! Quelque chose vous aurait-il contrariée ? m'interroge Diane.

Je soupire sans apporter de réponse.

— Si vous vous sentez de trop, c'est normal. Vous l'êtes, après tout ! continue-t-elle.

C'en est trop, autant jouer cartes sur table.

— Pourquoi agissez-vous ainsi, Diane ? Depuis la première seconde, vous n'avez cessé de me blesser, affirmé-je avec calme.

— Cameron est à moi ! Nous nous fréquentons depuis notre adolescence, il a toujours été prévu que nous nous unissions. Pourquoi croyez-vous qu'il n'est pas encore marié ? Il est hors de question que je cède ma place à une petite arriviste dans votre genre !

— Je n'avais aucune idée de votre existence, si je l'avais su, je n'aurais pas accepté son invitation.

— Il ne vous a pas conviée. Vous vous êtes imposée sans même lui demander son avis ! crache-t-elle.

— Il semblerait qu'il ait des secrets pour vous aussi, supposé-je.

— Pensez ce que vous voulez, vous n'êtes pas du tout son style de femme, de toute façon.

— Vous savez Diane, notre rôle ne nous permet pas de nous unir avec la personne qui nous attire ou que nous aimons. Malheureusement, les devoirs passent avant nos envies. Vous avez peut-être raison, néanmoins, si un prince a des intérêts à épouser une princesse, il l'entreprendra qu'elle lui plaise ou non.

Alors que la peau de Diane se transforme peu à peu sous mes yeux, rosissant de façon non uniforme ses jolies taches de rousseur, je sors de la pièce la tête haute. Fière de ne pas m'être emportée.

Je ne me battra pas pour un homme. Je me démènerai pour mon peuple,

néanmoins je désire connaître les règles du jeu avant de fournir tous mes efforts. Effectuer ce voyage, avec tout ce que cela comporte, avait un but. Si Cameron n'est pas libre, cet objectif n'existe plus. Je suis fatiguée de devoir m'acharner tout le temps. Certes, Cameron est agréable à observer, il est bel homme, il peut même se montrer délicieux. Qu'importe, ce que je retiens, c'est qu'il est un bon prince et deviendra un excellent roi. J'œuvre pour sauver mon peuple, pourtant si son dessein n'est pas de s'unir à moi alors, qu'est-ce que je fiche ici, bon sang ?

Le repas du soir est un gouffre de solitude. Martin est tout à son rôle, Jasper profite de ses camarades, de ses parents. Cameron agit comme un ami irréprochable, je mentirais en affirmant qu'il m'ignore. Il est charmant, bien que moins concerné par une probable alliance. Quant à Diane, elle ne cesse de me lancer des regards meurtriers. Si bien que lorsqu'arrive le dessert, je suis proche du point de rupture.

— Veuillez m'excuser, la fatigue me rattrape. Bonne nuit à tous, expliqué-je poliment.

Si les monarques se montrent déçus, il apparaît qu'ils sont les seuls impactés par mon départ précipité. Pourtant, hors de question que j'aie dormir, je n'ai qu'une idée en tête : demander des explications à Cameron. Je patiente un long moment assise sur le siège moelleux qui trône près de mon lit, réfléchissant à un discours efficace avant d'aller à sa recherche.

Devant sa chambre, je frappe des dizaines de fois. Agacée, je pousse le vice jusqu'à tenter d'y pénétrer.

— Cameron ? C'est Ava, m'annoncé-je.

Vide. Pas de prince au sein de ses appartements ni dans la salle des gardes ou même dans le petit salon. Je commence à désespérer de le trouver, lorsqu'en passant devant la bibliothèque, j'entends sa voix. La main sur la poignée de la porte laissée entrouverte, je me fige. Il n'est pas seul.

— Une fois que tu les auras tués, elle et son père, tu seras à la tête d'un territoire si important que ton pouvoir sera immense. Nous pourrons alors réaliser notre rêve de nous unir enfin, soupire Diane.

Le souffle coupé, l'information que je perçois a du mal à trouver une logique dans mon esprit. Je refuse de croire en une cruauté aussi vile chez Cameron. Pourtant si les mots peuvent avoir plusieurs sens, ceux dont je viens d'être témoin n'en ont qu'un.

Serais-je si naïve ? Cameron jouerait un rôle depuis le début de notre

rencontre ? Dire qu'on me l'enseigne depuis ma plus tendre enfance. Comment ai-je pu croire que je pouvais plaire à un homme tel que lui ? Seul le pouvoir importe, les territoires ! Je savais que j'étais tombée sur plus fort que moi, plus fort que mon père lui-même !

Je n'entends pas la réponse de Cameron, un bourdonnement sourd a pris place dans mon cerveau embrumé par le choc. Pendant quelques secondes, je m'imagine les surprendre, demander des comptes, les dénoncer. Je renonce, les forces m'échappent. Ravagée, je me rue vers ma chambre, m'adosse au battant de la porte, une fois cette dernière verrouillée. Je glisse au sol jusqu'à m'y retrouver assise, les genoux contre la poitrine, les larmes comme unique compagnie. La déception est intense, dévastatrice ! Les sanglots qui me secouent sont muets.

— Idiote ! Idiote ! Idiote ! Te laisser avoir non pas par un, mais par deux hommes ? Tu n'apprends donc jamais rien, Ava !

Tout ça était trop beau. Un prince parfait, un royaume parfait, le bonheur à venir pour mon peuple. Maintenant quel choix me reste-t-il ? Nail qui ne m'aime pas ? Dièz ? Tandis que sa propre sœur m'a prévenue de me méfier de lui ? Adrian qui n'a pas mis deux semaines avant de m'agresser ? Quel prince parviendrait à offrir un peu d'espoir aux Sloriens alors qu'aucun d'eux ne paraît capable de m'en montrer ne serait-ce qu'une lueur ? Par-dessus tout, ma vie est-elle réellement en danger ?

Alors que mes larmes se tarissent enfin, je prends conscience d'une chose, si Cameron a un objectif, il me semble qu'il sera prêt à tout pour y arriver. M'épouser puis tous nous tuer afin d'hériter de mon royaume, d'accroître son pouvoir ? C'est ingénieux. Inadmissible à percevoir pour moi, mais brillant.

De la détermination, j'en suis remplie moi aussi. Hors de question de demeurer la victime dans cette histoire. Cameron m'a manqué de respect, m'a forcée à admirer sa réussite dans le but de me plier à ses volontés avant de m'éliminer. Soit. Je ne lui faciliterai pas la tâche. Notre départ est prévu dans trois jours ? Nous rentrerons demain. Qu'importent les apparences, la bienséance. Je suis la princesse de la cité de Slore, le prince d'Oriasa aura un adversaire à sa taille, je me le promets.

Je ne ferme pas l'œil de la nuit. Aux aurores, je suis prête, mes bagages bouclés. Quand le personnel pénètre dans la salle à manger, je sirote déjà une tasse dans un silence glacial. Patiemment, j'attends que Martin se

montre afin de lui annoncer ma décision. Un troisième thé plus tard, je perds mon calme, tambourine contre la porte de sa chambre. Lorsqu'il ouvre enfin, Martin est à moitié nu, débraillé.

— Ava ? Que se passe-t-il ? Tout va bien ? murmure-t-il.

Bouche bée devant l'image qu'il m'offre, la voix féminine que je perçois derrière lui, les cheveux roux accrochés à la barbe de son menton, je reste silencieuse. La raison de ma présence se rappelle à moi lorsqu'il m'attrape le bras tout en mettant sa chemise. De manière subtile qui ne passe pourtant pas inaperçue, mon ami me pousse dans le couloir, m'empêchant de confirmer l'identité de la femme qui garde son lit au chaud.

— Nous prenons le chemin retour aujourd'hui, affirmé-je.

— Le départ est dans deux lunes !

— Pourtant, nous partirons dès que vous serez disposés à enfiler un pantalon. Si vous désirez rester ici avec... avec la personne qui... vous attend dans votre lit, je comprendrai. Riley et William me raccompagneront.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne saisis rien. C'est assez impoli d'avancer un retour dans les circonstances qui sont les tiennes.

À mon regard, Martin se doute que je ne plaisante pas.

— D'accord. Attends-moi dans ta chambre, j'arrive, propose-t-il finalement.

Je tourne en rond d'impatience, l'ongle du pouce de ma main gauche en sang à force de le ronger. Des voix masculines provenant du couloir me parviennent. Je me rue alors sur la porte, l'ouvre d'un coup sec.

— William, Riley ! Vous tombez bien ! Entrez, Martin arrive.

— C'est-à-dire que nous étions sur le point de sortir, répond William.

— Nous partons tout à l'heure.

Avant qu'un seul des gardes n'ait le temps de négocier, Martin se présente. Installés dans ma chambre rose bonbon, je récite les derniers événements depuis le jour de ma rencontre avec Diane.

— Cette fille est juste jalouse ! Inutile de l'écouter. Pourquoi Cameron t'aurait-il invitée dans ce cas ? demande Riley.

— Le rôle de Cameron dépasse ses envies. S'il est dans son intérêt de s'unir à toi, il l'accomplira, ajoute Martin.

— Cameron souhaite m'épouser, affirmé-je.

— Je n'y comprends rien, Ava.

— Ensuite, il tuera mon père, puis moi afin d’hériter du territoire de Slore.

Une main sur mon front, Martin tente de percevoir une quelconque fièvre qui me pousserait à raconter de telles sornettes. Je recule, agacée, avant de leur confier la conversation surprise dans la bibliothèque la veille au soir.

— Quel sale petit... commence Riley.

— Allez boucler vos affaires. Ava, je m’occupe de trouver une excuse, promet Martin.

Je soupire d’aise. Il est devenu nécessaire de quitter ce château. Néanmoins, ma décision est prise, j’épouserai le prince d’Oriasa. La suite restera à définir. Chaque chose en son temps, j’annoncerai mes intentions à Martin plus tard. Tout ce qui m’importe pour le moment, c’est la distance entre Cameron et moi. Une heure après avoir tiré le conseiller de mon père du lit, nous sommes sur la route.

Le front posé contre la vitre de la calèche, j’accuse le coup.

— Je n’ai même pas salué Jasper... murmuré-je.

— L’ennemi n’a pas besoin d’être salué, réplique Martin.

— Je doute que le jeune prince soit dans la confidence.

— Ne sois pas naïve, Ava. Tout n’est question que de pouvoir, ces gens détestent ton père.

Malgré moi, mon cœur se serre. Un souvenir douloureux me rappelle que j’appréciais son aîné un peu plus encore.

CHAPITRE 24



L'ambiance du retour est digne d'un véritable cortège funèbre. Les trois hommes qui m'accompagnent ont le visage fermé, et n'ont pas ouvert la bouche depuis notre départ, quelques heures auparavant.

Je me sens coupable d'avoir écourté leurs « vacances » plus tôt que prévu, car, oui, nous étions en vacances. Enfin, eux tout du moins. Les troupes de la cité de Slore ont souvent la vie dure de par les exigences du roi. Je sais que tous ont dû se salir les mains, ils en traînent d'ailleurs les séquelles. Aucun homme, normalement constitué, ne peut mettre fin à l'existence d'innocents, d'enfants, sans garder de funestes souvenirs.

En Oriasa, tout paraît si simple, l'ordre règne, les soldats ne cessent de suivre les règles, vérifier que chacun agit comme il se doit.

Quant à Martin... La culpabilité est plus grande encore. Lui qui semble pâtir de solitude depuis toujours, qui trouve enfin une échappatoire dans les bras d'une femme...

— Vous m'en voulez, Martin ?

— À quel sujet ?

C'est un coup bas. Dois-je vraiment me faire pardonner au sujet de plusieurs éléments ? Je suis fatiguée d'essayer de satisfaire tout le monde, pourtant Martin compte pour moi et je souffrirais de le perdre.

— Tous ? Aucune idée. Je suis désolée.

— Ava. Tu n'es responsable de rien, je n'ai aucune raison de t'en vouloir. Si tu te rapportes à la personne que tu as surprise dans mon lit, sache qu'elle n'est pas la première à partager un peu de mon temps.

Ok Martin, j'ai compris. Inutile de rajouter des précisions.

— Ne sois pas gênée. Mes sentiments pour toi sont vrais, pour autant j'ai dû réaliser mon deuil de tout ça. Tout se passera bien pour moi, Ava. Tu as

assez de préoccupations, ne t'embarrasse pas de mes états d'âme. Je t'arrête tout de suite, William et Riley ne t'en tiennent pas rigueur. Ils ont choisi de vivre, de travailler en tant que Sloriens, rien ne les force à continuer.

— Alors pourquoi l'accomplissent-ils ?

— Parce qu'ils ont le même but que nous deux. Sauver le peuple Slorien.

Les épaules un peu moins lourdes après cette conversation, mes pensées restent négatives quant à l'avenir. Mon père va exiger un résumé complet de ce voyage. Comment va-t-il réagir ? Il ne sera pas satisfait de la finalité, c'est certain. Il m'avait prévenue, j'ai échoué. Va-t-il me punir pour ça ? Je ricane. La question serait plutôt : comment va-t-il me le faire payer ?

Le printemps est à nos portes, dans quelques semaines, j'aurai dix-huit ans, les préparatifs de mariage débiteront. Quelle mascarade... Serai-je un jour le premier choix de quelqu'un ? Pour la personne que je suis vraiment ? Pas seulement pour mon titre. J'en doute.

Je me force à revivre tous les sévices qu'a subit mon peuple, tous les crimes auxquels j'ai été obligée d'assister afin de me souvenir de la raison pour laquelle j'entreprends tout ça. D'autres affirmeront que je n'ai pas le choix, je suis de ceux qui pensent qu'on l'a toujours.

J'aurais pu m'enfuir, prétendre être morte, trouver refuge quelque part... On parle de la région blanche comme du territoire des oubliés. Un morceau de terre qui gît dans les eaux de la mer blanche, accolé à la cité d'Oriasa.

Il se murmure que là-bas, tous ceux ayant voulu repartir de zéro y ont leur chance. Personne n'en revient jamais, les spéculations sur son côté sombre créent des histoires censées effrayer les enfants.

Alors, oui, j'ai le choix, néanmoins mon peuple, lui, n'a pas ce luxe. Si je n'essaye pas d'améliorer leur quotidien, comment pourrai-je observer mon reflet avec sérénité ?

Mes pensées maussades ont l'avantage de ne pas me laisser m'apitoyer sur mon sort et, alors que mon estomac gargouille, nous mettons pied à terre devant le tunnel de l'impossible. La pause bienvenue me permet d'entamer une discussion avec les soldats.

— Riley, William, j'aimerais m'excuser d'avoir avancé le départ.

— Avec tout le respect que je te dois, Ava, tais-toi, s'il te plaît, débute Riley.

— Crois-tu vraiment que nous t'en voulons d'avoir préféré fuir après les informations que tu nous as transmises ? continue William.

— Déguste plutôt ces pâtisseries volées dans leurs cuisines, au lieu de nous sortir des âneries, termine Riley.

Je souris, rassurée de conserver leur sympathie.

Comme cela semble être le cas à toute heure du jour, une foule se presse aux abords de l'entrée du tunnel. Certains laissent les chevaux boire, en profitent pour se dégourdir les jambes. Les autres grignotent avant la longue traversée à l'aveugle.

Assise sur les rives de la rivière de Morgy, mon regard se perd dans le vide, tandis que ma main s'anesthésie sous la fraîcheur de l'eau. J'entends, sans vraiment écouter, les conversations des gens autour, jusqu'à reconnaître une voix qui me pousse à lever le menton.

En tournant la tête dans tous les sens, je tente d'identifier le détenteur du timbre grave qui chamboule mon cœur, lorsque je l'aperçois sur l'autre bord, bien droit sur son cheval, caché parmi les arbres.

Son regard miel déborde de surprise avant de s'assombrir lorsqu'il comprend que Martin a menti en me prétendant souffrante. Cameron secoue la tête puis effectue un demi-tour. Je prends conscience d'une apnée prolongée en inspirant profondément. Mon attention se tourne à nouveau sur la surface de l'eau, perdue. Que va-t-il penser de mon attitude ? Va-t-il colporter l'information à son père ? Andral sera-t-il mis au courant ?

Avant que je n'aie pu m'inquiéter encore plus, il est temps de reprendre la route.

— Ava, nous repartons. Il nous faut traverser le tunnel avant que le jour décline de l'autre côté, m'appelle Martin.

Malgré moi, je fouille la forêt dans l'espoir d'apercevoir Cameron avant de pénétrer dans la calèche.

— Tu cherches quelqu'un ? demande Riley.

— Non, non.

Pendant les deux heures de trajet, je décide de rattraper le retard de sommeil que j'accuse suite à mes dernières nuits agitées. Bercée par la charrette bringuebalante, je sombre en vitesse lorsque je suis soudain réveillée par des éclats de voix.

La première chose qui me surprend, c'est la lumière. Bien que je sois convaincue de demeurer à l'intérieur du tunnel, la lueur du feu est reconnaissable entre toutes. Ensuite, l'absence de Martin à mes côtés me frappe. Par la fenêtre laissée béante, je perçois des exclamations

masculines. L'agressivité qui s'en détache me met en alerte. J'ouvre la porte la plus proche de moi.

— Reste à l'intérieur, Ava ! ordonne Martin posté devant moi.

— Que se passe-t-il ?

— Des brigands ont incendié le bout du tunnel. On ne peut plus avancer.

— Ils veulent voler les marchands ?

— Ils prendront tout ce qu'ils pourront tirer des gens dans ce tunnel. Tu es une proie intéressante pour eux, demeure cachée.

— Où sont Riley et William ?

— Ils tentent d'effectuer leur boulot ! Nous sommes sous la juridiction de la cité d'Oriasa, néanmoins trop proche de celle de Slore pour que quelqu'un puisse alerter les soldats ! Par pitié, mets-toi à l'abri, Ava !

J'écoute Martin, emplie d'un mauvais pressentiment. Je doute que notre calèche passe à travers les recherches des brigands. Je ne possède ni bijoux ni argent, rien qui puisse leur apporter quoi que ce soit.

Où se trouvent les bandits ? Proches de la sortie ? Cela me laisse peut-être le temps de rebrousser chemin afin d'aller prévenir les secours ? Iraient-ils jusqu'à violenter la princesse ? *Bien sûr que oui, sombre idiot !*

— Martin, je pourrais peut-être... Martin ?

Il a disparu. Tout à coup, le battant opposé s'ouvre avec fracas, j'aperçois un homme à l'allure terrifiante. Gigantesque, sale, barbu, dont l'odeur de sueur nauséabonde s'immisce jusqu'à mes narines.

— Oh, la douceur que voilà ! Eh Stan, viens admirer ce joli petit lot ! crie le vandale à son comparse.

Je me réfugie de l'autre côté de la calèche, essaye de m'enfuir en toute discrétion tandis que le brigand s'avance déjà vers moi. La peur rend mes mouvements moins précis, je peine à trouver la poignée. Lorsque le déclic se produit enfin, je tombe à la renverse en direction de la terre humide. Mon corps n'atteint jamais le sol. Des mains puissantes serrent ma taille, transformant ma respiration en plus chaotique encore.

— Bonjour beauté, murmure un homme à l'allure moins avenante que le premier, si cela est possible.

Surprise, je fixe sans bouger le sourire carnassier aux dents jaunies par la crasse.

— Tu ne comptais tout de même pas t'enfuir, raconte-moi ?

— Lâchez-moi ! ordonné-je en essayant de m'extraire de l'étau de ses

bras.

Un rire gras est la seule chose que je parviens à obtenir. Bien sûr qu'on peut blesser la princesse. Si je n'ai rien à voler, je les soupçonne d'espérer autre chose de moi. Une vengeance envers un roi tyrannique par exemple.

— Enfuis... toi, Ava...

Un murmure venant du sol m'apprend que Martin est toujours là, bien qu'en piteux état. Le visage tuméfié devant la roue de la calèche, il tente de se lever avant d'être envoyé à terre par un coup de pied de mon assaillant. Je voudrais bien m'échapper, néanmoins la poigne du brigand m'écrase les côtes, m'empêchant de toucher le sol. J'ai beau m'entraîner depuis des années, jamais je n'ai eu un adversaire à qui me mesurer. Soyons réalistes, cet homme doit peser le triple de mon poids.

L'angoisse me paralyse quelques instants, mais, au moment où il commence à délayer le corset de ma robe, je reprends vie. Il est hors de question qu'on me prenne ça aussi. L'adrénaline et la peur mêlées me donnent un élan de courage. J'envoie ma tête heurter le nez du barbare, profite de la surprise pour fuir en détalant vers Oriasa.

Si j'en crois Martin, nous étions presque parvenus à la cité de Slore, pourtant la présence d'autres brigands m'empêche de choisir cet itinéraire. Je cours aussi vite que me le permet ma tenue dans l'espoir que mes assaillants se fatiguent avant moi. Nous avons dû parcourir plus d'une heure de chemin, je ne suis pas près de trouver la sortie de si tôt. Pour couronner le tout, j'ai laissé mon manteau dans la calèche. Si je parviens à l'extérieur, je prierai afin de ne pas mourir d'hypothermie tant le froid est saisissant à la nuit tombée. Je comptais trouver de l'aide dans la noirceur du boyau. Par malheur, il apparaît que le message a été passé ou bien que la nuit approchant a découragé les plus téméraires à emprunter le passage, car seul le silence m'accompagne.

Je chéris chaque minute passée à m'entraîner, car je dois bien être partie depuis vingt minutes avant de commencer à fatiguer. J'ai couru plus vite que jamais. Si j'ai entendu qu'on me poursuivait au début, je ne perçois dorénavant que ma propre respiration chaotique.

Pas de feu ici, aucune lumière, je ne possède rien qui pourrait m'éclairer. Je tremble de froid, d'appréhension. En espérant réussir à sortir du tunnel en vie, il me faudra encore marcher longtemps pour arriver au premier village d'Oriasa.

J'ai l'impression d'avancer depuis des heures dans la solitude quand un craquement me fige. Je m'immobilise aussitôt, tends l'oreille, les yeux grand ouverts alors qu'il m'est impossible de discerner ne serait-ce que mes propres pieds. Un gravier qui crisse sous une chaussure, un souffle. *Non !*

Je file à toute allure puis percute un obstacle sur lequel je rebondis avant de m'effondrer sur les fesses. D'un bond, je me hisse sur les mains, ignorant la douleur qui irradie tout le bas de mon corps, tente de me mettre debout sans trahir ma position. À l'affût du moindre bruit, j'avance sur la pointe des pieds dans le but de m'enfuir. Une poigne puissante attrape mon bras afin de me tirer en arrière. Je suffoque, collée contre un organisme de granit. Le souffle rapide de l'homme qui me retient frémit dans mon oreille.

— Tu bouges, je te tue, murmure-t-il.

FIN De l'opus 1

OceanofPDF.com

Remerciments

C'est le moment où je dis merci. Et pardon.
Pardon à toi, lecteur. Oui, je sais qu'au moment où tu lis ces lignes tu me détestes...

« C'est quoi cette fin ? Elle a craqué son slip, Charlie ? C'est de la torture ! ». Alors désolée, mais il fallait te donner envie de lire la suite. Si tu es de ceux qui commencent par la fin, eh bien... Attends-toi à souffrir un peu. Essaie de lire ce premier tome en oubliant que tu vas finir frustré.

Pardon à mes bêta-lectrices que je sollicite souvent, qui supportent mes doutes.

Pardon à mes ami(e)s, collègues, mes proches en général pour tolérer mes facéties.

C'est au tour des mercis. Et... ils s'adressent aux mêmes personnes.

Merci à toi, lecteur, de donner une chance à mes écrits, de poursuivre l'aventure au gré des pages, de ton soutien.

Merci à mes bêta-lectrices pour leur patience, leur bienveillance et leur disponibilité.

Merci à mes proches, tous, qui me soutiennent et m'encouragent, qui tendent l'oreille comme s'ils étaient intéressés par la moindre petite marche sur laquelle je me hisse.

À bientôt pour la suite des aventures d'Ava.

Charlie Rune

N'hésitez pas à donner votre avis,
ce dernier nous est précieux.

Retrouvez-nous sur les
réseaux et suivez toutes nos sorties
sur :

www.isiseditions.com



OceanofPDF.com